Bulletin de l'enseignement public ["puis" de l'enseignement public au Maroc]. 1926/01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

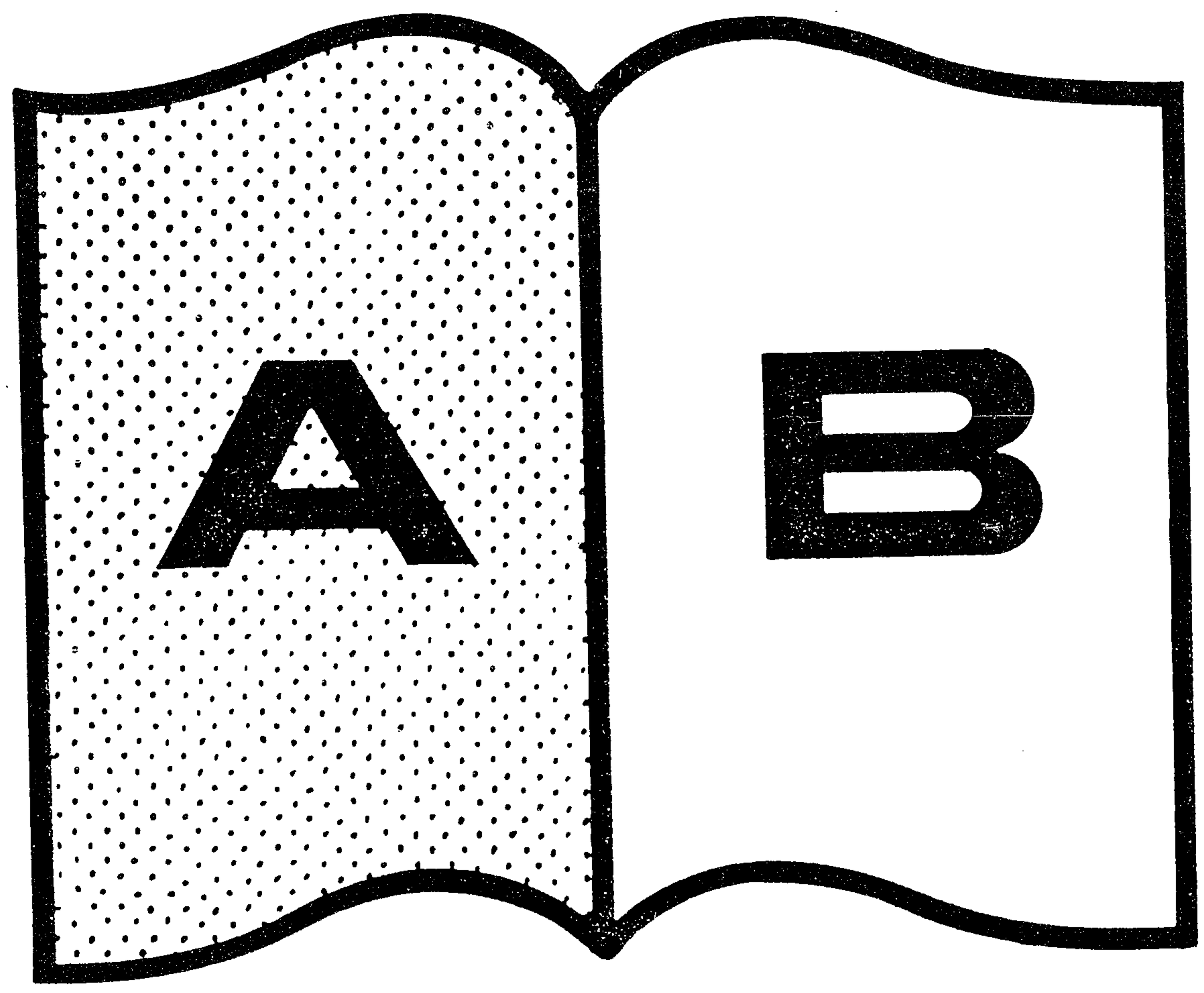
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

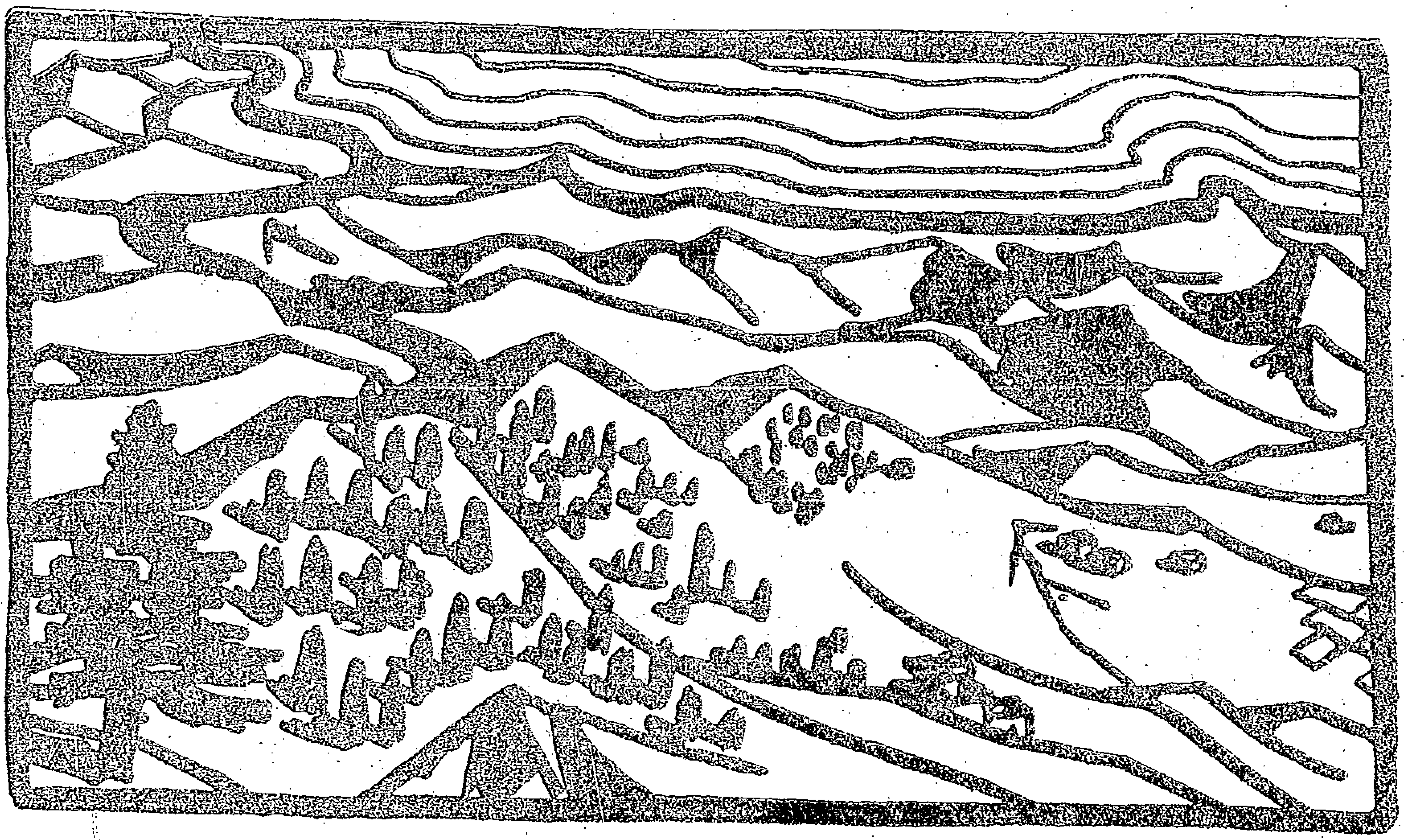
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



RIF ET JBALA

8° R 34988

BULLETIN DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC DU MAROC
JANVIER
1926

E. LAROSE
EDITEUR
11 RUE VICTOR COUSIN
PARIS
N° 71

RIF & JBALA

RIF
&
JBALA

ÉDITIONS

DU

Bulletin de l'Enseignement Public du Maroc

Janvier 1926, N° 71

PARIS Ve
LIBRAIRIE ÉMILE LAROSE
11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

1926

8° R 34988

AVANT-PROPOS

L'Institut des Hautes Etudes Marocaines, soucieux de ne se point perdre dans les nuées et de maintenir le contact entre la Science et la Vie, a choisi comme « centre d'intérêt » le Rif et les Jbâla, c'est-à-dire une des questions qui, depuis plusieurs mois, accaparent l'attention générale et qui retentissent le plus fortement sur la vie de notre nation.

Il va sans dire qu'en l'occurrence l'Institut des Hautes Etudes Marocaines est sorti résolument du champ scientifique et qu'on ne doit pas s'attendre à de sensationnelles révélations. Les pays dont il a entrepris l'examen sont des pays depuis longtemps fermés, et nous ne possédons sur leur compte que des renseignements sporadiques, approximatifs et pour la plupart indirects. C'est, à tous égards, le type même de la question difficile. Mais, pour cette raison-là, c'est aussi le type de la question mal traitée, et l'on composerait un fort joli sottisier de tout ce que le Rif a pu inspirer, depuis quelques mois, à des écrivains ou des orateurs pressés.

C'est donc simplement une « mise au point » que nous allons tenter, un récolement des faits connus et dûment établis, un bilan sincère de nos connaissances et de nos ignorances relatives au Rif. Nul doute que bientôt, à la faveur d'une avance des troupes, d'un raid d'avions, d'une prise d'informateurs, ce bilan n'apparaisse tout à fait caduc. Mais le peu que nous dirons ne laissera pas de jeter quelques lueurs sur ces rudes régions, et nous n'avons, pour le moment, d'autre ambition que d'éclairer le grand public.

G. HARDY.

INTRODUCTION

Notre programme, du simple point de vue scientifique, peut paraître ambitieux. Consacrer les travaux du Congrès tout entier à l'étude du Rif et des Jbâla (1), alors qu'il est entendu que ce sont des régions sur lesquelles on ne peut rien savoir parce qu'elles ont toujours, pense-t-on, été impénétrables, cela peut sembler une gageure. Mais nos connaissances, si elles sont faibles, ne sont pas cependant nulles. Et pour expliquer leur indigence, cette fameuse impénétrabilité actuelle est-elle une excuse suffisante? En matière de géographie pure, je le concède volontiers. Mais ailleurs?

Assurément le Rif et le Jbel n'étaient pas, aux premières années du xx^e^ siècle, des pays aisément accessibles ; pourtant ils ne l'étaient pas moins que les autres régions montagneuses du Maroc. Même, le Moyen-Atlas et l'Anti-Atlas apparaissaient à juste titre comme beaucoup plus fermés encore. Et, faute d'y pouvoir aller, on avait du moins d'excellents moyens d'investigation — plus qu'ailleurs — pour savoir ce qui se passait à l'intérieur. Depuis bien des années, c'est par centaines que les Rifains, tous les ans, passaient en Oranie pour y louer leurs bras au moment de la moisson. D'aucuns même à qui la vie, par suite de quelque aventure, était devenue impossible chez eux, s'y fixaient pour un temps plus ou moins long. Que d'informateurs possibles ! Et de fait on en profitait. Les études linguistiques avaient été poussées assez loin. Les études d'ethnographie commençaient. Grâce à ces travaux, on peut dire qu'à la veille de notre entrée au Maroc, le Rif était certainement, avec le Sous et pour les mêmes causes, la région berbère de ce pays sur laquelle nous avions le plus de renseignements.

Seulement, nous en sommes restés là. Pourquoi cet arrêt? Le Rif s'est-il depuis lors fermé davantage? Pas dans les premières années, et les moissonneurs, jusqu'au printemps dernier, ont continué à

(1) Sur la délimitation entre le Rif — qui, dans notre idée, représente au sens strict le versant méditerranéen de la chaîne, dans sa partie centrale — et le Jbel, voir ci-dessous la communication de M. MICHAUX-BELLAIRE et la carte donnée par M. MONTAGNE.

venir comme autrefois. Que s'était-il donc passé? La conclusion définitive de nos accords avec l'Angleterre et avec l'Espagne, et la pacification progressive du reste du Maroc.

Ces accords nous écartaient désormais du Rif : de ce jour — c'était naturel — il nous intéressa moins. Sans même qu'on eût besoin de l'exprimer, il nous sembla normal de laisser aux savants et aux administrateurs espagnols le soin de continuer, dans une zone qui devenait la leur, le travail que nous avions brillamment commencé. D'autant plus que chaque jour, à mesure que nos postes s'avançaient plus loin, de nouveaux champs d'action s'ouvraient devant nous. C'était dans une zone dont, par force, nous devions nous occuper davantage de nouvelles populations à étudier, parfois moins connues encore que celles du Rif, et souvent, il faut bien le reconnaître, dans le Sud surtout, plus intéressantes.

***

Parallèlement à l'effort militaire et politique, un grand effort scientifique s'accomplit en ce moment : sur sa nécessité pratique, je n'ai pas besoin d'insister. Il nous en faut attendre encore quelques mois les résultats ; alors nous connaîtrons clairement ces régions qui passaient pour mystérieuses et n'étaient qu'inétudiées.

On trouvera donc dans les pages qui suivent un tableau d'ensemble de nos connaissances lacunaires sur le Nord Marocain au moment de l'agression rifaine. Seulement voilà que se posent quelques petites questions d'ordre matériel, qu'il nous faut bien aborder.

Nous rencontrons, comme toujours lorsqu'il s'agit de choses nord-africaines, l'irritante question de l'orthographe des noms propres. Comme elle serait simple, cette question, si le public consentait à se discipliner un peu, et, de temps en temps, prendre l'avis des spécialistes, qui ne sont pas si rébarbatifs qu'ils peuvent en avoir l'air ! L'on demeure en pleine incohérence, et l'orthographe admise, voire officielle, est en général non seulement inexacte, mais beaucoup plus compliquée que l'orthographe des spécialistes. Mais ici, puisque nous travaillons en commun, il nous faut prêcher d'exemple et adopter, pour les quelques noms propres que nous aurons à écrire, une orthographe à la fois simple et correcte.

Nous écrirons *Rif* et non Riff. Que nous allons choquer de personnes ! On est tellement habitué à ce double f final, parfaitement injustifié, mais qui donne au mot un petit air plaisant d'exotisme ! Assurément nous ne prétendrons pas avoir réglé le problème rifain quand nous aurons écrit Rif avec un seul f. Mais

puisque cela n'empire pas notre situation, il n'est pas mauvais, lorsque l'on parle ou qu'on écrit, de se donner l'élégance d'être précis.

Nous écrirons *Fès*. Fez est une orthographe espagnole, le z espagnol représente justement notre s. En adoptant cet s, nous nous conformons à la fois à l'orthographe indigène et à la prononciation. Et, d'ailleurs, bien des administrations officielles l'ont déjà compris.

De même, pour désigner les alliés des Rifains, je vous propose d'écrire non *Djebala*, mais Jbâla, car c'est à la fois plus simple, plus correct et plus conforme à la prononciation. Il n'y a aucune raison, au Maroc, de transcrire par *dj* une lettre arabe qui se prononce soit *j*, soit *g*, très rarement *dj*, comme en arabe classique. C'est par un faux souci d'exactitude que nous nous sommes évertués à rendre imprononçable le nom de la ville d'Oujda en l'écrivant Oudjda. Pourquoi ne pas affubler notre Bou-Regreg du nom de Bou-Redjredj? C'est la même lettre.

Et puis, nous proscrirons les apostrophes inutiles à l'intérieur des mots. Depuis qu'un esthète, voilà bien longtemps, s'est avisé qu'un nom arabe commençant par deux consonnes serait bien plus joli si l'on glissait une apostrophe entre elles deux, cette mode a fait fureur. On a plaisir à écrire *T'Soul, M'Çoun* : cela vous a un petit air exotique et flatteur. Et je connais un cantonnier, sur la route de Fès, dont la maison porte El-K'hrémis ! ! Le malheureux ne se doute pas que son K, son apostrophe, son h et son r ne représentent qu'une seule lettre arabe. Et ce sont les spécialistes qu'on accuse de compliquer les transcriptions ! Pourquoi n'écririons-nous pas B'Rest ou C'Hambéry? Ce serait beaucoup plus joli...

Enfin, si vous trouvez makhzen et non maghzen, ce n'est pas une faute d'impression... Mais je m'arrête : je n'ai que trop insisté déjà sur ces questions ténues et arides un peu. Qu'il me soit permis de souhaiter seulement que ce petit souci d'exactitude et de simplification n'empêche pas les lecteurs non marocains — s'il y en a — de ce volume, de reconnaître au passage des mots barbares et familiers.

Henri BASSET.

I

Le Milieu physique

LE MILIEU PHYSIQUE

Le Maroc du Nord est une région essentiellement montagneuse. Sans doute l'altitude est loin de pouvoir être comparée à celle de l'Atlas ; mais la proximité de zones basses contribue à accentuer la vigueur des lignes du relief. Surgissant très brusquement au-dessus de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar, les montagnes s'abaissent plus doucement à l'Ouest sur l'Atlantique ; les plaines du Sebou au Sud, à l'Est celles de la basse Moulouya complètent la ceinture de dépressions qui entoure la région.

Dans cet ensemble montagneux, le trait saillant est l'existence d'une chaîne arquée qui, du cap des Trois Fourches au détroit de Gibraltar, développe sur près de 300 kilomètres, une courbe à concavité tournée vers le Nord. On la désignait jadis sous le nom de Petit Atlas. L'usage a prévalu dans nos manuels d'appliquer à toute la chaîne et à ses annexes le nom indigène de « Rif », dont la signification n'est pas seulement plus restreinte en étendue, mais aussi fort éloignée de l'idée de montagne. Nous conserverons ce terme consacré par l'usage ; mais il est bien entendu que son emploi n'implique pas nécessairement la croyance à l'unité réelle des massifs littoraux de la Méditerranée marocaine, pas plus, par exemple, qu'en Algérie, l'expression d'Atlas tellien.

En effet, cette vaste région présente des différences marquées de constitution géologique et de formes topographiques ; mais les diverses parties ont été fortement influencées par un même événement tectonique et se trouvent donc associées par une histoire commune d'où dérive leur aspect actuel. Cette histoire est elle-même inséparable de la grande crise qui a donné sa forme actuelle, dans ses grandes lignes, à la Méditerranée occidentale.

C'est grâce à cette parenté d'origine qu'il est possible d'expliquer la genèse de cette chaîne rifaine dont beaucoup de parties sont totalement inconnues. Depuis une vingtaine d'années, sous l'impulsion surtout de la Société espagnole des Sciences naturelles et de l'Institut géologique d'Espagne qui a organisé une commission d'études géologiques pour le Maroc, des géologues espagnols distingués ont

précisé l'âge et la structure des terrains dans les régions de Melilla et de Tétouan. La science française n'a pas moins contribué au progrès de nos connaissances sur le Nord Marocain. C'est à Coquand que sont dues les premières notions positives. Dans ces derniers temps, l'opinion scientifique s'est passionnée pour les synthèses tectoniques ayant comme centre le Rif. Il y a eu comme deux périodes. MM. Termier et Gentil avaient repris d'abord et précisé les idées directrices émises par Suess. Puis les études serrées sur la bordure méridionale du Rif ont introduit, dans la tectonique de la chaîne, l'idée de charriage qui bouleversait les notions antérieures sur la propagation au Maroc des mouvements alpins.

Il faut encore ajouter que les recherches récentes sur le pliocène et le quaternaire dans la Méditerranée occidentale trouveront certainement dans le Nord Marocain d'intéressantes vérifications.

Il est probable qu'à mesure que s'éclaircira le mystère rifain, des faits nouveaux modifieront nos idées sur la tectonique de la chaîne qui ont encore un caractère d'hypothèse. Nous nous bornerons à résumer ce qui semble à peu près admis.

LA FORMATION DU RIF

On peut distinguer quatre phases dans la genèse du Rif :

I. Jusqu'au milieu de l'ère tertiaire, un massif ancien persista sur l'emplacement de cette espèce de vestibule de la Méditerranée qui s'ouvre actuellement entre la Cordillère bétique et le Rif. C'était l'équivalent de la Tyrrhénide. Les terrains primaires de la zone basse des Andjera portent la trace de mouvements antécarbonifères. Mais, comme dans la Meseta du Maroc central, ce sont les plis hercyniens de direction subméridienne et leur usure qui avaient donné à ce vieux continent son aspect essentiel. Leur influence se manifeste encore dans les témoins qui subsistent du massif primaire.

II. Lorsque le continent hercynien se morcela, le massif bético-rifain se trouva, à l'époque secondaire, séparé de la Meseta espagnole et de la Meseta marocaine : il était bordé, au Nord et au Sud, par un géosynclinal où la sédimentation fut très active, en particulier à l'époque jurassique.

III. La discordance habituelle entre le jurassique et l'éocène montre qu'il y avait eu, dès l'ère secondaire, des mouvements d'une certaine importance. Mais c'est à la fin du nummulitique que l'activité orogénique devient intense ; elle se manifeste en deux temps :

a) Un premier effort de plissement fit surgir une chaîne qui se moulait sur la périphérie extérieure du massif ancien. C'était une ébauche du Rif et de la Cordillère bétique, soudés alors sur l'actuel emplacement du détroit de Gibraltar. Mais cette nouvelle formation n'interrompait pas cependant les communications entre l'Atlantique et la Méditerranée qui restaient beaucoup plus largement assurées que de nos jours : pendant l'helvétien persista un détroit nord-bétique qui, comme aujourd'hui le bassin du Guadalquivir, séparait la chaîne tertiaire de la Meseta espagnole ; au Sud, la chaîne était de même isolée de la Meseta marocaine par un détroit sud-rifain auquel correspond, mais plus rétréci, la dépression actuelle du Sebou.

b) Au miocène supérieur, le plissement avait atteint son paroxysme. Les plis, déversés vers l'extérieur, c'est-à-dire pour le Rif, au Sud et au Sud-Ouest avaient donné naissance à des nappes de charriage qui viennent recouvrir les sédiments déposés dans les détroits. Ceux-ci sont alors complètement fermés. Du détroit sud-rifain il ne subsiste, à l'Ouest, qu'une sorte de golfe de la mer sahélienne dont les sédiments vont en partie recouvrir le front des nappes.

IV. Ces événements de la périphérie ont une sorte de contrepartie à l'intérieur de l'arc plissé. Le massif ancien s'effondre sous les flots et, suivant la règle générale, cette disparition se traduit par une fosse marine profonde. Cet effondrement détermine l'ouverture du détroit de Gibraltar, préparée, semble-t-il, par un système de failles perpendiculaire à l'axe des plissements. Ainsi se trouve complètement interrompue la continuité entre la Cordillère et le Rif, accident bien modeste au point de vue géologique, dont les conséquences ont été infinies pour les hommes.

La crise s'accompagne ou est suivie de son cortège ordinaire de manifestations volcaniques. Nous n'en connaissons pas les effets dans la partie centrale ; faibles à l'Ouest, ils prennent une grande ampleur à l'Est, dans la presqu'île des Guelaya. L'archipel des Zaffarines, l'îlot d'Alboran, perdu à mi-chemin entre le cap des Trois Fourches et le cap de Gata, sont d'origine volcanique.

Cette histoire tourmentée nous précise le rôle géographique du Nord Marocain par où l'Afrique se soude à l'Europe méditerranéenne. Sœur jumelle de la Cordillère bétique, gardant, comme l'Atlas tellien, des lambeaux de massifs hercyniens accrochés à son versant méditerranéen, c'est la chaîne rifaine et non l'Atlas qui représente, au Maroc, la structure alpine.

LES FORMES DU RELIEF ET LES DIMENSIONS DU RIF

Conformément à l'histoire de la formation du Rif, une coupe transversale ferait ressortir une division de la chaîne en trois parties :

a) Sur la côte méditerranéenne, la zone plus ou moins continue des petits massifs hercyniens de roches cristallines ou primaires, si complètement usés qu'ils forment souvent une plaine basse.

b) Une zone axiale, fortement plissée, de sédiments secondaires et nummulitiques.

c) Une zone frontale de nappes, au Sud et au Sud-Ouest.

C'est la zone centrale qui est la plus mal connue. Dans la première, qui borde la mer, les accidents les plus remarquables ont été depuis longtemps repérés par les navigateurs. La troisième déborde largement en territoire soumis bien au delà du Rif et forme ce qu'on peut appeler la zone prérifaine : elle mérite une étude spéciale.

Ces zones longitudinales sont d'importance respective très inégale et leurs rapports varient d'un bout à l'autre de la chaîne, ce qui introduit entre l'Est et l'Ouest des différences très marquées. Il convient d'abord de mettre à part les deux parties extrêmes, les cornes de l'arc rifain : à l'Est, la région comprise entre le Kert inférieur et la Moulouya ; à l'Ouest, la région située au nord de l'oued Lau, qui, bordée de trois côtés par la mer, Méditerranée, détroit de Gibraltar, Atlantique, est appelée par les Espagnols péninsule du Nord Marocain. La région centrale se subdivise elle-même en deux parties, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest : nous emploierons pour les désigner respectivement les expressions ethnographiques de pays des Rifains et pays des Ghomara, sans vouloir suggérer une correspondance exacte entre les différences physiques et la limite des tribus qui fut historiquement très variable.

En combinant la division longitudinale et la division transversale, nous pouvons distinguer dans le Rif cinq régions : la région orientale, le pays des Rifains, le pays des Ghomara, la péninsule du Nord Marocain, la région méridionale des nappes prérifaines.

1° LA RÉGION ORIENTALE

Comprise entre l'oued Kert inférieur et la Moulouya, la région orientale est la moins élevée. L'altitude des sommets est inférieure à 1.000 mètres, sauf au Sud, dans le massif annexe des Beni bou Yahi. Surtout les montagnes ne forment pas un ensemble compact : le régime qui prévaut est celui des massifs isolés entre lesquels la circulation est facile.

En particulier, une longue dépression très marquée, les plaines d'El Garet et de Bou Areg, sépare deux systèmes de hauteurs : d'une part le massif des Kebdana, prolongé au Sud-Ouest par le djebel Kerker, d'autre part la presqu'île des Guelaya. Il en est de même plus loin vers le Sud, où la cuvette du Guerrouaou isole au Nord le massif des Beni bou Yahi, assez élevé puisqu'il atteint 1.846 mètres au djebel Masgout.

La presqu'île des Guelaya, malgré la faible hauteur des cimes qui culminent au Gurugu (880 m.), est d'une architecture complexe, comme un raccourci de tout le Rif. Son allongement suivant un méridien ne résulte pas d'une inflexion vers le Nord des plissements rifains qui restent OSO-ENE, mais d'une juxtaposition, sous l'effet des cassures et des épanchements volcaniques de bandes parallèles d'origine et de natures très différentes. Des éruptions volcaniques ont recouvert de leurs laves, tantôt le substratum primaire, tantôt les sédiments tertiaires. M. Agustin Marin, qui a fait de ces roches une analyse minutieuse, les rapproche des coulées de la Tafna analysées par Gentil. Mais il faudrait leur donner une date plus récente que Gentil qui les attribuait au miocène supérieur. Dans les Guelaya, on voit, en effet, des coulées reposer sur les grès pliocènes.

Le Gurugu, dont les quatre sommets ferment au Sud-Ouest l'horizon de Melilla, est un puissant massif volcanique auquel se rattache le mont Atalayoun, qui fait un si curieux saillant dans la lagune de Mar Chica. Une dépression où les couches pliocènes sont horizontales sépare le Gourougou de l'extrémité nord de la presqu'île : cette région du cap des Trois Fourches est un nouveau massif volcanique superposé au socle cristallin. Au Sud, le col d'Atlaten sépare le Gurugu du massif des Beni bou Ifrour dont la structure apparaît complexe, peut-être parce qu'elle est mieux étudiée, à cause des gisements miniers. Le mont Ouixan, où les couches liasiques sont fortement redressées, appartient à un axe anticlinal qui, très attaqué par l'érosion, laisse apparaître les couches primaires.

Les montagnes de la presqu'île des Guelaya sont comme isolées par le vaste couloir alluvionnaire des plaines d'El Garet et de Bou Areg qui prolonge jusqu'à la Mar Chica la vallée moyenne de l'oued Kert et qui a naturellement attiré les voies de communication. Ce sillon est vraisemblablement d'origine tectonique et correspond à un synclinal qui fut sans doute suivi jadis dans toute sa longueur par le Kert.

Le massif des Kebdana paraît de structure assez simple : c'est un brachyanticlinal ou dôme dont le noyau est constitué par les calcaires liasiques. Le Guerrouaou est un bassin fermé où les eaux,

quand par hasard il a plu, s'accumulent dans la partie centrale. Il doit son origine à une cuvette synclinale où quelques témoins éocènes sont comme empâtés dans les dépôts continentaux. Les bords de la cuvette sont des terrains crétacés d'où surgit, à l'Est, le dôme jurassique du djebel Kerker qui a un millier de mètres. Il semble que le massif des Beni bou Yahi soit, à l'ouest de la Moulouya, le prolongement des Beni Snassen : la coupure de la Moulouya correspondrait à un abaissement de l'axe anticlinal comme le col de Taforalt et celui de Guerbous : tous ces noyaux jurassiques constitueraient comme les grains d'un chapelet.

Ainsi, succession de brachyanticlinaux et de brachysynclinaux, de dômes et de cuvettes, c'est la structure de notre Maroc oriental qui apparaît déjà dans le Rif oriental. Cependant, Gentil admettait plus volontiers que les massifs de la basse Moulouya fussent le prolongement des plis du Moyen-Atlas disparaissant par ennoyage sous les dépôts récents du Mçoun.

En tout cas, à l'ouest comme à l'est de la Moulouya, les formes du relief se ressemblent beaucoup, car elles sont fortement influencées par les mêmes facteurs climatiques. Dans ce pays de pluies rares et irrégulières, on commence à voir apparaître les conditions de modelé qui s'épanouissent dans le désert. L'ampleur de la couverture alluvionnaire et des dépôts continentaux que nous avons signalée s'explique par la sécheresse de l'air et l'insuffisance des précipitations. Les rivières, à sec pendant plusieurs mois, s'épuisent, après les pluies, à déplacer les sables et galets qui encombrent leur lit. On voit, d'autre part, les sommets rocheux, désagrégés par les brusques changements de température, s'empâter dans les débris qui s'étalent à leur base, le vent emportant seulement les éléments les plus fins. Le nom d'El Garet est très expressif.

La côte est naturellement en rapport avec la structure de la région. L'extrémité nord de la presqu'île des Guelaya, où les affleurements volcaniques sont en contact avec la mer, est très déchirée ; à l'Ouest, le saillant de Pointe Noire est dû à un petit massif volcanique, d'ailleurs presqu'entièrement recouvert par les dunes. Ce régime dunaire prévaut à l'Est où la côte, basse et sablonneuse, dessine, du cap des Trois Fourches au cap de l'Eau, une grande courbe régularisée par les dépôts littoraux. La plaine de Selouan aboutit à la lagune de Mar Chica, peu profonde, séparée de la mer par un cordon de dunes.

2° LE PAYS RIFAIN PROPREMENT DIT

Nous étudierons sous ce nom la région comprise entre l'oued Kert et l'origine de l'oued Ghis. Grâce surtout aux photographies rapportées par nos aviateurs, nous allons disposer bientôt d'une assez bonne carte topographique. Mais les renseignements géologiques sont très vagues, sauf pour le pays des Beni Saïd situé entre l'oued Kert et la mer. Le djebel Mauro (591 m.), qui domine sur sa rive gauche le cours inférieur de l'oued, est un massif volcanique qui rappelle le Gourougou. Ce territoire des Beni Saïd, incliné non vers la mer, mais vers la dépression intérieure du Kert moyen, juxtapose brusquement deux pays opposés. C'est au Nord, près de la mer, que le pays est le plus élevé et le plus tourmenté, bon type de ces massifs cristallins, témoins du continent disparu. Au Sud, le couloir du Kert est encore élargi par une vaste zone de sédiments néogènes non plissés et se relevant très légèrement vers le massif cristallin du Nord (plateaux de Tikermine et de Arkab).

Le pays rifain proprement dit n'est point, comme on le croit généralement, la portion la plus élevée de la chaîne. La ligne de faîte atteint rarement 2.000 mètres. Il est assez curieux qu'on réserve le nom de Jbâla aux tribus de l'Ouest et du Sud. C'est la violence de l'érosion et l'absence de voies de communication qui rendent la circulation malaisée, mais l'établissement de routes ne se heurte nulle part à des obstacles exceptionnels. Abd El-Krim est arrivé à circuler en automobile. Entre les deux versants, il y a de nombreux passages qui mènent, soit du Mçoun au Kert, soit de l'Ouerra au Kert ou au Ghis. Le rapprochement des nombreux ravins dont la réunion forme ces rivières montre la haute importance, économique et politique, de ce centre de dispersion des eaux.

Il semble que la Méditerranée, formant un niveau de base plus accentué et plus proche que le Sebou, devrait assurer l'avantage des rivières du Nord et déterminer une discordance sensible entre la ligne de faîte et la ligne de partage des eaux. La réalité est plus complexe : les précipitations, plus abondantes sur le versant sud, avantagent les affluents de l'Ouerra et font compensation. On remarque une sorte de symétrie entre les cours supérieurs du Ghis et de l'Ouerra. L'oued Ghis coule d'abord, comme l'Ouerra, vers le Sud-Est ; puis il décrit, pour aller vers le Nord, une courbe où il est rejoint par un affluent qui coule en sens inverse. L'idée d'une capture que suggère cette disposition est cependant peu conforme au relief général.

Par contre, il est certain que l'Ouerra, au moins sa branche principale, dans le pays des Sanhadja de Sreir, a largement empiété

sur le versant méditerranéen. Voici, en effet, ce qu'on remarque. A l'est du massif Tidighine-Taghzout, la chaîne semble se diviser en deux alignements de hauteurs parallèles que sépare la haute plaine de Targuist. Quoique la chaîne du Sud soit de beaucoup la plus élevée, elle est entièrement recoupée par l'Ouerra qui a reculé sa tête jusqu'aux hauteurs du Nord : l'Ouerra et le Ghis naissent donc tout près l'un de l'autre, sur le même versant, où ils communiquent aisément par un petit col, le Tizi Itchen.

Cette chaîne du Nord est caractérisée par des sommets arrondis qui portent de petits lacs asséchés. La forme mamelonnée, qui contraste avec la barre plus rigide du Sud, suggère la présence du massif hercynien. Mais il serait, dans cette hypothèse, plus difficile d'expliquer les cavités lacustres de haute montagne qui sont d'habitude en rapport avec des dolines, comme celles qu'on rencontre, contenant de l'eau, plus loin vers l'Est.

Comme ces deux lignes de hauteurs, le chaînon littoral des Bokkoya est orienté E.-O. Mais on est également frappé de la façon dont les autres chaînons se détachent de la chaîne principale en formant des arcs. Le plus expressif est le djebel Hammam qui, orienté vers le Nord-Est, devient Sud-Nord près de la côte. On sait que cette montagne passe pour contenir de véritables carrières d'hématite et recéler également d'autres minerais. Le djebel Hammam est certainement le plus sûr pilier de la « République rifaine ». La même direction se retrouve dans les principales rivières du pays rifain, Ghis, Nakour, Iguermaous. Si, comme l'indique la carte géologique de Gentil, on se trouve en présence d'un vaste massif primaire, les plis hercyniens de direction subméridienne auraient exercé une influence réflexe.

L'hypothèse d'une pénéplaine en voie de rajeunissement et évoluant vers la structure appalachienne est fortifiée par le profil transversal et longitudinal des cours d'eau. La forme des vallées est, en effet, un trait essentiel du pays qui exerce sur la vie humaine une influence profonde. C'est dans le cours moyen que la vallée est la plus étroite et le profil le plus tendu. En haute montagne, le cours supérieur a une vallée large et plate dont l'exemple le plus remarquable est le Targuist ou vallée supérieure du Ghis. Le Targuist est une vraie plaine à environ 800 mètres d'altitude. Les gros villages s'y succèdent à courte distance, ils sont installés, non pas près de l'oued, mais de chaque côté, à la limite extrême de la vallée, au pied de la montagne. Les cultures sont nombreuses, variées et étonnent par leur aspect soigné. A côté des jardins et vergers, la puissante frondaison des noyers achèverait de donner l'illusion d'un val alpestre

si le feuillage gris d'argent des oliviers ne rappelait le paysage méditerranéen. Le Targuist est un des centres de la puissance d'Abd El-Krim qui l'a relié à Adjir par une route carrossable, équipée avec travaux d'art. Il convient de remarquer que cette route a évité de suivre le cours de l'oued Ghis dans sa partie moyenne.

Dans leur cours inférieur, les rivières ont, près de la mer, édifié de petites plaines alluvionnaires. Après les gorges sauvages et peu habitées du cours moyen, ce sont de nouveaux centres de vie intense. La plus importante de ces plaines est celle où l'oued Ghis et l'oued Nakour ont rapproché leurs cônes de déjection dans le fond de la baie d'Alhucemas. C'est là qu'est bâti Ajdir.

Cette baie d'Alhucemas qui s'ouvre entre deux pointes rocheuses, le cap Quilatès et surtout le cap du Maure neuf, aussi déchiré que l'îlot voisin du Penon, divise la côte du Rif en deux parties. Quoiqu'elles semblent dessiner des courbes semblables, l'aspect en est très différent. A l'Est, malgré la proximité du massif cristallin qui dresse des sommets d'un millier de mètres à cinq ou six kilomètres de la mer, prévaut un type de côte assez basse et frangée de dunes. A l'Ouest, jusqu'à l'oued Lau, la côte est rocheuse, bordée de hautes falaises qui s'ouvrent à peine à l'embouchure des torrents : c'est l'aspect qui s'affirme en particulier chez les Ghomara.

3° LE PAYS DES GHOMARA

La région comprise entre l'origine extrême du Ghis et l'oued Lau est la plus mal connue du Nord Marocain. N'ayant à proximité aucune base où atterrir en cas de panne, les avions n'osent pas s'y aventurer. C'est aussi la région qui présente les cimes les plus élevées. A son extrémité orientale, dominant la rive droite du cours supérieur de l'Ouerra, se dresse le sommet culminant de toute la chaîne rifaine, le djebel Taghzout, ou plus exactement, le djebel Tidighine, qui a tout près de 2.500 mètres.

L'allure générale du relief est assez simple. Du djebel Taghzout à Chechaouen, c'est-à-dire du Sud-Est au Nord-Ouest, s'allonge une crête remarquable sont l'aspect révèle la présence des durs calcaires jurassiques. L'altitude s'y maintient constamment entre 2.000 et 2.500 mètres : c'est une vraie et rigide barrière qui n'offre aucun passage commode entre les deux versants. Le sommet forme comme un plateau étroit dont le flanc nord est effroyablement déchiré par de courts torrents. Leurs gorges sont si profondes que la circulation se fait beaucoup plus aisément en suivant la ligne de crête. Nulle part la dissymétrie n'est aussi accusée entre le versant méditerranéen, qui montre une bande de roches cristallines accrochée à

la chaîne jurassique, et les longues croupes découpées par les affluents de l'Ouerra qui s'enfoncent dans les grès et les marnes éocènes, de faible résistance à l'érosion.

4° LA PÉNINSULE DU NORD MAROCAIN

Au-dessus et à l'est de Chechaouen, le magnifique belvédère du djebel Mago (2.200 m.) fait encore partie de la grande crête calcaire de la zone précédente. Au nord de l'oued Lau, l'altitude décroît. Les calcaires jurassiques se réduisent à une bande nord-sud rétrécie, mais forment toujours l'axe le plus élevé de la chaîne : au point où leurs affleurements sont tranchés perpendiculairement par la côte du détroit de Gibraltar, le Mont aux Singes, qui fait vis-à-vis au rocher de Gibraltar, atteint encore 856 mètres, hauteur suffisante, d'après M. V. Bérard, pour que les Phéniciens y aient vu un des piliers du ciel. C'est une région déchirée, pittoresque, mais âpre et ne présentant qu'une maigre végétation.

A l'Ouest, les terrains éocènes forment la plus grande partie de la péninsule. Plissés, ils constituent des alignements de hauteurs qui se poursuivent jusqu'au cap Spartel, avec un axe anticlinal très marqué par la crête du djebel bou Hachem. La plus grande activité de l'érosion y ramène au jour les couches crétacées à la Koudiat Dahari ainsi qu'au sud de Tanger. Au sud du Spartel, la côte atlantique s'écarte de la zone plissée ; la plaine littorale de grès pliocènes, bordée de dunes fixées, s'élargit de plus en plus à mesure qu'on va vers le Sud.

Sur le versant méditerranéen, on retrouve les débris du massif primaire. Les roches cristallines, plus dures, forment les promontoires vigoureux du Mont Atcho de Ceuta et du Ras Tarf. Les terrains primaires, très décomposés, servent de socle à une plaine, recouverte parfois de sédiments récents ou d'alluvions ; cette plaine se termine sur la mer par une côte basse, marécageuse même aux embouchures, bordée de dunes fixées par une broussaille de genévriers et de lentisques. Chez les Andjera, un plateau mamelonné s'interpose entre l'axe jurassique et la plaine littorale.

Avant d'avoir introduit dans la structure du Rif l'idée de charriage, Gentil considérait que la chaîne, dans cette péninsule du Nord Marocain, était constituée par un chapelet de dômes anticlinaux et de cuvettes synclinales. Cependant l'aspect est tout différent de la région orientale, où se manifeste si nettement cette structure. Les géologues espagnols pensent que, dans la péninsule du Nord Marocain, les anciens plis hercyniens ont exercé une influence réflexe prépondérante sur l'orientation des lignes du relief.

La disposition des vallées est une des manifestations les plus expressives de la structure du pays. Les deux rivières les plus importantes, l'oued Lau et l'oued Martine, ont dans leur partie inférieure un cours transversal bien caractérisé qui coupe l'axe jurassique. L'oued Martine en particulier, avec sa large vallée alluvionnaire, semble marquer une véritable interruption de la montagne. Cette coupure n'est pas un simple effet de l'érosion : il y a là un véritable décrochement de l'anticlinal jurassique à la faveur duquel la mer pliocène pénétra dans l'intérieur. Tétouan, assis sur la terrasse pliocène, occupe une admirable position au point où l'oued échappe à la montagne.

Ces sections transversales conduisent à un long couloir longitudinal, jalonné en particulier par deux affluents opposés de l'oued Martine, l'oued El-Khemis, qui vient du Nord, et l'oued Haïra, qui vient du Sud. Le col du Fondak, position maîtresse dont l'occupation, en 1917, avait permis aux Espagnols de « boucler » les Andjera, fait communiquer cette vallée intérieure avec la vallée atlantique du Mharhar. Le sillon longitudinal se continue jusqu'à Chechaouen. L'oued El-Haïra est, en effet, prolongé lui-même par un affluent de l'oued Lau, l'oued Mitsal, et par la vallée de Chechaouen qui est, elle, une impasse, un véritable « bout du monde » butant contre l'escarpement jurassique.

5° LA ZONE DES NAPPES PRÉRIFAINES

Le problème des charriages prérifains, posé à la suite des recherches qui avaient pour objectif la découverte des terrains pétrolifères, a été longtemps discuté. Il semble qu'il faille renoncer à voir dans les massifs isolés au milieu de la pleine du Sebou, comme le Zerhoun et le Zalagh, des digitations d'une nappe à noyau jurassique qui serait venue du Nord ; mais l'accord s'est fait sur l'existence d'une nappe éocène dont le glissement a été facilité par les terrains plastiques du trias.

Cette nappe a déferlé fort loin du Rif, puisque, couvrant la plus grande partie du pays entre l'Ouerra et le Sebou, elle déborde encore au sud du Sebou. Son existence est démontrée par la superposition anormale des terrains qui a pu être constatée dans diverses fenêtres tectoniques, à Mzoufroun, à Moulay Bouchta, près de Bab Morouj, au nord de Taza. On y voit nettement le nummulitique reposer sur le miocène.

Dans la région d'Ouezzan, M. Lutaud a signalé un certain nombre de faits intéressants. Il semble que postérieurement à la transgression sahélienne qui avait recouvert le front des nappes dans le Gharb

septentrional, un mouvement épeirogénique, très manifeste dans le massif de Mzoufroun, a relevé le pays ; il s'est accompagné d'une ébauche de plissement suffisante pour avoir ensuite entraîné des inversions de relief.

A l'Est, la nappe éocène est venue étrangler le détroit sud-rifain et former le seuil de Taza. Au « col » de Touahar, les marnes blanches de l'éocène sont en contact direct avec les schistes primaires ; l'érosion les a fait disparaître en partie, mais on voit bien qu'elles venaient buter contre l'extrémité septentrionale du Moyen-Atlas.

Ces marnes blanches reposent sur les argiles grises de l'helvétien : on a donc une épaisseur considérable de terrains violemment imperméables et peu résistants à l'érosion. Il en résulte un paysage très uniforme sur de vastes étendues : c'est un moutonnement monotone et confus de croupes ravinées. Comme l'altitude, par rapport au niveau de base du Sebou est encore élevée, les pentes, sans cesse ravinées, sont plus dures qu'on ne l'imagine de loin. Les pistes se dégradent constamment et la circulation est malaisée. Les terres rouges du trias, encore plus molles, sauf en cas de pointement ophitique, apparaissent dans les vallées. La présence du gypse et du sel est caractéristique, et se traduit souvent par des affaissements du sol. Souk el Arba de Tissa est célèbre par son rocher de sel. Détrempées par les grandes pluies d'hiver, les vallées principales, au fond plat, se transforment en effroyables cloaques de boue contre lesquels nos soldats ont plus de peine à lutter que contre les guerriers rifains.

Cette nappe de marnes éocènes est dans l'ensemble très homogène. Cependant, de loin en loin, surgissent, comme enrobés dans sa masse, de petits massifs jurassiques et même des esquilles de terrains primaires. Les formes vigoureuses de la « table de Moulay Bouchta » contrastent avec l'ensemble du paysage. En divers endroits. le cours de l'Ouerra qui s'encaisse dans des roches dures, à côté de passages faciles, est manifestement épigénique. C'est un problème encore mal résolu de savoir si ces massifs isolés sont des « klippes » entraînées par la nappe ou s'ils sont enracinés sur place. On ne sait pas davantage s'il y a eu des nappes successives. Quant aux racines de la nappe éocène, Gentil supposait qu'elle se trouvait immédiatement au nord de l'Ouerra. Il semble qu'il faille les reculer plus loin encore, vers le cœur de la chaîne rifaine. Par une conséquence paradoxale, l'agression d'Abd El-Krim, en précipitant l'occupation militaire et l'organisation du nord de notre zone, va permettre aux géologues et géographes d'étudier de plus près une région des plus intéressantes.

LE CLIMAT DU RIF

La connaissance que nous avons de la climatologie du Nord Marocain reste naturellement encore en grande partie théorique. S'il est possible de connaître un climat d'une manière pratique et empirique, autre chose est d'en préciser les caractères constants et d'en déterminer l'extension. Pour le Rif, nous en resterons évidemment encore en grande partie à la connaissance du premier genre. La carte pluviométrique de M. Augustin Bernard, celle plus récente et plus précise de MM. Jury et Dedebant ne nous apportent toutes deux, quels qu'en soient les mérites remarquables, que des constructions théoriques nécessairement approximatives sur la région du Nord Marocain.

En l'état actuel des choses, en dehors de la source empirique, nos connaissances sur le régime climatique du Nord Marocain nous viennent de trois sources différentes : 1° de l'étude des conditions météorologiques générales qui règnent sur le Maroc, et de l'application que l'on peut en faire touchant le climat du Rif ; 2° des observations précises faites en divers points, malheureusement trop rares et encore de faible durée ; 3° de l'examen de faits naturels comme l'allure du relief, les formes du terrain, le tapis végétal qui permettent de remonter à leurs conditions climatiques. Voyons ce que chacune de ces sources peut nous livrer sur le climat du Nord Marocain.

La climatologie n'est qu'une application de la météorologie, science de masses et de mouvements. Les conditions météorologiques du Maroc réagissent naturellement sur le climat du Rif. La lecture des cartes quotidiennes du service météorologique donnent de précieuses indications sur le temps qu'il fait dans le Maroc du Nord. En étudiant ces conditions générales, il est donc possible de déterminer les grands faits généraux qui enferment dans leurs limites les traits essentiels du climat nord-marocain.

Le premier fait est le suivant : d'une manière générale, le Maroc du Nord est la région du Maroc la plus arrosée, celle dont le régime se rapproche le plus de celui de l'Europe atlantique. MM. Jury et Dedebant ont montré, en étudiant le régime des pluies et les types de temps au Maroc, suivant quels types les dépressions générales abordent le Maroc. Les deux cas les plus fréquents sont les suivants. Il s'agit des pluies d'automne et de printemps. Ou bien le Maroc se trouve en marge sud des dépressions de front polaire qui se creusent profondément sur l'Europe atlantique ; ou bien il se trouve sur l'axe même de déplacement de dépressions secondaires formées par la régénération par le Sud des dépressions principales. Dans les

deux cas, c'est le Maroc du Nord qui est le plus intéressé par les pluies originaires de ces dépressions ; dans le deuxième cas, il peut même se trouver au centre de la dépression.

Le second fait résulte de la position géographique du Rif, de sa disposition en arc de cercle concentrique suivant les orientations successives N.-S.–N.-W.–S.-E.–W.-E.–S.-W.–N.-E. Cette position, qui n'est pas sans analogie au point de vue climatologique avec celle des Pyrénées, fait du Rif un lieu de contact d'influences opposées. Le Rif présente un front atlantique, un front méditerranéen, un front saharien. Les dépressions d'Ouest sont épuisées et comme vidées en grande partie par la montagne rifaine. Dans un certain type de temps, étudié par MM. Jury et Dedebant, le courant dérivé du front polaire tournant autour de l'anticyclone des Açores donne des vents venant de Nord ou de N.-E. qui déversent leurs pluies sur le Maroc oriental et s'arrêtent au col de Touahar. Mais, d'une manière générale, les dépressions qui visitent le front méditerranéen du Rif, affaiblies par leur séjour continental, donneront des pluies moindres et l'on devra s'attendre à voir un contraste s'établir entre le front méditerranéen du Maroc du Nord, à cause de la proximité territoriale de l'Europe et la côte algérienne et tunisienne d'une part, et le versant atlantique d'autre part. Aussi nous voyons déjà, par le seul jeu des conditions météorologiques générales modifiées par le relief, s'individualiser des régimes climatiques distincts.

En dehors de ces conclusions en quelque sorte déductives qui marquent bien les grandes lignes du climat, nous pouvons, à l'aide de quelques observations directes et assez prolongées, arriver à une connaissance plus nettement géographique. En réalité, nos observations sont très rares et de valeur insuffisante. Elles portent sur Tanger et le cap Spartel qui sont assez bien connus, sur Tétouan, sur Melilla ; nous avons enfin une série d'observations faites dans les postes français sur le versant sud-ouest des Jbâla. Nous connaissons aussi quelques observations faites, en 1917, par la Compagnie espagnole de Colonisation au mont Arrui et dans la région de Sebra, qu'il est bon de n'utiliser qu'avec précaution. Nous ne possédons aucune observation sur l'intérieur. Les Espagnols ont dû procéder, dans les régions occupées par eux, à des observations que nous aurions intérêt à nous procurer, si fragmentaires qu'elles soient. De ces observations, il est possible de tirer quelques précisions permettant de compléter le schéma climatique général que nous avons tracé. Le premier fait qui apparaît en lumière, c'est l'opposition entre le versant atlantique et le versant méditerranéen. Tanger

reçoit 823$^{m}/^{m}$ (1) par an, alors que Tetouan n'en reçoit que 665 (1) et Melilla 465 (1). Tanger a 98 jours de pluie par an : Melilla 45 (moyenne 1914-1919). La répartition semble également assez différente : Melilla reçoit plus de la moitié de la tranche pluviométrique pendant l'hiver (521 sur 1.000), alors que Tanger ne reçoit guère, pendant la même saison, que 40 %. A Melilla (2), le régime dominant est celui des vents du Nord, à tendance N.-W. d'abord et N.-E. ensuite. (Moyenne 1915-1918, 123 jours vents N.-W., 72 jours vents N.-E.) A Tanger, au contraire, et sur tout le front atlantique, c'est le régime des vents d'Ouest qui marque le plus fortement le climat.

Le deuxième fait indiscutable, c'est la diminution graduelle vers l'Est de la pluviosité sur le versant méditerranéen. Si Tetouan reçoit encore 665$^{m}/^{m}$, Melilla n'a plus qu'une tranche de 465$^{m}/^{m}$; Tamarsat, à gauche de l'embouchure de la Moulouya, descend à 340$^{m}/^{m}$ (1) ; le mont Arrui, au sud du Gurugu, ne recevrait plus, d'après des observations espagnoles portant sur sune seule année, que 315$^{m}/^{m}$ (2).

Cette diminution de la pluviosité vers l'Est s'associe avec une remontée vers le Nord, jusqu'aux abords immédiats de la Méditerranée d'une avancée de climat steppique. Déjà, sur ce point, MM. Jury et Dedebant ont rectifié la carte de M. Bernard et prolongé vers le Nord la poche subsaharienne de Guercif. Si les observations espagnoles faites dans la région du Sebra (186$^{m}/^{m}$) (2) sont vérifiées, il faudrait encore étendre vers le Nord ce régime semblable à celui des hauts plateaux intérieurs de l'Afrique du Nord.

Ce que nous savons des faits orographiques, morphologiques et phytogéographiques de la région rifaine permet de nous représenter le régime climatique de l'intérieur et nous autorise à essayer le dessin de quelques zones individualisées. MM. Jury et Dedebant, en construisant leur courbe est de + 600, ont évidemment conclu du relief au climat. Il est également probable que les zones couvertes uniformément dans l'est du Rif par les teintes + 400 et + 500 cachent, en réalité, des différences sensibles en fonction du relief. Les massifs de Kebdana du Kerker, du Gurugu par exemple, représentent certainement des îlots de pluviosité plus forte. De même, il est à supposer que l'arc rifain du Kert jusqu'à l'Andjera révélera une existence climatique indépendante. Il est permis d'admettre que

(1) Chiffres du Service météorologique du Maroc.

(2) ALFONSO DEL VALLE Y PABLO F. YRUEYAS. *Datos hidrologicos det Rif oriental Boletin del Instituto Geologico de España*, 1921).

la pluviosité augmente si l'on va d'Ouezzan ou de Kelaa es Sless vers le cœur du Rif. Cette impression est confirmée par la présence de la forêt de cèdres dans les montagnes situées à gauche du Targzout et même dans les massifs voisins de Tetouan. Le passage du maquis ou de la lande à la forêt sur les versants du Rif indique une succession d'étages climatiques, de même que la dégradation du maquis en steppe dans la région au sud de Melilla. La présence de *stipa tortilis*, dans les plaines intérieures du Rif oriental, est un indice certain de climat steppique. Il n'est pas jusqu'aux formes du relief qui ne soient des réactifs certains du climat. La cuvette mal drainée du Guerrouaou, la plaine de Garet, piquée de « garas » comme son nom l'indique, traduisent dans leur paysage et leur évolution morphologique l'action d'un climat aride.

Si nous rassemblons les éléments indiqués chemin faisant, il est possible d'entrevoir une classification schématique et provisoire des régimes climatiques du Maroc du Nord.

Nous pouvons distinguer :

1° *Un type océanique*, correspondant au front atlantique du Rif et des Jbâla. C'est un climat qui se rapproche du type portugais du genre méditerranéen d'Emm. de Martonne. La sécheresse de l'été est sensible. Les pluies sont abondantes entre 600-800 ; elles sont amenées par les vents d'Ouest ; les températures sont douces ; l'humidité de l'air considérable : c'est un climat à vocation forestière. C'est en somme le climat que nous connaissons dans le Maroc français du Nord en traits plus accentués.

2° *Un type montagnard.* Nous pouvons l'imaginer mais non le décrire. La neige est fréquemment signalée sur les sommets du Rif. Un type de ce genre comporte certainement des variétés ; entre la dorsale du Rhomara, compacte et impénétrable, et les massifs plus ouverts du Rif central, il y a certainement des différences. Les hautes vallées intérieures orientées dans le sens des plis comme celle de Targuist doivent avoir un régime original.

3° *Un type méditerranéen* qui correspond au front méditerranéen du Rif. L'influence atlantique s'atténue, les vents sont N.-E. et N.-O. La sécheresse augmente. Le nombre absolu des jours de pluie diminue.

4° *Un type steppique ou semi-aride.* Il correspond aux influences sahariennes. Les pluies deviennent irrégulières. Les vents d'Est ou de Sud-Est entrent en scène. La pluviosité descend aux environs de $300^{m}/^{m}$. C'est, tout près de la Méditerranée, un régime nettement continental.

LA VÉGÉTATION DU RIF

S'il nous a été permis parfois, et avec précaution, de conclure de la végétation au climat, il nous faut aussi, et davantage, conclure du climat à la végétation : car si le Maroc français a été l'objet, ces temps derniers, de belles études botaniques et phytogéographiques, il est loin d'en être de même pour le Maroc du Nord. Il faut nous contenter ici des anciens auteurs, nous reporter à Cosson et à Ball, consulter les voyageurs qui ont parsemé leurs récits de descriptions de paysages. Il nous faut, pour dépasser nos vieilles connaissances d'avant 1914, regarder à la loupe les photographies d'avion, reconstruire « en chambre » et par la méthode déductive les étages de végétation superposés aux versants du Rif. Sans doute, les botanistes espagnols se sont mis à la besogne, ils ont exploré les régions de Tetouan, les environs de Melilla, mais leurs travaux, très limités en extension, ne sont encore, en ce qui nous concerne, que de simples listes de récolte, exempts de tout souci géographique.

Dans ses grands traits géographiques, la végétation est une résultante du climat. Tout d'abord une harmonie générale distingue le Maroc du Nord. Les printemps verdoyants et fleuris, les vallées remplies d'herbes et d'arbustes, les versants boisés de chênes-liège et de chênes-verts, les corniches et les dalles calcaires piquetées, malgré l'altitude et l'abrupt du relief, d'une audacieuse végétation, révèlent que nous sommes ici dans le pays le plus arrosé du Maroc. Tous les voyageurs, Foucauld, Gentil, Segonzac, ont été frappés de la richesse de cette végétation, nettement méditerranéenne dans son ensemble et cependant pénétrée et comme baignée par l'influence atlantique. Les descriptions des montagnes aux environs de Tetouan par Gentil, celle précise et enthousiaste de Chechaouen par de Foucauld traduisent vivement cette impression. Après les premières pluies, le sud du Rif au nord de Fès, avec ses vallées larges et humides, évoque l'aspect d'un paysage atlantique familier.

Mais les influences opposées qui agissent sur le Maroc du Nord pour en faire un lieu de contrastes climatiques retentissent sur l'aspect du tapis végétal. Un voyage de Tetouan à El-Ksar, en passant par Chechaouen, une traversée du Rif de Melilla à Fès offrent aux regards des paysages vivement différents. Le paysage atlantique encercle la montagne jusqu'à mi-hauteur ; plus haut, c'est la succession des horizons végétaux en relation avec le relief : l'opposition entre la vallée herbeuse ou piquée d'arbres et les versants aux boisements clairsemés : puis c'est la fraîcheur de la nature méditerranéenne ; le port familier du myrte et du lentisque, et partout envahissant, le palmier nain. A l'Est, un autre paysage se

révèle, d'abord cantonné dans les plaines fermées : c'est l'horizon steppique qui commence.

De cette opposition des paysages, de la diversité d'influences qui agissent sur la végétation du Nord Marocain, résulte un maximum de contraste sur un espace en somme très limité. On rencontre ici des gammes de formations fort variées et des domaines phytogéographiques différents se cotoient et se pénètrent. Essayons d'indiquer la nature de ces formations végétales et d'esquisser l'extension de ces domaines.

Le Maroc du Nord comprend une gamme de formations végétales allant de la steppe à la forêt. Voici d'abord l'élément le plus pauvre : la steppe à graminées de l'Est. Elle se compose de plantes xérophiles très abondantes et peu nombreuses. L'alfa n'est pas signalée dans la zone espagnole, mais il est possible qu'on retrouve cettre graminée sur la rive gauche de la Moulouya. En tous cas, les auteurs espagnols ont signalé dans les plaines intérieures « *Stipa tortilis* », caractéristique de la végétation steppique du Maroc méridional.

Les landes et les brousses occupent, dans le Maroc du Nord, de vastes étendues sur les régions méditerranéenne et atlantique. Le palmier nain forme des brousses denses dans toute la région du Nord, exception faite de la montagne proprement dite (sa limite en altitude n'est pas déterminée). On le signale aussi bien dans la région de Tétouan que dans celle de Jbâla. Une autre formation caractéristique est la lande à bruyères et à cistes de la péninsule du Nord et de la zone atlantique, on y trouve même parfois la bruyère commune, cette formation revêt un aspect nettement européen.

Il y a, dans le Maroc du Nord, surtout sur le front atlantique, de véritables *prairies* que Dantin Cereceda appelle steppes à graminées (plantes bulbeuses malvacées, ombellifères). Il s'agit de plantes herbacées de composition et d'origine diverses, abondantes et florifères qui, au printemps, dans leur période vivante, donnent au sol une allure de tapis éclatant. Ces formations se retrouvent plus au Sud, dans la zone française, au nord de la Mamora.

Le *maquis* est une formation hybride, à la fois lande ou brousse, semée de boqueteaux ou forêt dégradée. On y retrouve les espèces des autres formations, le palmier nain abondant, les bruyères et les cistes, le tout embaumé de l'odeur du thym et de la lavande et mêlé à des formations arbustives d'oliviers sauvages, de lentisques, de genets ou de myrtes, tous arbustes de facies nettement méditerranéen.

La *forêt* présente, dans le Maroc du Nord, des aspects différents. C'est d'abord le simple rideau d'arbres bordant les rivières, fait de

saules, de tamarins ou de peupliers, association d'arbres franchement hygrophiles. C'est ensuite la forêt méditerranéenne, plus ou moins dégradée, plus ou moins variée d'aspects. Nous n'en connaissons guère les associations ni les horizons. Nous savons seulement qu'aux espèces du maquis, elle associe les chênes-liège, les chênes-verts, les pins d'Alep et aussi le genévrier de Phénicie, signalé dans le Rif oriental, et le thuya, reconnu par Gentil et Pau dans le Rif du Nord. Enfin, dans la haute montagne rifaine, règne la grande forêt de cèdres, signalée pour la première fois par Webb au S.-W. de Tétouan, indiquée à nouveau par Gentil en 1905. Les photographies d'avion nous ont montré l'extension de la forêt de cèdres vers l'Est. Les topographes ont appelé forêt de Telematine un large ruban forestier qui couronne au Nord les hautes crêtes du Rif, à gauche du Targzout. La forêt de cèdres se continue vers l'Est jusque vers la haute vallée du Ghis, à Targuist. Il semble d'ailleurs que nous ayons là la limite orientale de la forêt, cette limite coïnciderait avec l'abaissement d'altitude de la montagne et la pénétration des influences continentales et steppiques.

La variété botanique du Maroc du Nord n'apparaît pas seulement dans le nombre des formations végétales, mais dans la manière dont elles se combinent pour former des domaines phytogéographiques distincts. Si le Maroc du Nord appartient dans son ensemble à la région méditerranéenne, on peut cependant y distinguer cinq domaines différents au sens défini par Braun-Blanquet et Maire, qui correspondent en gros aux quatre zones climatiques indiquées plus haut.

1° *Le domaine lusitanien* (1). C'est un étranger au Maroc. Les espèces caractéristiques qui le composent sont d'origine portugaise, d'autres, plus anciennes, sont d'origine subtropicale. Les formations les plus remarquables sont des landes à « *Cistus ladanifolius* » et *ericacées* (bruyères communes ou arborescentes) qui manquent à la partie française du Maroc. Cette végétation a des affinités avec celles de l'Espagne méditerranéenne ; les migrations végétales ont d'ailleurs été facilitées par les relations continentales récentes entre le Rif et la Cordillère bétique. Les conditions climatiques des deux régions sont, en outre, sensiblement analogues. C'est ici que les espèces européennes, en position avancée vers le Sud, trouvent leur limite méridionale. Ce domaine occupe en somme la partie nord-ouest de l'arc rifain : il est limité, à l'Est par la montagne, au Sud par le parallèle de Larache.

(1) Braun-Blanquet, Dr R. Maire. *Etudes sur la végétation et la flore marocaines* (*Bull. de la Soc. des Sc. naturelles du Maroc*, t. VIII, p. 10).

2° *Le domaine des hautes montagnes atlantiques* est certainement représenté dans le Rif par la forêt de cèdres. Il est caractérisé par un climat d'hiver rigoureux et neigeux, par un été relativement sec et tempéré. Les altitudes supérieures à 2.000 mètres, du Targzout au djebel Kelti, indiquent l'extension probable de ce domaine. En dehors de la forêt de cèdres, nous ignorons la composition floristique de ce domaine. Il est possible que, comme en Algérie, les versants plus secs et plus déboisés possèdent une flore subalpine et même pseudo-alpine de broussailles et de pelouses.

3° *Le domaine maurétanien méditerranéen.* Il comprend la côte rifaine et le versant méditerranéen du Rif. C'est un type de végétation qui prolonge la végétation du secteur oranais. Il garde cependant des affinités certaines avec la végétation de l'Espagne méditerranéenne. A l'état naturel, il est occupé par des brousses et des landes où l'on trouve très abondant le palmier nain : sur les versants, c'est la lande méditerranéenne à thym, à cistes et à lavandes. Les points les plus élevés sont occupés par des associations de maquis et de forêts d'oliviers sauvages et lentisques, avec parfois des chênes et des genévriers.

4° *Le domaine maurétano-steppique.* Les formations de ce domaine traduisent l'avancée steppique vers le Nord. Ce domaine est nettement marginal, il s'insinue dans les plaines intérieures et tout près du cap de l'Eau. C'est une région découverte dont la végétation est nettement xérophile.

5° *Le domaine maurétano-atlantique.* Il convient sans doute de rattacher à ce domaine tout le versant méridional du Jbâla, jusqu'à la limite du cèdre. La forêt primitive de chênes-liège et de chênes-verts, avec sous bois de maquis et de palmier nain, a dû couvrir de vastes espaces. On signale d'ailleurs, jusqu'à Bab Moroudj, des chênes-liège en broussailles. M. Sorre (1) rattache toute la bordure méridionale du Rif à l'aire du chêne-vert, dont les associés, cistes et lentisques, composent des paysages fréquents. Mais, en maints endroits, la forêt a été supplantée ou dominée par la brousse à palmier nain.

L'HYDROGRAPHIE DU RIF

Les lacunes de nos connaissances sur l'hydrographie du Rif reflètent nécessairement celles de la climatologie et de la topographie. Tant que nous n'aurons pas une carte fidèle de la région, que des mesures d'altitude des fonds d'oued n'auront pas été prises, que

(1) M. Sorre. *Observations sur la végétation du Maroc* (*Annales de Géographie*, 15 mai 1924).

des jaugeages n'auront pas été effectués pour mesurer les débits, notre connaissance restera naturellement théorique et fragmentaire. Très souvent, nous en sommes encore à attendre des précisions sur le tracé des rivières. Nous connaissons les cours d'eau par les épithètes que leur attribuent les voyageurs, leurs régimes par les évaluations faites à vue d'œil par quelques auteurs. Divers savants espagnols, L.-F. Navarro, Alfonso del Valle et Yruegas, Dupuy de Lôme et Milans del Bosh, nous donnent à l'occasion quelques renseignements hydrographiques, mais n'ont pas été en état de poursuivre, faute d'observations, une étude vraiment scientifique.

Toutefois, les conditions générales qui régissent l'hydrographie rifaine, jointes à quelques observations, nous permettent d'esquisser les caractères généraux des rivières du Nord Marocain et de tenter une classification en types régionaux.

Les facteurs fondamentaux sont ici le relief et le climat. La présence d'une chaîne de montagnes en bordure de la mer, fréquemment accrochée par les systèmes nuageux de l'Océan, couverte de neige en hiver, abondamment arrosée, donne une vive impulsion à la vie hydrographique. Le Rif est bien certainement un pays de rivières : le bled el ma, comme on l'appelle dans certaines de ces régions. La variété des influences climatiques permettra de grouper les rivières en familles différentes.

Un premier caractère de l'hydrographie du Rif, c'est le *morcellement* hydrographique, la dispersion des eaux. Il n'y a pour ainsi dire pas de système fluvial organisé. Les oueds courent côte à côte sans se rencontrer, suivant les plis, ou bondissant d'un seul élan, de la montagne à la mer : ainsi le Nkour et le Ghis dans la région d'Alhucemas. Le versant méridional a naturellement une organisation plus poussée, autour du Loukkos et de l'Ouerra. Ce caractère a certainement permis au Rif occidental, notamment, de garder son aspect de bastion compact et impénétrable.

Presque tous les cours d'eau ont une allure montagnarde très caractérisée. Ils gardent jusqu'à leur embouchure ou jusqu'à leur confluent, avec le fleuve principal, l'impulsion reçue en montagne. Les voyageurs ont signalé le courant rapide des rivières rifaines, leurs pentes formidables : ce sont le plus souvent des torrents qui roulent à grand fracas dans de profonds ravins, en portant jusqu'à la côte et dans les plaines voisines du Sebou la fraîcheur des eaux et des neiges montagnardes. De Segonzac a été frappé de la température des eaux du Ghis et du Nkour tout près d'Alhucemas. Gentil, dans ses études sur l'Andjera, signale la truite dans les eaux fraîches de l'oued Quitan.

De ce caractère torrentiel et montagnard, mêlé au caractère irrégulier de l'alimentation neigeuse et fluviale, résultent l'activité de l'érosion fluviale, en même temps que l'importance de l'accumulation. D'une manière générale, les cours d'eau rifains sont de grands travailleurs et de grands transporteurs, malgré leur faible longueur. Leur force d'érosion vigoureuse, mais capricieuse et pour ainsi dire pulsatile, fait de leur lit une nappe mouvante de cailloux. On est frappé, en jetant les yeux sur les cartes topographiques et sur les esquisses géologiques, de la largeur inusitée de leur cours inférieur, de l'importance énorme des alluvions qu'ils ont accumulées, de la masse de cailloux qu'ils ont entassés. Cette puissance du dépôt semble disproportionnée avec l'importance et le débit de ces rivières.

De ce fait, résulte un quatrième caractère : c'est que l'hydrographie du Rif est déjà assez évoluée. Nos connaissances ne nous permettent guère d'aborder le problème de l'évolution du réseau, mais il est évident que des cours d'eau comme le Kert, le Nkour et le Ghis, le haut Ouerra et le Loukkos ont une histoire ancienne qu'il sera intéressant de démêler.

Ces caractères sont plus ou moins marqués suivant les régions. Leurs combinaisons et les influences climatiques permettent de grouper les rivières du Nord Marocain suivant trois types principaux :

1° *Le type steppique*. Il correspond à la région à climat steppique de la zone de Melilla. Ce sont des oueds de peu d'importance, à débit irrégulier, torrentiels au moment des pluies, mais la plupart du temps à sec. De plus, nous avons ici une région de grande évaporation ; enfin les eaux circulent fréquemment dans des terrains gypso-salins. Le drainage est encore mal assuré, comme il arrive dans la cuvette du Guerrouaou. C'est dire que la question hydraulique se pose ici dans toute son acuité, et qu'il est naturel que les Espagnols aient songé à dresser un programme de recherche des eaux souterraines et de travaux hydrauliques.

2° *Le type méditerranéo rifain*. Il correspond au versant méditerranéen du Rif, abrupt et couronné de neiges et de forêts. Ce sont des oueds côtiers, à pente rapide, au courant bruyant, au régime régulier, encombré de cailloux et de pierrailles, à la fois torrents montagnards et méditerranéens. Au moment de la fonte des neiges et des pluies d'automne, le débit s'amplifie, démesuré. L'écoulemen des eaux, projetées comme en trombe par la force de la pesanteur, se fait en quelques heures. Les oueds rappellent les torrents cévé

nols qui rassemblent et jettent vers le Rhône toutes les averses méditerranéennes.

Cependant, une étude un peu détaillée permettrait sans doute de distinguer, dans cette famille méditerranéenne, des variétés différentes. Seuls les oueds du pays Rhomara ont le caractère nettement accusé des « barrancos » torrentiels, L'oued Lau, le rio Martin, vers le Nord, ouvrent vers l'intérieur de la chaîne rifaine des voies de pénétration remarquables ; au témoignage des voyageurs, la vallée de l'oued Lau, celle de l'oued Haïra, affluent du rio Martin, sont des vallées élargies, déjà remblayées dans leur cours montagnard, aux berges hautes et cultivées, peuplées d'arbres et de villages. D'autre part, la nature calcaire des hauts sommets, l'importance et le nombre des sources naissant au pied des escarpements jurassiques, contribuent à donner aux cours d'eau, dans la région de Chechaouen notamment, une régularité plus sensible dans leur débit et leur force d'érosion. De même, à l'autre extrémité du Rif, le changement de direction des axes montagneux vers le Nord permet aux cours d'eau comme le Ghis, le Nkour et le Kert un développement plus prononcé. Dans ces rivières, qui forment des vallées plus ouvertes et des centres de population, l'individualité apparaît plus marquée, mais aussi plus complexe. Le Ghis, par exemple, est un cours d'eau plein de force capable d'animer de nombreux moulins tout au long de son cours.

Il se divise en parties bien définies ; dans son cours supérieur, il coule dans une vallée fertile remplie de villages et tapissée d'arbres et de cultures, le val de Targuist, vrai type de vallée alluviale de montagne. Dans son cours moyen, quand il se dirige vers le Nord, il franchit des défilés si abrupts, creuse des gorges si profondes, que les pistes anciennes ou modernes l'évitent soigneusement. Enfin, dans son cours inférieur, c'est le cours d'eau méditerranéen débouchant sur la mer, violent et capricieux, jetant des lits de cailloux sur ses rives aplanies.

3° *Le type atlantique.* Il correspond à la zone des pluies océaniques et s'adapte à la pente moins accusée du relief. Presque tout le système hydrographique se rattache soit au Sebou par l'Ouerra, soit au Loukkos. C'est ici, dans la force du terme, le pays de l'eau. Les rivières, favorisées par la nature meuble du sol, en même temps que par l'abondance des précipitations, ont pu aisément approfondir et régulariser leur cours. Les vallées s'élargissent, se déroulent en méandres, se remplissent d'alluvions qu'elles recoupent, s'étagent en terrasses. Tout dit ici une histoire hydrographique déjà

compliquée. Ces larges vallées, qui marquent dans le paysage, sont de plus des lieux de vie humaine et de production. Cependant, le régime demeure irrégulier ; sortant de la montagne, le moyen Ouerra est déjà une belle rivière, d'une cinquantaine de mètres de large ; mais il n'en est pas moins sujet à des crues violentes et soudaines. Ces rivières du Sud sont certainement très actives et très vigoureuses. La carte ne permet guère de mesurer les conquêtes de l'Ouerra ; mais il apparaît bien que, malgré la proximité du niveau de base méditerranéen, il y a empiétements réciproques de rivières appartenant aux deux versants. L'Ouerra pénètre jusqu'à l'intérieur du Rif, cependant que, plus à l'Est, le Ghis s'allonge et s'insinue au cœur même de la montagne.

J. CELERIER et A. CHARTON.

II

L'Histoire

L'HISTOIRE DU RIF

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de faire, à proprement parler, l'histoire du Rif, c'est-à-dire de retrouver exactement les origines des différentes tribus qui composent cette région, l'époque de leur établissement, ainsi que de suivre à travers les siècles les rivalités et les luttes de ces tribus entre elles. En un mot, l'histoire intérieure du Rif reste à retrouver et, tout ce que l'on peut faire, c'est d'indiquer la place que tient le Rif dans l'histoire du Maroc lui-même.

Il faut avant tout essayer de situer aussi exactement que possible la région qui constitue le Rif. On a aujourd'hui une tendance à donner ce nom à toute la partie du Nord Marocain qui s'étend le long de la Méditerranée, de Tanger à la Moulouya, et qui, en profondeur, pénètre jusqu'à l'Ouergha et jusqu'au nord de Taza ; c'est-à-dire que l'on confond sous une même dénomination le Rif proprement dit, les Ghomara, le Garet, les Cenhadja et une partie de la région des Jbâla. Cette confusion ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui ; on la retrouve fréquemment dans les auteurs arabes et elle est sans doute causée par le fait que le mot Rif n'est ni un nom de tribu, ni un nom de peuple, c'est une expression géographique, comme Gharb, Haouz, Sahel. Dans le dialecte marocain, rif signifie rive, côte ou bordure : on dit, par exemple, le rif d'un campement, pour indiquer les tentes qui forment la bordure extérieure de ce campement, celles qui sont le plus près de l'ennemi et protègent le camp. Si l'on ajoute à cela que le mot Rif n'a été employé, pour désigner une partie de la côte de la Méditerranée, qu'à partir du règne des Mérinides, c'est-à-dire depuis l'époque où la mer a commencé à devenir la limite des possessions musulmanes, on peut se demander si ce mot, pris dans le sens qui lui est donné dans les campements, n'était pas compris comme l'équivalent de ligne de défense, de boulevard de l'Islam contre la Chrétienté.

Le mot Rif, qui était une expression géographique, a pris ainsi un sens politique pour désigner certaines tribus riveraines de la Méditerranée dont le nombre pouvait varier selon les circonstances

et les rivalités des tribus entre elles. C'est sans doute à cette conception du mot Rif qu'il faut attribuer la confusion, que l'on remarque dans plusieurs auteurs arabes, entre le Rif et la grande tribu berbère des Ghomara qui a occupé à une certaine époque, si ce n'est tout le Rif, au moins une partie de cette région. Il suffira, pour s'en rendre compte, de voir ce que disent à ce sujet les principaux de ces auteurs.

Le mot Rif ne se trouve pas dans Ibn Hauqal, qui écrivait au xe siècle de notre ère.

Bekri, qui écrivait au xie siècle, cite les villes qui se trouvent dans la région du Rif et les tribus qui la composent : Temçaman, Baqqouïa, Gzennaïa, Beni Ouriaghel, Kebdana, Marnisa, Mestasa, Beni Itteft, ainsi que les rivières Nekour et El-Ghis, la montagne de Dar Oufadis, le cap Ras Hourk qui est devenu, en espagnol, le cap Tres Forcas, au nord de la presqu'île de Melilla ; plusieurs localités dont les noms de quelques-unes seuls subsistent, avec quelquefois des ruines, sont également citées par Bekri ; mais il n'emploie pas le mot Rif pour désigner la région elle-même.

Il semble donc que ce n'est qu'à partir des Mérinides que le terme Rif est employé pour désigner une certaine partie du Nord Marocain. On le trouve dans un manuscrit du xive siècle, le *Maqçad Ech-Cherif fi Dhikr çoulahat Er-Rif*, d'Abdelhaqq El-Badisi. L'auteur de cet ouvrage appelle Rif toute la région qui s'étend de Ceuta à Tlemcen. Le Raoudh El-Qirtas, qui date de la même époque, parle également du Rif et fait la différence entre cette région et le pays des Ghomara, tandis qu'Ibn Khaldoun, qui écrivait au xve siècle, paraît les confondre, au moins en partie : « Les Ghomara, dit-il, habitent les montagnes du Rif, région qui borde la Méditerranée ; leur pays a une longueur de plus de cinq journées, depuis Ghassaça, au nord des plaines du Maghrib, jusqu'à Tanger, et il renferme ces villes ainsi que Nokour, Badès, Tikisas, Tetouan, Ceuta et Casr Eç-Ceghir. »

La largeur de ce territoire est aussi de cinq journées, depuis la mer jusqu'aux plaines qui avoisinent Casr Ketama (El-Qçar El-Kebir) et la rivière Ouargha. Cette confusion du Rif et des Ghomara est peut-être encore plus sensible dans Léon l'Africain. « C'est, dit-il, une région du royaume de Fez, qui s'étend en longueur des colonnes d'Hercule au fleuve Nekour et en profondeur de la Méditerranée aux montagnes voisines de l'Ouargha. » On peut remarquer que ni l'auteur du Raoudh, ni Léon l'Africain ne placent Melilla dans le Rif. Léon place cette ville dans le Garet.

De toutes ces contradictions et de la confusion qui en résulte, on

peut conclure que le mot Rif n'est employé que depuis une époque relativement récente et qu'il ne s'est jamais appliqué à une région nettement déterminée, ou, plus exactement peut-être, que ce terme, employé sous les Mérinides pour désigner toute la côte nord du Maroc faisant face à l'Andalousie reconquise par les Chrétiens, a pris plus tard un sens administratif s'appliquant à un territoire plus restreint qui s'étendait en longueur entre les Ghomara, à l'Ouest, et l'oued Nekour, à l'Est, et en profondeur jusqu'aux Cenhadja, au Sud.

En suivant les destinées du Rif à travers les différentes dynasties, on pourra retrouver cette formation administrative et militaire, que ceux qui en avaient le gouvernement cherchaient tout naturellement à étendre le plus possible afin d'augmenter leur puissance et leurs revenus.

Il est difficile, dans ces conditions, d'indiquer avec certitude les noms des tribus composant ce que l'on pourrait appeler la Confédération du Rif ; cependant, d'après les renseignements les plus récents, le noyau formant la Confédération rifaine proprement dite se compose des tribus suivantes : Metioua El-Bahr, Mestasa, Beni bou Frah, Beni Gmil, Targuist, Beni Itteft, Beni Mezdoui, Beni Amart, Baqqouïa et Beni Ouriaghel. Si l'on ajoute à ces dix tribus celles qui se sont trouvées placées par les circonstances sous la domination rifaine et que l'on considère souvent comme faisant partie du Rif, on arrive à une trentaine de tribus. C'est le chiffre indiqué par Biarnay dans l'introduction de son *Etude sur les dialectes berbères du Rif* : « Le Rif, dit-il, comprend aujourd'hui une trentaine de tribus, sur la plupart desquelles on ne dispose que de renseignements obtenus par voie d'information indirecte. Toutes sont d'origine berbère, quelques-unes, situées sur les frontières de l'Est ou du Sud, sont plus ou moins arabisées, celles de l'Est se reconnaissent comme apparentées aux Zenata, dont elles parlent la langue, celles du centre et de l'Ouest prétendent à une origine ghomara, quelques-unes, fixées au cœur des montagnes du Rif ou sur les flancs des Djebala, se disent Cenhadja. »

Cela confirme bien les données historiques que l'on peut recueillir, à savoir que les Arabes en pénétrant dans les régions connues aujourd'hui sous le nom de Rif, dans les premières années du VIIIe siècle de notre ère, y ont trouvé des populations de Ghomara et de Cenhadja. L'élément zénète a pénétré dans ces régions avec les Mérinides, au commencement du XIIIe siècle. Il semble que c'est à partir de ce moment que la Confédération rifaine s'est formée et que, devant les attaques des Chrétiens par mer et même par terre, a été constitué

un *Rif*, c'est-à-dire une ligne extérieure de défense pour couvrir Fès ; cette Confédération était commandée par des Zénètes de la famille des Mérinides qui régnaient à Fès, et ses chefs, appartenant à la famille régnante, cherchaient, sous prétexte de guerre sainte et de défense du territoire musulman, à étendre leur autorité le plus loin possible pour percevoir des impôts. Une partie des Ghomara et des Cenhadja sont entrés avec les Zenata dans la Confédération, soit par nécessité, soit par intérêt; d'autres ont résisté et ont voulu conserver leur indépendance ; c'est ainsi que l'on voit, à l'Ouest, la formation de la grande tribu des Ghomara qui s'étend de Tiguisas au bord de la mer jusqu'à Chefchaouen et qui forme comme un rempart pour protéger les Jbâla, composés eux-mêmes de tribus ghomara et cenhadja, contre l'envahissement de la Confédération rifaine. Au Sud, un rempart de Cenhadja (Cenhadja de Sreir, de Reddo et de Moçbah) s'est formé également, de telle sorte que la Confédération rifaine formée de Ghomara, de Cenhadja et de Zenata s'était trouvée arrêtée dans son extension à l'Ouest et au Sud. Cette situation devait être la cause de luttes fréquentes dont on retrouve quelques traces dans l'histoire et qui, d'ailleurs, ne sont pas encore terminées actuellement.

***

L'histoire de l'antiquité ne nous apprend pas grand chose sur le Rif et il sera facile de retrouver tout ce que j'ai trouvé moi-même dans la *Géographie ancienne du Maroc*, de M. Maurice Besnier, vol. I des *Archives marocaines*. C'est un résumé très savant des connaissances actuelles, qui contient, en outre, une remarquable bibliographie.

Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois, ni les Romains ne semblent avoir pénétré dans l'intérieur du Rif. Le souvenir le plus certain que l'on conserve de leurs relations avec cette région est l'ancienne ville de Rusadir, aujourd'hui Melilla, et par où on exportait surtout du miel. Le miel du Rif est d'ailleurs encore réputé. Le commerce se faisait surtout par Tanger, Lixus et par la côte de l'Océan. Déjà, à cette époque lointaine, le Rif paraît avoir été une région inhospitalière et d'une pénétration difficile. Pour reconstituer à peu près les événements qui se sont passés dans le Rif, il faut parvenir à la période musulmane, au moment de l'arrivée des premiers convertisseurs du Maroc, Oqba Ibn Nafi, en 682, et Mousa ben Noceir, en 708. En laissant de côté l'histoire bien connue du comte Julien, Emir des Ghomara, qui se trouvait à Ceuta, et en restant exclusivement dans le Rif, on y rencontre le premier Etat musulman constitué

au Maroc. Parmi les chefs chargés d'amener des renforts à Mousa ben Nôceir, se trouvait un Arabe du Yemen, nommé Çalih ben Mançour El-Himiyari. Il s'appropria un territoire qu'il avait conquis dans la tribu de Temsaman et s'en fit donner, en 710, la concession en *iqtâ* régulier par le Calife Oméïade de Damas, El-Oualid ben Abdelmalek. Il trouva là, dit El-Bekri, une population composée de Ghomara et de Cenhadja, qui était chrétienne et qu'il convertit à l'Islam. Cet Etat est appelé généralement « Royaume des Banou Çalih », du nom de son fondateur, ou « Royaume de Nekour », du nom de la ville dont les fondations ont été établies par Idris, fils de Çalih, et qui a été terminée par Saïd ben Idris, vers 760. Il serait intéressant de pouvoir démêler la confusion qui a dû certainement se produire dans l'histoire, entre le Royaume des Banou Çalih ou Royaume de Nekour, et ce que l'on a appelé le Royaume Idrisite du Rif. Le Royaume de Nekour a-t-il été, comme je l'ai supposé moi-même, vassal des Idrisites ou est-il resté indépendant dans le Rif alors que l'autorité d'Omar ben Idris ne s'exerçait effectivement que chez les Jbâla et chez les Ghomara? La confusion est facilitée d'abord par la présence d'un Idris, le fils de Çalih, dont les descendants, sans être des Idrisites, étaient cependant des descendants d'un Idris.

De plus, un certain nombre d'auteurs ont confondu Hadjrat En-Nekour, la petite île d'Alhucemas, aujourd'hui presidio espagnol, avec Hadjrat En-Neser, le dernier refuge des Idrisites, qui se trouve dans la tribu des Soumatha, au sud du Djebel Alam et de Moulay Abdessalam. J'ai lu par exemple ceci, je ne sais plus où : « Le dernier refuge des Idrisites, Hadjrat En-Neser », et entre parenthèse (Alhucemas). Il est résulté forcément de tout cela, au point de vue historique, les plus inextricables confusions, que je ne me charge pas de tirer au clair et que je me contente de signaler ; mais il semble bien que le Royaume Idrisite du Rif, c'est-à-dire la part attribuée à Omar à la mort de son père Idris II, occupait non pas le Rif lui-même, mais le pays des Ghomara. Le seul Royaume Idrisite qui ait réellement existé dans le Rif est celui de Melilla. Au moment des troubles causés par les luttes des dynasties zénètes des Meghraoua et des Beni Ifren contre les califes d'Andalousie, en 1067, les Beni Ourtendi avaient appelé à Melilla et proclamé un chérif hamoudite, Mohammed ben Idris, surnommé El-Moustali, de la descendance d'Omar ben Idris, et qui vivait obscurément à Alméria. En 1084, au moment de l'avènement des Almoravides, ce Royaume de Melilla disparut en même temps que le Royaume des Banou Çalih de Nekour.

La ville de Nekour, construite en 760 par Saïd ben Idris ben Çalih

El-Himyari, prise et en partie détruite par les Normands en 761, puis par Messala ben Habbous au nom des Fatimites en 916, conquise par Yala Ibn Fotouh El-Azadji en 1015, a été définitivement détruite en 1804 par l'Almoravide Yousef ben Tachfin lorsqu'il fit la conquête de la région des Jbâla, des Ghomara et du Rif. Il y a donc plus de huit cents ans que les tribus qui constituent actuellement le Rif ont été incorporées à l'Empire du Maroc tel qu'il a été fondé pour la première fois par les Almoravides.

Dès les premiers temps de la dynastie almohade, Abdelmoumen ben Ali a reçu la soumission du Rif, vers 1142. Sous le règne de Yousef, fils d'Abdelmoumen, une tentative de soulèvement des Ghomara, des Cenhadja et des Aouraba, dans les montagnes du Rif, obligea le Sultan à se rendre lui-même dans cette région. Après une campagne qui paraît avoir duré plusieurs années, il soumit le pays et envoya à Marrakech la tête du principal chef de la révolte, Marzadagh El-Ghomari, des Cenhadja El-Moçbah.

Sous le règne de Yaqoub El-Mançour, les tribus du Rif ont pris part, avec l'armée almohade, à la grande victoire musulmane d'Alarcos, en Andalousie, en 1195. Elles ont assisté également en 1212, sous le règne d'En-Nacer, à la défaite de Hiçn El-Oqab, ou de las Navas de Tolosa, qui marque la fin de la puissance musulmane en Andalousie. Peu après, en 1216, les Zenata Beni Merin, sous le commandement de leur Emir Abdelhaqq ben Mayou, pénétraient dans le pays des Bottouia et remportaient sur les Almohades, non loin de l'oued Nekour, la fameuse victoire dite des *Mechaala*, qui consacre l'avènement de la dynastie des Beni Merin.

Malgré la précaution prise par Abdelhaqq de partager les tribus du Rif entre les membres de sa famille, plusieurs soulèvements se produisirent contre son fils Yaqoub. En 1276, son cousin Talha ben Yahia ben Malhi se révolta à Tafersit, dans les Beni Touzin. Le Sultan marcha lui-même contre le révolté qui se réfugia sur la montagne d'Azrou qui domine Tafersit et qu'il ne faut pas confondre avec l'Azrou du Fazaz, sous peine de donner une idée complètement fausse de l'expédition de Yaqoub ben Abdelhaqq. Le Sultan autorisa Talha à se rendre en pèlerinage à La Mekke pour se débarrasser de lui. La même année, il recevait la soumission de Mohammed ben Abdelqaoui, l'émir des Beni Touzin. Abdelqaoui, considéré comme chérif idrisite, serait l'ancêtre de l'Emir Abdelqader.

Sous le règne du Sultan Yousef ben Yaqoub, en 1287, un homme un peu fou, El-Abbas ben Çalih des Beni Gmil, appartenant aux Cenhadja, s'empara de Badis et la mit au pillage ; de là, il se rendit à El-Mezemma : battu et tué par des cavaliers Mérinides Beni Ouat-

tas, le 20 çafar 686 (6 avril 1287), son corps fut mis en croix à la porte d'El-Mezemma et sa tête, après avoir été promenée dans les principales villes du Maroc, fut suspendue à la porte dite Bab El-Kohl, à Marrakech.

On a quelquefois prétendu qu'El-Mezemma et Nekour étaient une même ville ; on trouve là une nouvelle preuve que c'étaient deux villes différentes. Nekour, en effet, a été détruite en 1084, par l'Almoravide Yousef ben Tachefin, tandis que El-Mezemma existait encore en 1287, sous les Mérinides.

C'est sous la dynastie des Mérinides Beni Ouattas que paraît avoir été établi le Rif, la ligne de défense pour protéger Fès dont il a été parlé, à la fin du xv^e^ siècle et au commencement du xvi^e^ siècle. Déjà, en 1415, les Portugais s'étaient emparés de Ceuta, en 1458 d'El-Qçar Eç-Ceghir, en 1471 d'Arzila et de Tanger ; les Espagnols avaient pris Melilla en 1496, le Peñon de Velez, en face de Badis, en 1508. En 1517, un facteur nouveau avait encore compliqué les choses : les Turcs, après s'être emparés d'Alger et de Tlemcen, commençaient à menacer le Maroc et prêtaient leur appui au dernier Mérinide, Moulay bou Hassoun El-Badisi El-Ouattasi, contre les Saadiens qui, malgré cela, s'emparaient de Fès, en 1554.

Sous le règne du Saadien Moulay Abdallah El-Ghalib Billah, de graves événements se sont passés dans le Rif. Les Turcs, qui s'étaient établis à Badis, marchaient sur Fès, en 1558 ; battus par El-Ghalib Billah sur l'oued Innaouen, ils durent rejoindre Badis et, pour se débarrasser d'eux, le Sultan El-Ghalib donna Badis à l'Espagne à la condition d'en chasser les Turcs. Toute cette période de l'histoire marocaine est des plus obscures, et l'on retrouve encore l'influence des Turcs dans l'appui qu'ils ont donné au Sultan Abdelmalek et à son frère Ahmed contre leur neveu Mohammed, fils de Mohammed Ech-Chaïkh, qui avait appelé à son aide le roi Sébastien de Portugal.

On ne sait pas quel rôle a joué le Rif lors de la fameuse bataille de l'oued El-Mkhazen, le 4 août 1578. Quoi qu'il en soit, le roi Sébastien et son allié Mohammed El-Mesloukh furent tués ; le Sultan Abdelmalek mourut pendant la bataille, empoisonné, dit-on, et son frère fut proclamé sur le champ de bataille, sous le nom d'Ahmed El-Mançour. L'enthousiasme des populations marocaines devant cette victoire ne permit pas aux Turcs de donner suite à leurs projets et ils durent se retirer. L'indépendance de l'Empire du Maroc se trouvait établie non seulement vis-à-vis de la Chrétienté, mais vis-à-vis des Turcs.

On retrouve encore le Rif dans une autre tentative d'alliance

d'un fils d'Ahmed El-Mançour, Mohammed Chaikh El-Mamoun, avec les Espagnols, contre son frère Zidan.

Chassé de Fès par Zidan, Mohammed El-Mamoun s'était enfui en Espagne et avait obtenu l'appui de Philippe III en échange de Larache. Un navire espagnol le conduisit à Badis où il débarqua. Il se rendit de là à El-Qçar et fit évacuer Larache par les Musulmans pour remettre la ville aux Espagnols, en 1610. La remise aux infidèles d'une ville musulmane provoqua au Maroc une indignation générale. Les auteurs arabes sont très obscurs sur toute cette affaire, considérée comme une honte pour la dynastie saadienne et pour l'Islam. Mais on peut arriver cependant à reconstituer par le raisonnement certaines parties de cette aventure, laissée volontairement dans l'ombre par les historiens musulmans. Mohammed Chaikh El-Mamoun n'a évidemment pas débarqué à Badis avec une armée ; d'autre part, il n'a pas pu se rendre seul de Badis à El-Qçar et faire évacuer Larache sans disposer de forces suffisantes. Il a donc trouvé chez les Rifains un appui et des troupes, qui lui ont permis de traverser les tribus du Rif, des Ghomara et des Jbâla. En un mot, certaines tribus du Rif ont certainement joué dans la tentative de Mohammed El-Mamoun un rôle très actif dont on ne retrouve pas trace dans l'histoire. Il est permis de supposer que les Rifains ont surtout vu dans ces circonstances un prétexte de s'étendre vers l'Ouest, dans les Ghomara et les Jbâla, et de vivre au moins pendant quelque temps aux dépens de ces régions. Mohammed El-Mamoun semble d'ailleurs avoir été bientôt abandonné par ses partisans et il a été assassiné, en 1613, à Fedj El-Faras, entre Tanger et Tetouan.

Nous arrivons maintenant à une des périodes les plus troublées de l'histoire du Maroc ou tout au moins à une période qui est assez rapprochée de nous pour que nous puissions plus exactement nous rendre compte de sa confusion et en retrouver les causes et les éléments.

La dynastie saadienne disparaissait avec Ahmed El-Abbas, à Marrakech, où se trouvait Kroum El-Hadj. Les marabouts de Dila cherchaient avec Mohammed El-Hadj à créer une nouvelle dynastie de Berbères Cenhadja dans le Moyen-Atlas. Presqu'en même temps apparaissaient, de Salé à Larache, Mohammed El-Ayachi, Bou Hassoun Es-Semlali dans le Sous, Aboul Abbas El-Khadir Ghailan dans le triangle compris entre El-Qçar, Arzila et Tetouan ; enfin, au Sud-Est, les chorfa Alaouïtes du Tafilalet commençaient à se manifester : l'un d'eux, Moulay Rechid, après avoir tué dans la plaine des Angad, en 1664, son frère Moulay Mhammed, avec lequel il était en compétition, chercha dans le Rif les appuis dont il avait

besoin pour s'emparer du pouvoir. Il serait trop long de raconter toutes ses intrigues avec le caïd des Kebdana, avec le chaikh Louati, gouverneur du pays d'Oujda, avec le chaikh Aaraç, caïd des Temsaman et des Bottouïa, sans parler de l'histoire plus ou moins légendaire du juif Ben Mechaal, qu'il aurait tué pour s'emparer de ses biens : ce qui semble positif, c'est que c'est dans le Rif que Moulay Rechid a trouvé les moyens de s'emparer de Taza d'abord, de Fès ensuite, et de fonder la dynastie alaouite, qui gouverne encore le Maroc.

C'est à Taza qu'en avril 1666, Moulay Rechid reçut Roland Fréjus, porteur d'une lettre de Louis XIV.

C'est sans doute à cette époque que Moulay Rechid créa le guich rifain, qui lui donnait un appui dans le Nord.

Par une singulière coïncidence, c'est également en avril de la même année, exactement le 2 de ce mois, que le gouverneur de Tanger, lord Belasyse, signait au nom du roi d'Angleterre, Charles II, un traité de paix et d'amitié avec Ghailan, qui avait depuis tant d'années combattu les Portugais de Tanger et les Anglais eux-mêmes.

Devant les progrès de Moulay Rechid, soutenu par les Rifains, reconnu par Louis XIV, Ghailan cherchait un appui du côté des Anglais. Mais il fut tué à El-Qçar par Moulay Ismaïl, frère et successeur de Moulay Rechid, en 1673, et le Rifain Ali ben Abdallah El-Hamami El-Temçamani El-Bottioui, à qui la mort de Ghailan avait permis d'étendre son autorité et celle du Sultan sur les Ghomara et sur les Jbâla, avait ainsi pu réunir une armée considérable de combattants de guerre sainte. En 1681, le guich rifain reprenait Mehedia ; en 1684, il entrait à Tanger que les Anglais abandonnaient ; en 1689, il prenait Larache, et Arzila en 1690. Le Pacha Ali ben Abdallah resta gouverneur du Rif jusqu'à sa mort, en 1692 ; il fut remplacé par son fils le Pacha Ahmed, célèbre par ses luttes contre Moulay Abdallah ben Ismaïl, qui finit par le battre et le tuer à El-Qçar, en 1743. Il avait entraîné dans sa révolte le Rif et les Jbâla : on dit qu'il aurait été subventionné par l'Angleterre, qui n'avait pas trouvé chez les premiers Alaouites les facilités qu'elle souhaitait.

La mort du Pacha Ahmed amena la soumission du Rif et des Jbâla et, en 1766, le Sultan Sidi Mohammed ben Abdallah plaça ces deux provinces sous l'autorité de son fils Moulay Ali, qui était son Khalifa à Fès : il fit lui-même une expédition contre le Rif, qu'il razzia complètement, sauf les Kebdana.

Déjà, à cette époque, des négociants étrangers cherchaient à éviter les droits de douane et les interdictions d'importer et d'expor-

ter certaines denrées, en faisant de la contrebande par le Rif. Il en résultait un préjudice considérable pour le Trésor et pour la bonne administration du pays. Le Sultan Moulay Sliman fit, pour empêcher cette contrebande, quatre expéditions dans le Rif : en 1802, 1810, 1812 et 1813. Il commandait lui-même cette dernière expédition et il mit le Rif au pillage, incendiant les villages et vidant les silos. Il nomma alors gouverneur du Rif Ahmed ben Abdeççadaq ben Ali ben Abdallah El-Hamami, arrière-petit-fils du premier gouverneur de Tanger, après le départ des Anglais, et grand-père du Hadj Abdessalam ben Abdeççadaq, le dernier gouverneur de Tanger, aujourd'hui pacha dans les Chaouïa. On ne sait pas grand chose sur la situation du Rif pendant les événements connexes à la conquête de l'Algérie. Il semble cependant que le Rif oriental a dû, en partie au moins, se rallier à l'Emir Abdelqader qui, à un moment, se trouvait du côté de Tafersit après avoir, semble-t-il, cherché à gagner Melilla. Quoi qu'il en soit, le Sultan Moulay Abderrahman envoya contre lui deux expéditions, dont la dernière en 1847, sous le commandement de deux de ses fils et du Pacha des Cheraga, Ba Mohammed.

En 1861, sous le règne de Sidi Mohammed, le gouvernement du Rif fut donné au fils d'Ahmed ben Abdeççadaq, qui s'appelait Abdeççadaq, comme son grand-père. Il conserva le gouvernement jusqu'en 1875 et fut alors nommé gouverneur de Tanger par Moulay El-Hasan. Le gouvernement du Rif fut partagé entre plusieurs caïds qui habitaient les casbas de Selouan, de Djenata et de Senada.

Sans parler des nombreux incidents qui se sont produits autour de Melilla depuis 1496, il suffira de rappeler le dernier avant les événements contemporains. Il s'est produit, en 1893, à propos du marabout de Sidi Ouariach, souillé, paraît-il, par les Espagnols : il a motivé l'envoi d'une armée de 20.000 hommes de troupes espagnoles et l'ambassade à Marrakech du maréchal Martinez Campos auprès de Moulay El-Hasan, en 1894. Le Sultan fit acte de souveraineté sur le Rif en payant à l'Espagne une indemnité de 20 millions et en lui accordant un agrandissement du territoire de Melilla. La mort qui surprit Moulay El-Hassan peu de temps après, entre Marrakech et Rabat, l'empêcha de faire contre le Rif l'expédition qu'il avait projetée.

Dans les premières années du règne de Moulay Abdelaziz, plusieurs actes de piraterie, commis par les Rifains, rendirent cette expédition nécessaire. Elle eut lieu, en 1898, et fut conduite avec la plus grande énergie ; l'autorité du Makhzen paraissait donc bien réta-

blie dans le Rif lorsque la révolte de Bou Hamara, en 1900, amena une désagrégation générale du pouvoir.

De ce résumé historique bien incomplet et que j'aurais voulu pouvoir faire plus concis et plus bref, il apparaît bien que si le Rif a été souvent en révolte contre le pouvoir central, il n'en est pas moins, depuis plus de huit cents ans, une province de l'Empire du Maroc. Non seulement les Sultans des différentes dynasties n'ont jamais admis l'indépendance du Rif, mais les Rifains eux-mêmes, tout en cherchant à se maintenir dans un état d'anarchie administrative qui semble convenir à leur caractère, n'avaient jamais prétendu à une indépendance politique, qui nécessiterait elle-même, pour être viable, toute une organisation et d'importantes ressources.

Salé, le 21 décembre 1925.

Ed. MICHAUX-BELLAIRE.

LES MONUMENTS
DANS LE RIF ET LE JBEL

Léon l'Africain parlait en ces termes de la région qui s'étend entre Tetouan et l'oued Nokour :

« Cette région est en pays scabreux et plein de montagnes très froides, là où il y a plusieurs bois très hauts et froids, mais il n'y a nuls grains. Néanmoins il y a assez vignes, oliviers, figuiers et amandiers. Les habitants sont gens fort courageux et vaillants, mais ils se tiennent mal en ordre et se chargent volontiers de vin. Là se trouvent bien peu d'animaux, sinon chèvres, ânes et singes qui sont en grande quantité dans la montagne. Il y a peu de cités, mais assez châteaux, villages et pauvres bâtiments à un étage seulement, en forme des étables que l'on bâtit en Europe. Les couvertes sont de je ne sais quelle écorce et de paille. Finalement, tous les habitants de cette montagne ont de grosses gourmes sous la gorge et sont tous en général difformes et ignorants. »

Si les hommes ont pu changer quelque peu depuis le temps de Léon, l'architecture du Rif et des Jbâla est restée aussi pauvre : peu de villes ; au cœur même du pays, des villages aux toits de paille ; çà et là des enceintes grossières : les châteaux dont parle Léon. Certes la maison au toit de chaume du Nord Marocain, très proche de la maison kabyle, n'est pas sans intérêt ; mais son étude relève de l'ethnographie plutôt que de l'archéologie. Cette architecture campagnarde n'a jamais produit de grands ensembles ; les dernières tighremts, ou mieux les dernières enceintes fortifiées qui conservent quelque caractère, ne dépassent pas, au Nord, l'oued Amelil.

Les Rifains et le Jbâla allaient-ils accueillir, mieux que les autres populations berbères, les leçons de l'art musulman d'Occident? Il n'en fut rien.

El-Bekri nous a laissé la description de la ville de Nokour qui fut, au VIII^e^ siècle, le centre d'une principauté indépendante et orthodoxe ; ruinée au X^e^ siècle, elle avait été rebâtie quelque temps après.

Une muraille de briques à quatre portes l'entourait. La mosquée, soutenue par des colonnes en bois de thuya, semble avoir été toute berbère par sa construction ; ces médiocres splendeurs ne purent durer bien longtemps.

Dans les siècles qui suivirent, le Rif et le Jbel demeurèrent aussi fermés aux influences artistiques venues du dehors. La ligne de forteresses que les Almoravides élevèrent pour protéger les plaines contre les incursions des montagnards du Nord entama le pays des Jbâla. Pour surveiller la vallée de l'Ouergha, ils élevèrent sur le piton d'Amergo une forteresse qui fut en son temps célèbre pour la beauté et la solidité de ses murailles : c'est en effet un des plus beaux châteaux hispano-mauresques qui soient au Maroc. La forteresse extrême qui gardait, au Nord, les possessions almoravides, ne tarda pas à être abandonnée et ses murs ne furent plus peuplés que de génies et de légendes. Elle a recommencé de vivre depuis l'occupation française : d'aucuns voulurent y voir une ruine romaine. Enfin, une excellente étude de M. Lévi-Provençal en fixa la date et l'histoire. Néanmoins, Amergo recommence à errer dans l'histoire à la recherche d'une fondateur définitif : un récent communiqué officiel en attribue la construction aux Portugais.

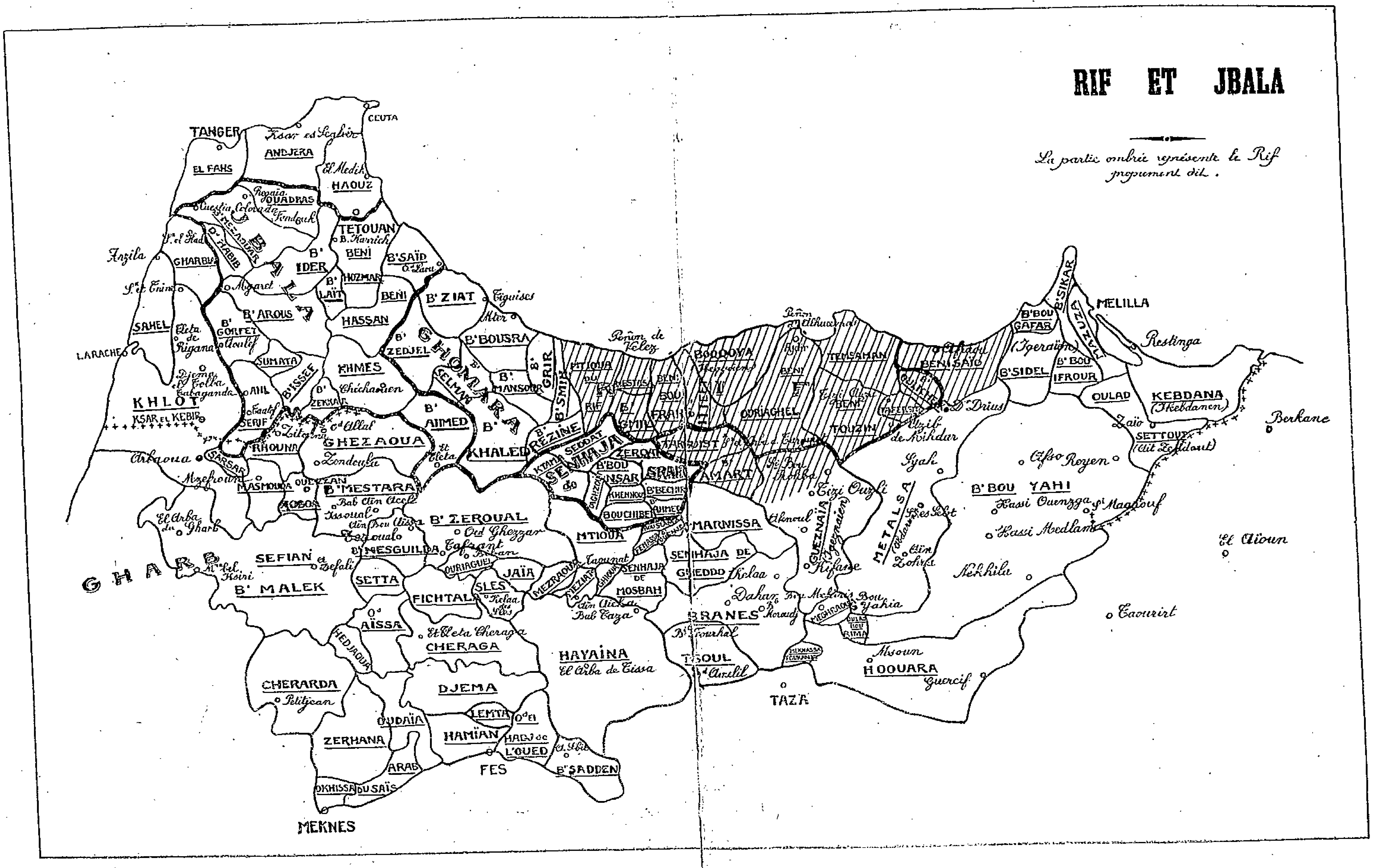
Certes, tout autour des montagnes, des villes furent fondées. Les villes du détroit et Melilla s'entourèrent de puissants remparts dès le x^e siècle. Des cités plus récentes, au moins en tant que villes importantes, comme Tetouan et Chechaouen, eurent aussi des monuments musulmans. Mais ces villes furent et demeurent étrangères au pays qui nous occupe. Des causes d'histoire générale, et aussi leur proximité du Rif, leur valurent une existence heurtée : les destructions et les remaniements ont empêché qu'elles fussent elles-même des villes riches en monuments.

Ainsi le Rif et le Jbel, pays d'architecture rurale très simple, bordés vers l'intérieur de cités d'importance secondaire, sur la côte de villes qui de bonne heure furent cosmopolites, forment, au point de vue de l'art monumental, un de ces grands espaces vides comme il en est en quelques points du Maroc.

Henri TERRASSE.

III

La Vie économique et sociale



RIF ET JBALA
La partie ombrée représente le Rif proprement dit.
TANGER
CEUTA
ANDJERA
EL FAHS
HAOUZ
TETOUAN
Azila
LARACHE
KHLOT
KSAR EL KEBIR
SAHEL
GHARBIA
B' AROUS
SUMATA
KHMES
Chechaouen
GHEZAOUA
B' MESTARA
B' ZEROUAL
SEFIAN
B' MALEK
GHARB
SETTA
FICHTAL
JAÏA
CHERAGA
DJEMA
CHERARDA
Petitjean
ZERHANA
HAMIAN
FES
MEKNES
B' SADDEN
HAYAÏNA
MTIOUA
TSOUL
TAZA
BRANES
MARNISSA
TEMSAMAN
BOQQOYA
TOUZIN
METALSA
HOOUARA
Guercif
Taourirt
El Aïoun
Berkane
KEBDANA
MELILLA
Restinga
B' BOU YAHI
GHOMARA
B' ZIAT
B' BOUSRA
B' KHALED
SENHAJA
B' SIKAR

APERÇU SUR L'ÉPIDÉMIOLOGIE DU NORD MAROCAIN

Nous laisserons de côté délibérément, dans cet exposé, les deux extrémités de la zone nord du Maroc, du moins pour ce qui revient en propre aux régions de Tanger et d'Oujda, car ces deux portes du Rif et des Jbâla restent, pour l'épidémiologiste comme pour l'ethnographe, d'excellents postes d'observation.

Fès, Taza, depuis quelques années Ouezzan, en représentent d'autres, d'importance différente, où les médecins des infirmeries ou hôpitaux indigènes fixes ont pu se documenter peu à peu, auprès de leurs consultants, sur la pathologie propre aux populations du Nord Marocain. Mais, en réalité, tant vaut l'observateur et l'écouteur, tant vaut le poste d'observation ou d'écoute, et il n'est pas jusqu'à certains petits centres du front nord, comme celui de la Kelâa des Slès, où la présence d'un médecin avisé, s'intéressant à l'indigène et aimant les tournées en tribu, n'ait été l'occasion d'une fructueuse moisson de renseignements.

Le médecin-major Steph. Prat a donné, il y a trois ans, dans un article bien documenté sur le nomadisme et la propagation des maladies contagieuses au Maroc, un aperçu de la marche des épidémies venues des Jbâla, et notamment des Beni Zeroual, alors en relations de bon voisinage avec le poste de la Kelâa des Slès (1). Ce sont les résultats obtenus par lui dans cette région et par le médecin exerçant à la même époque au poste de Bab Morouj, dans la région de Taza, qui ont engagé le Service de la Santé et de l'Hygiène publiques à inscrire à son budget de 1924 les crédits nécessaires à la création de trois groupes sanitaires mobiles, opérant sur le front nord, et à doubler leur nombre en 1925. Malheureusement, les événements de guerre survenus peu après ont apporté au fonctionnement de ces organes un trouble inévitable. Leur importance renaîtra au lendemain de la pacification.

(1) *Arch. de méd. et de pharm. militaire.*, sept. 1922, pp. 287-297. Paris, Ch. Lavauzelle.

***

Nous avons dit ailleurs (1) que le rôle de ces groupes sanitaires mobiles est, plus encore que d'attirance médicale vis-à-vis des dissidents ou des soumis de la veille, un rôle d'investigation et de prophylaxie dirigé contre les épidémies dont il s'agit de déterminer d'abord les routes d'approche et les moyens de dissémination. Tant que les moyens rapides de locomotion n'ont pas modifié les échanges — et c'est le cas pour la zone qui nous occupe, — c'est par la surveillance des vieilles routes du nomadisme que s'exerce l'action prophylactique.

La piste de l'Aqbat El-Qâdi, qui réunit la vallée supérieure de l'oued Msoun à celle du Kert, conduit à Taza les gens du pays de « Garet » et de la partie orientale du Rif proprement dit. La piste du haut Ouergha, qui rejoint à travers un pays tourmenté la haute vallée de l'oued Ghis, est empruntée par les Beni Ouriaghel, les gens de Targuist, les Cenhaja, qui gagnent ensuite Fès par la route du Leben. A Fès aussi, par la Kelâa des Slès ou le Tlèta des Cheraga, aboutit la grande artère des Jbâla, qui vient de Chichaouen et traverse de part en part la tribu des Beni Zeroual. Elle est rejointe au Khémis d'Oulja, dans la vallée supérieure de l'oued Aoudour, par une piste venue des Ghomâra, et le Dr Prat, en signalant l'importance de ce lieu de passage, indique que les Rifains n'hésitaient pas à faire ce détour pour gagner les villes du Maroc occidental, sûrs qu'ils étaient à cette époque, en empruntant cette voie, de n'être pas inquiétés par leurs frères dissidents.

Telles sont les grandes routes du nomadisme par où les caravaniers et les commerçants amenant les peaux et les fruits secs, les pèlerins revenant du sanctuaire du Jbel Alam ou des zaouias des Derqaoua, les mendiants et les miséreux, apportent aux tribus de la plaine et aux villes du nord de la zone française, la Variole, le Typhus, le Trachôme, et, parfois, des maladies plus rares, comme la Lèpre, qu'on croyait, jusqu'à ces dernières années, répandue surtout dans le Maroc méridional.

***

La **Variole** semble, à première vue, trop banale, trop disséminée dans l'ensemble du pays, pour prêter à des considérations portant

(1) Drs OBERLÉ et RENAUD. *La pénétration pacifique par le médecin au Maroc. Arch. de médec. et pharm. milit.*, sept. 1922, pp. 229-261. — Cf. également : Dr GAUD. *Contribution à l'étude d'un essai d'organisation de police sanitaire du bled marocain (Public. du Serv. de la Santé et de l'Hyg. publ. du Maroc. Exposit. Colon. de Marseille*, 1922).

sur une zone spéciale, comme celle du Rif et des Jbâla. Grâce, cependant, à l'extension considérable prise par la vaccination depuis une quinzaine d'années, les cas de Variole qui se manifestent à peu près chaque hiver dans les douars campagnards ou les quartiers pauvres des villes, ne naissent plus guère d'une chaîne de cas identiques, qui se perpétuaient au sein même des tribus. Une enquête serrée et prolongée montre que c'est généralement par des importations des régions dissidentes que se réveille en zone soumise l'endémie varioleuse. Le Dr Prat, en étudiant ce qu'il appelle le petit nomadisme, celui des transactions entre tribus voisines à l'occasion des marchés et des pèlerinages locaux (1), a fait saisir sur le vif la propagation d'une grave épidémie de Variole qui, partie de la zone dissidente avoisinant Ouezzan, se diffusa de *mechta* en *mechta* jusque chez les Cheraga, « respectant l'extrême-nord de cette région, qui ne se trouvait pas sur le passage des trafiquants des grands *souks* ».

***

Les deux **Typhus**, l'exanthématique et le récurrent, véhiculés par un même parasite, le *pediculus corporis* (ou mieux *vestimenti*), sont l'apanage des pays de misère. La presse a relaté récemment le passage à travers nos lignes d'un émissaire d'Abd El-Krim, qui arriva « hâve et couvert de vermine ». L'agent de propagation du Typhus ne manque donc pas dans le Rif, et nous le savons aussi par les récits de ceux de nos malheureux prisonniers qui ont réussi à s'échapper. Déjà, l'apparition de quelques cas chez des travailleurs de route au voisinage d'Aïn Aïcha, et la contamination par eux de certains éléments militaires, ont nécessité la mise en œuvre de mesures spéciales de protection, pour préserver Fès. Comme pour la Variole, il n'est guère d'année où l'on n'ait, d'ailleurs, à enregistrer à Tanger et Oujda quelque cas de Typhus, propagé par les travailleurs qui, chaque printemps, quittent le Rif et les Jbâla pour louer leurs bras en vue de la moisson. Une très forte épidémie sévit au cours de l'hiver 1920-21 chez les tribus dissidentes au nord de l'Ouergha (2).

Quant au Typhus récurrent, maladie qui semble plus rare aujourd'hui qu'il y a une quinzaine d'années, les cas identifiés au cours de ces derniers temps appartenaient tous aux régions du Nord Marocain, et le fait a été signalé et commenté dans une des réunions des médecins de Rabat.

***

(1) *Op. cit.*, p. 293.
(2) Dr Prat. *Op. cit.*, p. 295.

Sans vouloir remonter aux épidémies anciennes, comme celle de 1799, que nous avons étudiée ailleurs (1), et qui débuta au Maroc par le Rif oriental, signalons la présence récente de la **Peste bubonique** aux deux extrémités de la zone nord, dans l'automne de 1923.

L'épidémie qui éclata à Melilla et au camp espagnol de Dar Kebdâni n'a qu'un intérêt secondaire pour la présente étude, car elle apparaît bien comme importée de ports méditerranéens, comme Malaga, où des cas de peste furent signalés peu auparavant. Par contre, dans l'épidémie qui sévit, à la même époque, au poste de Mexerah (Mechra) et dans un des postes voisins, l'un et l'autre sur le territoire des Beni Issef, à l'ouest de Chichaouen, les médecins espagnols ont été amenés à incriminer l'existence d'une maladie à bubons (Bou Kebar) qui aurait sévi, au dire des indigènes, dans les tribus situées plus au Sud, aux confins de la zone française (2). L'épidémie a été précédée manifestement, selon le mode classique, par une épizootie pesteuse chez les rongeurs.

Notre enquête auprès du Dr Dargein, d'Ouezzan, n'a cependant rien révélé de suspect, à cette époque, chez les tribus placées sous le contrôle français, les Ghezaoua et les Rhouna, et tout porte à croire qu'on a assisté chez les Beni Issef au réveil d'un de ces foyers ancien de peste bubonique signalés par les indigènes eux-mêmes, lorsqu'il y a dix ans sévit une épidémie identique, qui se propagea aux garnisons de Larache et d'El-Ksar (3).

*
* *

Nos connaissances sur la **Lèpre** dans le nord du Maroc se sont précisées depuis quelques années, à la suite des enquêtes poursuivies à Fès par les médecins du Centre dermatologique et ceux de l'hôpital indigène Cocard. Déjà en 1916, le Dr Brau, médecin du dispensaire français de Larache, avait signalé la présence à sa consultation de lépreux venus de la haute vallée du Loukkos (4).

De 1920 à 1924, sur 150 lépreux environ, examinés par les docteurs Decrop et Salle, Dekester et Martin (5), plus des trois quarts

(1) *Hespéris*, 2e trim. 1921, pp. 160-182.

(2) Drs Ildefonso Martin Rascon et Mario Esteban Aranguez. *Peste bubonica*, op. de 52 pp. *Tipogr. del Asilo del Niño Jesus.*

(3) Dr H.-P.-J. Renaud. *La Peste au Maroc*, étude d'épidémiologie et de géogr. médic. (*Revue d'Hygiène*, mars 1923, p. 200).

(4) Dr Remlinger. *Note sur l'état de la Lèpre au Maroc* (*Bull. de la Soc. de Path. Exot.*, octobre 1916).

(5) Drs Decrop et Salle. *La Lèpre dans la région de Fez* (*Maroc-Médical*, 15 fév. 1922). — Drs Dekester et Martin. *Contribution à l'étude de la Lèpre au Maroc* (*Arch. de l'Instit. Pasteur d'Alger*, 1924, no 2, pp. 204-218).

étaient originaires des tribus situées au nord de Fès et de Taza, et, parmi elles, la seule tribu des Beni Zeroual intervenait pour une quinzaine de cas. Un malade originaire du douar d'Aïn Berda a signalé la présence d'autres lépreux dans son village ; il en a été de même de malades venus des Beni Ouenjel et des Ghomâra. D'autres lépreux examinés à Fès provenaient des Jaïa, des Mtioua, des Senhaja, des Marnissa, des Gueznaïa. Les médecins doivent donc s'attendre à rencontrer des lépreux dans les vallées des affluents de l'Ouergha, le jour où ils y accèderont.

***

Le temps nous a manqué pour compléter ce court aperçu par des recherches plus détaillées faites dans les revues médicales espagnoles, où nos confrères de la zone voisine n'ont pas manqué de relater certaines de leurs observations sur la pathologie des tribus du Rif et des Jbâla, avec lesquelles ils se sont trouvés en contact. D'importantes études sur le Paludisme dans les régions occupées par leurs troupes sont déjà connues (1). On sait par eux qu'il existe, dans le Rif oriental, quatre principaux foyers d'endémie : les vallées du Rio de Oro, de la rivière de Sélouan, du Kert et de son affluent l'oued Baax (Baach).

Les récits des prisonniers laissent penser qu'il en est de même des vallées du Rif central qui aboutissent à Ajdir.

Il faut s'attendre également à trouver dans le Rif et les Jbâla des cas de Trachôme, comme l'a signalé le Dr Remlinger, d'après les consultations des maladies des yeux données de 1905 à 1922 à l'hôpital français de Tanger (2).

Enfin, il sera curieux de savoir si l'on retrouvera dans les massifs montagneux du Rif, ces goitreux que mentionnaient déjà, au XVIe siècle, Marmol et Léon l'Africain (3), et que signalait encore, il y a vingt ans, l'informateur de M. Mouliéras (4). En deux années, le Dr Cristiani, médecin-chef de l'hôpital Cocard, en a examinés ou opérés une trentaine, dont près de la moitié provenait des Jbâla (5).

Dr H.-P.-J. RENAUD,
Médecin-Major du Corps d'Occupation.

(1) *Mémoire de la Commiss. chargée de l'étude du Palud. dans la zone maroc. du Protect. Espagn.* (Madrid, *Talleres del deposito de la Guerra*, 1921). — R. ROYO VILLANOVA. *Palud. en Marruec esp.* (*Revista de Hig. y Tuberc.*, 31 oct. 1921, p. 241).

(2) *Bull. de la Soc. de Pathol. exot.*, 10 déc. 1924, p. 296.

(3) *Edit. Scheffer*, t. II, p. 303.

(4) *Le Maroc inconnu. Explorat. des Djebala*, p. 799, note.

(5) Drs DEKESTER et MARTIN. *Les Goîtres au Maroc* (*Maroc-Médical*, 15 mai 1922, p. 229).

LA VIE SOCIALE

Les habitants du Rif et du Jbel ne forment pas une population à part. Ce sont des Berbères, arabisés ou non, comme nous en trouvons ailleurs. Exception faite de quelques particularités comme il en existe chez les habitants de chaque région, ce sont les mêmes institutions, le même genre de vie, le même état d'esprit.

Il est étonnant de constater à quel point les Rifains sont proches des Kabyles. Le type physique lui-même est très voisin : sous sa courte jellaba rayée et décorée, le montagnard du Rif et du Jbel ressemble fort au montagnard de Kabylie ; chez les uns comme chez les autres, les blonds sont relativement nombreux. Quant aux mœurs, comment s'étonner des similitudes? Même race et même pays : montagnes semblables en bordure de mer.

Rifains et Jbâla sont de purs sédentaires. Ils habitent dans des maisons, souvent bien bâties, assez confortables, très suffisamment adaptées à un climat parfois rigoureux. Ces maisons, dans l'ensemble, sont très voisines des maisons kabyles : c'est la maison de la Méditerranée occidentale par excellence. Chez les Jbâla, il arrive même qu'elle soit plus développée et plus riche que la maison kabyle. Mais le principe reste le même. Ce sont, autour d'une cour centrale, des corps de bâtiments allongés, plus ou moins considérables, et recouverts d'un toit. Mais ici, le toit, même chez les plus riches, est demeuré de chaume ; les tuiles n'ont pas encore pénétré comme en Kabylie, où elles semblent d'importation relativement récente, et surmontent une toiture faite pour être de chaume. Au reste, ces toits sont parfaitement étanches et chauds. Dans l'est du Rif seulement, il semble que la terrasse fasse son apparition, surtout dans les maisons riches. Il faut y voir une influence des grandes bâtisses du Moyen-Atlas, ou plus simplement du mode de construction employé par les tribus montagnardes voisines, de chaque côté de la frontière algérienne, Beni Snous par exemple.

Ces maisons apparaissent groupées en villages. On trouve parfois, comme en Kabylie, le village de crêtes, et pour les même raisons de défense. Mais il semble que ce soit l'exception. Malgré l'insécurité

générale, les villages se groupent le plus souvent dans le fond des vallées, au milieu des cultures, ou s'accrochent aux pentes. Leur importance et leur dispersion varient beaucoup de tribu à tribu. Dans l'Est, qui, à cet égard aussi, apparaît comme une région un peu différente, les maisons semblent plus dispersées qu'ailleurs. Là les villages ne sont pas groupés ; ils sont constitués par une série de grandes fermes ou de « quartiers » épars dans la campagne. Ainsi se présente Ajdir.

Les villes sont extrêmement rares, et ce sont uniquement des villes de bordure. Abstraction faite de Tetouan, qui, cité *hadria*, présente un caractère spécial, et de Melilla espagnole, ce sont Ouezzan et Chechaouen, toutes les deux chez les Jbâla occidentaux. Ces villes sont avant tout des marchés, lieux de ravitaillement pour les montagnards, places où ils échangent leurs produits contre ceux de la plaine. Dans les autres régions, Fès et Taza jouent ce rôle. Le commerce intérieur, comme partout, se fait par des marchés de tribus, institution quasi sacrée, et qui tient une place énorme dans la vie nord-africaine. En quelques points du Rif, l'accès de ces marchés étant strictement interdit aux femmes — la femme, même ailleurs, fréquente peu les marchés, d'autant moins que la morale sexuelle est sévère — elles ont la ressource de marchés spéciaux pour elles : particularité qui, pour n'être pas fréquente, existe pourtant dans quelques autres régions de l'Afrique du Nord.

Ces sédentaires sont des cultivateurs. Comme tant de montagnards, ils ont tiré le meilleur parti possible d'un sol ingrat ; et l'on comprend que les riches terres de la vallée de l'Ouergha aient toujours été l'objet de convoitises ardentes. Partout où ils le peuvent, ils cultivent des céréales ; dans l'Est, pays plus plat, les photographies d'avion nous montrent parfois des champs régulièrement découpés en rectangles, presque tirés au cordeau, comme nos champs de France. Ailleurs, dans la région très montagneuse, Rifains et Jbâla sont d'excellents arboriculteurs. Dans les vallées et sur les basses pentes viennent, comme en Kabylie, le figuier, l'olivier, l'amandier. Les raisins des Jbâla — dont ils font parfois une sorte de vin capiteux — sont renommés. Et le chanvre, dont on tire le kif, est l'une de leurs principales ressources (1).

Ces agriculteurs ont des coutumes qui s'apparentent de très près à celles des autres populations rurales du reste de l'Afrique du

(1) Cf. en particulier sur toutes ces questions l'étude détaillée de M. MICHAUX BELLAIRE, *Quelques tribus de montagne de la Région du Habt* (*Archives marocaines*).

Nord (1). Comme ailleurs, ils ont conservé l'usage de l'antique calendrier julien ; tout au long de ce calendrier, s'égrènent les actes et les rites de la vie agricole : l'époque magiquement propice aux labours, les périodes néfastes où il faut se garder de travailler le sol, le moment béni du nisân, au début de mai, où la pluie est toute chargée de bénédiction, et l'instant heureux des moissons et des dépiquages ; enfin le jour de la « mort de la terre », après lequel tout est brûlé, mort, jusqu'à la résurrection aux premières gouttes de la pluie automnale. Ce sont des mystères tout empreints d'un vieux paganisme, bien plus vieux que l'Islam, et que Rome, et que Carthage. La terre est une épousée, la pluie est le marié, et la moisson naît de leur union. Ce n'est pas une simple image. Pour favoriser cette union que l'on conçoit comme un mariage humain, toute une série de cérémonies se déroulent au cours de l'année, aux moments capitaux de la vie agricole : labours, sarclage, moisson ; ou lorsqu'au printemps la pluie désirée tarde à venir ; ou encore, aux grandes fêtes solsticiales d'hiver (*innaïr*) et d'été (*ʿansra*), dont les vieux rites païens ont même envahi les fêtes orthodoxes. Mais ces rites, ces croyances et ces fêtes, et le carnaval même, avec ses déguisements et ses scènes traditionnelles, issu lui aussi des rites agraires, nous les retrouvons, beaucoup plus nets parfois et plus complets, chez toutes les populations agricoles de l'Afrique du Nord, demeurées foncièrement païennes sous leur vernis d'Islam.

***

Chez les Rifains, comme chez les Jbâla, comme chez tous les indigènes nord-africains, la société repose sur la famille ; la famille réduite — père, mère, enfants — en est l'atome. Les grandes cérémonies familiales sont celles que l'on trouve partout ; elles se rapportent à la vie de l'enfant : fêtes du troisième, du septième, du quarantième jour, première coupe de cheveux, circoncision ; ou bien à la constitution d'un nouveau foyer : cérémonies du mariage, les plus importantes de toutes, et qui ont une portée sociale autant que familiale (2). Dans la maison, la femme tient une place de premier plan. Comme les autres Berbères, le montagnard de ces régions est généralement monogame. Il estime sa compagne, qui, d'ailleurs d'esprit souvent plus vif, sait prendre une grande influence sur lui. Il la

(1) Lévi-Provençal. *Pratiques agricoles et fêtes saisonnières des tribus Djebâlah de la vallée moyenne de l'Ouargha* (*Archives Berbères*, t. III, 1918).

(2) Sur le mariage, cf. surtout Edw. Westermarck. *Les cérémonies du mariage au Maroc*, trad. J. Arin (Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. Paris, 1921).

surveille jalousement aussi : comme le Kabyle, le Rifain ne plaisante pas en matière d'honneur conjugal, et c'est la cause de haines farouches, de vendettas interminables. Preuve en même temps de l'importance donnée à la femme dans cette société. Selon l'expression indigène, elle est la poutre maîtresse sur laquelle repose la toiture. Mais de cet atome social qu'est la famille, le représentant extérieur est le mari. De là, pour un observateur superficiel, l'idée que la femme ne compte pas.

Des deux régions, c'est assurément le Rif qui offre l'organisation politique la plus intéressante à étudier. Les Jbâla en effet, plus près de Fès, le centre naturel de beaucoup d'entre eux, et partant plus à portée du Makhzen, en outre arabisés et soumis au droit orthodoxe, ont perdu depuis longtemps la plupart de leurs institutions propres. Dans le Rif, elles se sont mieux conservées. Mais là même on peut se demander aujourd'hui dans quelle mesure leur étude est étude d'ethnographie ou étude d'histoire. Le Rif subit une transformation profonde. Il est tout entier entre les mains d'un homme. Or — l'histoire en offre de nombreux exemples (1) — un tel pouvoir ne peut s'élever et durer qu'en s'efforçant de briser les cadres préexistants pour unifier le pays et réunir tous les pouvoirs qu'un particularisme jaloux et traditionnel laisse entre les mains des notables locaux. Assurément, cela ne se fait pas sans heurts ni résistances (2) ; et l'on finit par s'accorder sur une sorte de compromis, toujours remis en question si le pouvoir nouveau reste fort. S'il disparaît, on revient plus ou moins à l'ancien état de choses ; mais d'une telle secousse, il reste toujours des traces. L'avenir dira ce qui subsistera des anciennes institutions rifaines après l'aventure d'Abd El-Krim.

Nous sommes d'ailleurs très mal renseignés sur ces institutions. Mais le peu que nous en savons nous permet de croire qu'elles rentrent tout à fait dans le cadre des institutions berbères et présentent notamment de grandes analogies avec celles des autres sédentaires qui vivent en Kabylie et dans le Sud Marocain — infiniment moins bien conservées pourtant que dans cette dernière région. Au Rif aussi, dans les djemaâs, les notables tiennent la première place : le caïd n'est que leur instrument — qu'il ait reçu ou non l'investiture chérifienne, qu'il allait parfois chercher — et le caïdat, auquel s'attachait seulement l'importance que les notables vou-

(1) Sans remonter aux grands exemples historiques, dont le plus net est celui de l'établissement de la dynastie almohade (cf. *Tinmel*, *Hespéris*, 1924), ce processus a été fort bien mis en lumière par M. R. Montagne, *Une tribu berbère du Sud Marocain* (*Massat*), *Hespéris*, 1924 (v. surtout ch. IV).

(2) Cf. notamment Biarnay, *Un cas de regression vers la coutume berbère chez une tribu arabisée* (*Archives Berbères*, t. I, 1916).

laient bien lui laisser, était l'enjeu de leurs querelles. On retrouve, dans les villages du Rif, et sous le même nom, l'étrange institution des « Quarante » — les *Aït ʿArbaïn* — si vivante dans le Sud. Et les tribus sont encore réparties entre deux grands lefs, confédérations dont l'effet, dans chacune des grandes régions berbères, est de séparer la population en deux grands groupes dont les forces ont tendance à s'équilibrer. Ici, ce sont les lefs des Ghomara et des Sanhaja ; toutes les tribus du Rif et du Jbel se rattachent à l'un d'entre eux (1).

Les Jbâla, arabisés, islamisés plus à fond, soumis de plus près à l'influence de Fès où ils envoient de nombreux tolba à l'université Qarawîyîn, appliquent partout ou presque le droit orthodoxe du chraâ. Les Rifains, au contraire, sont en très grand nombre restés fidèles au vieux droit coutumier. Dans ces régions comme dans les autres pays berbères, la lutte se poursuit entre les deux droits depuis des siècles ; malgré les grands centres d'islamisation tout proches — Fès, Ouezzan, — malgré la guerre sainte en permanence sur les côtes, il est remarquable de constater cette fidélité persistante aux vieilles coutumes si directement contraires à l'Islam, puisque le droit dans cette religion, étant d'essence divine, ne saurait, théoriquement, se séparer de la croyance. Ce droit coutumier est codifié en de courts textes, particuliers à chaque groupement humain, mais dont les dispositions fondamentales, de l'un à l'autre, ne varient guère (2). Sur la façon même de rendre la justice, nous ne sommes encore qu'assez mal renseignés. Il semble que, comme chez les sédentaires du Sud (3), le rôle des Aït ʿArbaïn soit considérable. C'est ainsi par exemple que, comme là-bas, ils s'installent chez le condamné récalcitrant et vivent à ses dépens jusqu'au moment où il s'acquitte de l'amende infligée : efficace moyen de contrainte. Mais c'est dans ce domaine que l'action unificatrice d'un maître commun peut s'exercer ; et nous ne pourrons dire avant longtemps dans quelle mesure celle d'un Abd El-Krim aura été profonde.

***

(1) Sur la répartition des tribus Jbâla entre les deux lefs, cf. E. Lévi-Provençal, *Une liste des surnoms populaires des tribus Djebâlah* (*Archives Berbères*, t. II, 1917), et, pour le Rif, on trouvera des indications dans Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. I.

(2) Sur ces textes du droit coutumier berbère, d'une manière générale, je me permets de renvoyer à mon *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, chap. III, *Littérature juridique*.

(3) V. notamment R. Montagne, *Le régime juridique des tribus du Sud Marocain* (*Hespéris*, t. IV, 1924).

Et, pour terminer, je voudrais dire un mot sur un trait particulier du caractère rifain, parce qu'il est d'actualité.

Les Rifains sont de mœurs plus rudes que les Jbâla. La lutte — sinon la guerre — est chez eux une institution permanente. On l'a dit souvent : on ne saurait exagérer sur ce sujet. Il y a, en temps normal, entre les tribus, des rivalités acharnées, des haines profondes. On a vu, pour des motifs futiles — l'étincelle — s'allumer des guerres de plusieurs mois ou de plusieurs années entre des tribus dont le territoire représente à peine quelques dizaines de kilomètres carrés. Et ces guerres sont très meurtrières : on se bat au mauser, qui a pénétré partout, et le Rifain sait fort bien s'en servir. Est-on par hasard en paix avec le voisin? Les discordes intérieures, les querelles de famille à famille reprennent de plus belle. Dans ce pays, tout est offense mortelle ; et plus que nulle part ailleurs, fut-ce autrefois en Corse ou en Kabylie, la vendetta sévit. Elle n'englobe pas seulement des individus ; elle oblige des familles entières ; l'on ne peut se soustraire à ce devoir social ; il semble même que les règlements du droit coutumier ne prévoient pas le prix du sang, la *diya*, admise partout ailleurs. Ce sont des luttes sans merci : on se fusille de maison en maison, dans les chemins creux, derrière les rochers. Il est pourtant des endroits réputés sacrés : la mosquée, les marchés, les fêtes, mariages, par exemple. Là même, si l'on est impliqué dans quelque vengeance, il convient de se méfier : le Rifain prie, car il est religieux, mais il garde son fusil auprès de lui ; il n'est pas rare de voir un marché « brisé » par un homme pour qui la vengeance, dont il tombera victime à son tour, apparaît comme un devoir plus sacré que toute loi humaine ou divine ; quant aux fêtes, si l'on ne s'y bat pas, on s'envoie, par l'intermédiaire des chanteurs de profession, des phrases à double sens qui sont des défis (1). De telles affaires ne se terminent que par l'extermination complète d'une famille ou par la fuite de ses derniers représentants vers une région plus calme. Encore reviennent-ils parfois, après de longues années, assouvir de vieilles vengeances.

Le Rif, à ce compte, devrait être un désert. La remarquable fécondité des femmes, toujours épargnées dans ces luttes, y remédie. Pourtant, on cite des tribus entières où les vieillards sont très rares, où tous les hommes, ou presque, meurent avant trente ans, de mort violente. On conçoit ce que sont les survivants : hors de chez eux, d'honnêtes moissonneurs ; dans le Rif, de très braves et très sauvages guerriers, doublés, à l'occasion, de pillards sans scrupules.

(1) Cf. Biarnay, *Notes sur les chants populaires du Rif* (*Archives Berbères*, t, I, 1915).

La paix, entre tribus, et même entre familles, n'est cependant pas impossible, du moins pour un temps limité. Mais pour cela il faut un événement grave — et cet événement est encore un fait de guerre : la menace d'une intrusion étrangère. Ce peut être celle du Makhzen ; mais le Makhzen se met rarement en campagne sans s'être assuré d'avance les intelligences nécessaires pour obtenir, après une lutte plus ou moins brève, une soumission qui sera effective pendant tout le temps que ses mehalla séjourneront dans le pays. Ou bien, ce peut être l'arrivée des Chrétiens. Les forces religieuses, alors, s'allient aux forces xénophobes ; la cohésion, pour un temps, peut être réelle, les luttes de tribus s'oublier, les haines familiales passer au second plan. La guerre extérieure c'est, pour le Rifain, la trêve intérieure. A tout prendre, il gagne encore au change. Cependant, c'est un état éminemment instable, et qui ne saurait normalement se prolonger... Mais déjà nous touchons à la politique, et je m'en voudrais de m'engager plus avant sur ce terrain brûlant.

Henri BASSET.

ARTS JBALIENS ET RIFAINS

Les artisans jbâliens et rifains ne sont pas tout à fait inconnus dans la zone française du Maroc. Aux yeux des indigènes, les plus célèbres sont peut-être ces jeunes musiciens et danseurs qui descendent du Jbel, à l'époque des moussems printaniers, pour apporter leur concours dans les réjouissances populaires du Gharb. Réunis par équipes d'une demi-douzaine, revêtus d'une longue gandoura de cotonnade blanche serrée autour des reins par une ceinture, la tête rasée et ceinte d'une couronne de roses, ils dansent pieds nus, au son d'une musique bruyamment rythmée, devant les groupes qui se délectent à leurs jeux et les récompensent par des « fabors » qui constituent parfois de beaux honoraires. Danseurs équivoques, sans conteste, prisés davantage pour leurs mœurs que pour leur art...

En fait, ce ne sont pas ces jeunes gens qui nous intéressent ici. Plus dignes de notre attention sont les petits artisans, qui passent généralement inaperçus parce que plus modestes et peut-être plus vertueux. C'est ainsi qu'en cherchant bien, on en trouverait de petites colonies dans maintes cités maghrébines. A plusieurs, il se partagent d'étroits réduits où ils logent et de petites échoppes où ils travaillent, dépensant peu pour réunir, aussi rapidement que possible, des économies qu'ils remporteront un jour au pays.

Ceux que nous connaissons le mieux sont des maroquiniers. On peut en compter une quinzaine dans chacune des villes de Fès et de Rabat. Il y en a jusqu'à Casablanca. Ils confectionnent des portefeuilles, des porte-billets, des porte-cartes, des liseuses, des sacs à main, des porte-musiques, des serviettes, des coussins, etc., s'efforçant de répondre à tous les désirs, même les plus hétéroclites, d'une nombreuse clientèle de particuliers ou de marchands. Ils emploient de la basane de mouton de couleur fauve ou bise, pour des articles à bas prix, et du cuir de chèvre de diverses nuances pour ceux de meilleure qualité. Leurs ouvrages sont presque toujours ornés de motifs rectilignes et curvilignes exécutés au plioir et au fer. Leur assiduité au travail et leur souplesse sont telles qu'ils ont gagné la confiance de certains commerçants européens ou israélites qui leur

passent des commandes parfois considérables, ou même les emploient dans leurs ateliers à raison de 10 à 15 francs par jour. Parmi ces ateliers, il en est qui associent à l'ornementation berbère, soit l'ornementation citadine des reliures de Fès, copiée sur des motifs remis en honneur par le Service des Arts indigènes, soit celle de personnages et d'architectures à prétention pittoresque, conçue par des Européens.

De telles juxtapositions sont évidemment regrettables et un meilleur parti pourrait être tiré des pratiques jbâliennes, si caractéristiques par exemple dans les grandes sacoches autochtones, à longues franges, fabriquées à Taghzout, Agni et aux Beni Touzine, dites *z^caboula* (pl. *z^caâbel*), analogues aux chkâras du Gharb et du Haouz, brodées non de fils de soie, mais de minces lanières de cuir coloré composant des listels d'encadrement et des médaillons curvilignes groupés suivant l'ordonnance géométrique chère à tous les Berbères de l'Afrique septentrionale (1). Il est curieux d'observer que les Jbâla d'El-Milia (département de Constantine) ne procèdent pas autrement, mais qui, plus fidèles à la tradition, ont conservé leur technique intacte dans la préparation de mille objets à l'usage des Européens, principalement vendus sur la place d'Alger.

Parmi les ouvriers du cuir, on découvrirait aussi, dans les villes marocaines, des Jbâliens fabricants de babouches et de soufflets alternatifs pour forgerons, mais les ouvriers du métal sont peut-être plus nombreux encore. Autrefois, ils formaient presque tout l'effectif des armuriers de Fès. Ceux-ci confectionnaient des crosses et des platines de fusils qu'ils ornaient ensuite d'incrustations de nacre et d'argent, ou de damasquinages d'argent ou de cuivre. Depuis l'établissement du Protectorat, cette industrie est naturellement tombée en désuétude et les artisans ont dû rejoindre la montagne ou s'adonner à d'autres travaux. C'est ainsi que, dans le quartier de Bab Es Sensela, à Fès, on peut voir des forgerons, originaires du Jbel, qui façonnent divers ouvrages en fer, notamment des grillages. Aux abords de la place Seffarine, il en est qui se sont spécialisés dans le travail du bronze : ils liment et tournent avec une précision suffisante les arbres et les bobéchons de candélabres et de braseros montés sur pieds.

Les Jbâliens et les Rifains ne se livrent pas, semble-t-il, au travail des métaux précieux, or ou argent. Leurs bijoux sont achetés dans les villes ou confectionnés sur place par des israélites, venus du

(1) V. É. Laoust, dans *Mots et choses berbères*, le croquis de l'une de ces sacoches, fig. 60, p. 128 (Challamel, Paris, 1920).

pays makhzen, qui vont et viennent dans la montagne, œuvrant pour le compte de ceux qui les emploient.

Nous sommes moins renseignés sur le travail du bois. Mais nous savons que les hauts sommets du Rif sont couverts de forêts de cèdre et, qu'à des altitudes moins élevées, croît le buis. Léon l'Africain note que ces deux essences trouvaient, au XVIe siècle, des débouchés sur le marché de Fès pour entrer : la première dans des ouvrages de charpente et de menuiserie, la seconde dans de plus menus objets. Nos informateurs déclarent que les autochtones confectionnent des huisseries, des coffres grands et petits et divers autres objets qu'ils embellissent parfois de motifs géométriques sculptés et estampés. Cette décoration serait de même nature que celle que l'on observe encore dans les Kabylies algériennes. Le Musée d'Art musulman de Fès compte, parmi ses collections, des poires à poudre sculptées et cloutées, dont un bon nombre doit provenir du Rif et des Jbâla, bien que les plus recherchées, à Taghzout par exemple, venaient des Ghiata.

En ce qui concerne le travail de la laine, nos renseignements restent assez incomplets. On a cependant pu noter que certains groupements, tels que les Jaïa, confectionnent des ceintures fort curieuses, dites *kerzîyas* (1), représentées dans les Musées d'Art musulman de Fès et de Rabat, d'abord unies ou rayées de filets de coton blanc et bleu, puis teintes par un procédé à réserves qui a pu être qualifié de batik berbère. Procédé d'ailleurs reconnu par M. H. Basset, dans les Aït Ouaraïn, sur le versant sud du couloir de Taza, et que nous avons nous-même trouvé dans les Beni Oughlis, sur le versant oriental du Djurjura, dans la région de Gabès (Sud Tunisien), sur le plateau de Ghariane, en Tripolitaine, et jusqu'en Haute Egypte (2).

L'appareil de tissage est un petit métier horizontal à basses lisses, qui n'exclut pas l'emploi d'un métier de plus grand modèle analogue à celui de Tlemcen, de Fès, de Meknès, d'Ouezzane et de Tétouan, employé à Taghzout, par exemple, pour la confection de jellâbas et même des ḥâïṭis.

A côté de ces métiers horizontaux maniés par des hommes, et particuliers à des centres de quelque importance, on constate surtout l'existence du métier vertical à haute lisse, si répandu dans tous les milieux berbères de l'Afrique septentrionale, et sur lequel des femmes tissent soit des jellâbas rayées de noir et de brun, soit

(1) Cfr. Lévi-Provençal, *Textes arabes de l'Ouargha* (Paris, Leroux, 1922), pp. 153 à 157 et pl. V.

(2) Cf. P. Ricard, dans *Hespéris* (année 1925), *Le batik berbère*.

des hâïks blancs quelquefois rehaussés, vers les lisières, de petits motifs ornementaux, soit, comme chez les Gueznaïa, des nattes d'alfa brut ou teint en noir, soit enfin, comme dans les Jbâla, de nattes de palmier nain. Tous ces travaux font supposer que le filage est de pratique courante, du moins en certaines régions, car la laine n'est pas généralement abondante. On a noté, il y a quelque temps déjà, que les tisserands tlemcéniens recherchaient, à cause de sa grande solidité et de sa finesse, le fil de chaîne préparé par les femmes guelaʿîya (1).

Parmi les autres ouvrages féminins du Rif, les poteries sont très dignes de remarque. L'existence en a été révélée pour la première fois, au grand public, lors de l'Exposition franco-marocaine de Casablanca, en 1915, par M. Michaux-Bellaire, organisateur du Pavillon de Tanger. Façonnées à la main sans tour, cuites sans four, elles sont ornées de motifs linéaires peints en noir, dessinés avec une grande sûreté de main et groupés dans des compositions pleines de caractère et de saveur. Elles ne diffèrent pas, fondamentalement, des poteries des autres groupes berbères nord-africains, tels les Tsoul marocains, les Msirda, le Dahra et l'Aurès algériens, la Khoumirie tunisienne et le Djebel tripolitain. On en trouve d'analogues dans le Zerhoun, où une fraction de tribu du Rif est établie depuis longtemps déjà, mais qui mêle parfois, aux motifs rectilinéaires, des ornements curvilignes et floraux, par contamination, semble-t-il, des poteries émaillées de Fès et de Meknès qui n'utilisent que ce genre d'ornements (2).

La foire de Fès de 1916 fit enfin connaître, pour la première fois, les poteries jbâliennes des environs de la Kalâa des Slès. Le Musée d'Art musulman de Fès en constitua alors une collection. Depuis, les formes et le décor en ont été signalés par M. Lévi-Provençal (3). Celles-ci se rapprochent davantage encore des poteries des autres régions berbères du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, avec leurs motifs peints en noir et en ocre rouge. Il faut signaler enfin les nombreux spécimens réunis au siège de l'Institut des Hautes Etudes marocaines par M. Henri Basset, au cours des dernières années, et qui feront bientôt l'objet d'une importante étude.

(1) Cf. A. Bel et P. Ricard, *Le travail de la laine à Tlemcen* (Alger, Jourdan, 1913), p. 32.

(2) Ces poteries ont fait l'objet d'une intéressante étude dans *Hespéris* (3e trim. 1922, pp. 241 à 253, et pl. I à IV), par le Dr J. Herber : *Technique des poteries rifaines du Zerhoun*.

(3) Cf. ses *Textes arabes de l'Ouargha*, déjà cités, pp. 186 à 188 et pl. VI et VII.

En résumé, on trouve dans le Rif et les Jbâla, mais à un degré moins développé peut-être, les industries d'art connues dans le Moyen Atlas marocain et les Kabylies algériennes et tunisiennes. Ces industries mettent en œuvre des matériaux de même nature et utilisent des techniques identiques. La décoration, quand elle existe, procède du même esprit géométrique, si particulier à toutes les populations berbères de l'Afrique septentrionale. Il convient de noter encore que les artisans de la côte méditerranéenne du Maroc n'ont pas vécu complétement à l'écart des autres populations de la zone intérieure, dans laquelle ils continuent de travailler en dépit des événements actuels.

Si l'on considère enfin que dans quelques centres exceptionnels, tels que la ville de Tétouan après celle de Ceuta, qui ont eu, par suite de leur islamisation plus avancée et de leurs rapports suivis avec d'autres cités marocaines ou andalouses, des arts citadins, architecturaux et industriels (1), plus particulièrement musulmans, recourant à des techniques plus savantes et plus compliquées, utilisant des matériaux non seulement trouvés sur place mais encore importés, on remarque qu'ici comme partout ailleurs le traditionnalisme berbère s'est manifesté avec son habituelle résistance en face de l'envahisseur.

PROSPER RICARD.

(1) V. A. JOLY, *Les Industries de Tétouan*, dans les *Archives marocaines*, vol. XV (Paris, Leroux), et P. RICARD, *Arts marocains : I. Broderies*, pour les types spéciaux à Tétouan et Chechaouene (Alger, Carbonel, 1918).

IV

La Vie religieuse

RELIGION, CULTE DES SAINTS ET CONFRÉRIES

DANS LE NORD MAROCAIN

(Notions sommaires)

Dans l'état social des populations du Nord Marocain, deux influences, qui ne s'excluent pas l'une l'autre, se révèlent comme de beaucoup les plus agissantes : d'une part, une influence d'ordre ethnique, assez obscure à l'examen et même assez peu palpable au moins dans le temps présent: division en Ghomâra et Sanhâja, persistance d'une couche de population ancienne submergée par îlots entiers sous un afflux conquérant et dominateur ; d'autre part, une persistance de l'esprit religieux et de la floraison maraboutique, dont je voudrais, sans entrer pour l'instant dans le détail, vous donner un rapide aperçu.

Premier point : Jbâla et Rifains apparaissent, à les observer directement, comme des musulmans de bon aloi, plus pieux, plus dévôts, animés d'un esprit plus religieux que la plupart des autres Marocains, exception faite bien entendu des gens des villes, pour lesquels, d'une façon générale, l'existence ostentatoire du culte est un élément nécessaire de la bonne harmonie de la cité. Toutes les populations montagnardes du Nord-Ouest, celles qui parlent arabe, semblent être restées plus fidèlement attachées à l'orthodoxie islamique, à l'intangibilité dogmatique et rituelle, que dans les plaines du centre et surtout que dans les pays purement berbères des deux Atlas. Chez les Jbâla, il n'est point de village qui n'ait sa mosquée, son imâm, son muezzin. On y fait ses cinq prières quotidiennes, on s'y réunit avec pompe pour les dévotions du vendredi, on y célèbre solennellement les fêtes orthodoxes. Dans chaque mosquée on trouve un maître d'école, en général choisi en dehors de la tribu ; le nombre des illettrés est, dans la montagne du nord-ouest marocain, moins considérable qu'ailleurs. Le Coran et son étude assidue y demeurent en honneur, et les hommes cultivés, qu'on appelle des fqîhs, ne sont pas rares dans les villages les moins accessibles.

J'ai montré, il y a quelques années (1), que cette observance rigoureuse des prescriptions islamiques n'allait pas jusqu'à étouffer chez ces populations d'assez nettes manifestations d'un antique paganisme, surtout en ce qui concerne les pratiques agricoles et les fêtes saisonnières. Ces traces de paganisme, l'Islam a su, dans cette région comme dans les autres, s'en accommoder, mais, là au moins, sa prédominance et son prestige non seulement n'y ont rien perdu, mais se sont même maintenus strictement intacts.

Dans le Rif, à un degré un peu moindre peut-être, même persistance de religiosité, à laquelle l'emploi d'un parler berbère ne semble pas avoir apporté d'affaiblissement sensible. Pourtant — et c'est là ce qui, à mon sens, différencie le plus l'esprit religieux des Rifains de celui des Jbâla — le culte paraît n'être pratiqué spontanément et de bon gré qu'autant qu'il n'est point une entrave au jeu normal des inimitiés et des luttes intestines dans le village et dans la tribu, et au libre exercice des vendettas de personnes ou de familles. Au Rif, on ne va guère à la mosquée sans son fusil, et il n'est pas rare que la prière y soit interrompue par un coup de feu ; le meurtre de l'offensant par l'offensé ou ses champions doit s'accomplir n'importe où, et à coup sûr ; le caractère sacré de l'oratoire ne saurait faire obstacle à la loi du talion.

Une autre des caractéristiques sociales du nord du Maroc est la place tout à fait remarquable qu'y tient le culte des saints. Tout le Maroc, on le sait, depuis Tlemcen jusqu'à l'Atlantique, est plus ou moins hagiolâtre ; les saiyîds de toutes parts foisonnent ; pas la moindre tribu qui n'ait les siens. Mais je crois qu'un recensement maraboutique montrerait que nulle part ils ne sont si nombreux que dans la montagne septentrionale ; là, c'est par centaines qu'on pourrait les compter. Dans le Rif non plus, ils ne manquent pas ; dès le XIV^e siècle, un lettré originaire de Bâdis, Abû Muḥammad ʿAbd al-Haqq ibn Ismâʿîl al-Bâdisî, leur consacra toute une monographie, *al-Maqṣad ach-charîf wa ʾl-manzaʿ al-laṭîf fî dhikri ṣulahaʾ ar-Rîf*, que M. G.-S. Colin publiera bientôt d'après les manuscrits conservés à la Section Sociologique et à la Bibliothèque générale du Protectorat (2).

On a voulu voir dans cette floraison anormale du culte des saints au Maroc une survivance de cultes ancestraux d'origine et d'allure nettement païenne. La question est complexe et ne pourra être résolue que d'après des données plus complètes que celles dont nous

(1) *Pratiques agricoles et fêtes saisonnières des tribus Jbala de la vallée moyenne de l'Ouargha*, in *Archives Berbères*, 1918, pp. 83-108.

(2) Cf. mes *Historiens des Chorfa*, Paris, 1922, pp. 221-222.

disposons, et le jour où sera établi un véritable Corpus hagiographique du Maroc. Mais, pour ce qui est du nord du Maroc, la position même du pays et des témoignages d'ordre historique permettent d'expliquer pourquoi le nombre des marabouts y est si élevé : c'est que beaucoup d'entre eux furent de leur vivant des mujâhids, des guerriers pour la foi, des champions de l'Islam contre le péril chrétien tout proche, dans l'Andalousie reconquise des temps modernes. Je ne veux pas revenir à nouveau sur la question du jihâd dans le nord du Maroc depuis la fin du moyen-âge : je m'y suis longuement étendu dans un article, récemment paru, sur le Maroc en face de l'étranger à l'époque moderne (1), et je me permets de vous y renvoyer.

Dans l'ensemble, au surplus, ces santons apparaissent comme assez obscurs ; il est rare que leur renommée dépasse les limites de la fraction ou de la tribu qui conserve leur dépouille et leur rend un culte tout local. Par contre, quelques-uns, en petit nombre, se révèlent, pour employer l'expression en usage au Maroc, comme de véritables « pôles » : ils ont été soit les fondateurs d'une confrérie religieuse, soit les ancêtres éponymes d'une nouvelle branche chérifienne ou pseudo-chérifienne : tels sont, dans le nord du Maroc, Mûlai Abd as-Salâm ibn Machîch, l'ancêtre des Chorfa ʿAlamiyin ; le fondateur de la maison chérifienne de Wazzân ; celui de la ṭarîqa jazûlite ; et plus près de nous, au début du XIXe siècle, Mulai al-ʿArbi ad-Darqâwi, des Beni Zarwâl, le fondateur de la confrérie des Darqâwa. Ces confréries ont eu certainement à leur origine un idéal mystique : peut-être même certaines d'entre elles l'ont-elles conservé assez pur. Mais l'aspect par lequel ces confréries sont le plus en mesure de nous intéresser est tout autre. Une zâwiya, pour peu qu'elle soit florissante, arrive assez vite à rayonner autour d'elle, dans une région plus ou moins vaste, et à y diriger en quelque sorte l'esprit public. Ceux qui l'habitent, en échange tacite des offrandes qu'ils reçoivent, sont souvent appelés à jouer le rôle bénévole de conseillers et de médiateurs, non seulement dans les affaires privées, mais aussi dans les affaires publiques. De là à devenir bientôt des chefs politiques effectifs, il semble n'y avoir pas loin, du moins quand il n'y a pas chez les clients du chef local de confrérie une répugnance trop marquée pour un régime oligarchique même provisoire.

Chaque zâwiya mère, dans le nord comme dans le reste du Maroc, ne rayonne pas seulement par elle-même, mais aussi par ses zâwiyas filiales, que l'on voit peu à peu essaimer par tout le pays. Chacune a

(1) Dans le *Bulletin de l'Enseignement public au Maroc*, 1925, pp. 95-112.

son chef, son moqadden, qui n'est pas nécessairement toujours en bons termes ou en relations suivies avec le chef de l'ordre. Quand des dissensions se produisent dans l'intérieur d'une même confrérie, chacune des zâwiyas cherche à rayonner par elle-même et à étendre le plus possible sa zone d'influence, à son propre profit. Destinées en principe à apaiser des conflits, on les voit parfois les exciter et les faire naître. Leur travail est le plus souvent sourd et difficilement discernable, et leur succès dépend toujours de l'intelligence et de la souplesse de leur chef. La main ferme d'un politique ambitieux peut suffire pour annihiler leur influence, ou se la concilier par la force et la faire dès lors servir à son parti de manière efficace.

19 décembre 1925.

E. LÉVI-PROVENÇAL.

V

La Langue

ARABOPHONES & BERBÉROPHONES DANS LE NORD MAROCAIN

On sait que, *grosso modo*, au Maroc, les populations berbérophones sont celles de la montagne, et les arabophones, les populations des plateaux et des plaines. Une seule exception notable : les Jbâla. Comme leur nom l'indique, les Jbâla sont des montagnards.

A ce phénomène, il y a sans doute des causes historiques, fonctions elles-mêmes, pour une bonne part, de conditions géographiques. A l'est de Fès, l'arabisation est due à la présence du couloir de Taza, lieu de passage, voie d'accès de l'Algérie au Maroc. Cette arabisation a progressé — maigrement, il est vrai — au Nord comme au Sud, aux dépens du berbère des populations des chaînes rifaines, comme de celui des populations du Moyen-Atlas. En ce qui concerne la région montagneuse au nord de Fès, on a donné pour raison la proximité de l'Espagne. Le *Habt* représenterait un lieu de passage important ; il jouerait le même rôle que le couloir de Taza. En outre, il a vu refluer des Andalous, et, région de guerre sainte, se multiplier les ribat et les zaouia.

Toutes ces raisons ont été notamment exposées par M. Augustin Bernard (*Annales de géographie* du 15 mai 1924, p. 272) ; mais il en est certainement d'autres aussi, multiples, et parmi celles-ci l'influence de Fès même. Fès a été et est encore un centre religieux, intellectuel ou commercial pour l'habitant de la montagne rifaine. Celui-ci s'y trouve dans un milieu arabophone : il entend l'arabe ; il est obligé de le parler, il le rapporte chez lui ; travail inconscient dont les progrès dépendent de l'état de sécurité et qui va s'intensifiant avec la pacification. C'est en vertu du même principe qu'en Europe, par exemple, les parlers des villages s'éliminent au profit du parler de la ville voisine, celui-ci au profit de la capitale. C'est donc un fait universel et non local, et c'est pourquoi il vaut la peine d'y insister.

* * *

On trouve donc, dans la région qui nous occupe, des parlers berbères et des parlers arabes. Les premiers sont, en quelque sorte, massés au Nord-Est ; les seconds au Sud et à l'Ouest. La frontière linguistique — dans la mesure où on peut la tracer — en partant de la Méditerranée passe par les Ghomara, les Sanhaja de Srair et les Marnisa et, de là, s'infléchit fortement au Sud pour se rapprocher du couloir de Taza. En somme, les populations arabophones débordent sur le versant nord de la chaîne à l'Ouest ; les berbérophones sur le versant sud, à l'Est. Sont donc berbérophones les tribus qui avoisinent Ajdir (Alhucemas) : Aït Ouriaghen, Ikeqqoien, Temsaman, Aït Touzin, etc. ; ou Melilla : Iqrâien et Ikebdanen ; arabophones les tribus jbaliennes dont il fut fort question au cours des événements récents, telles que Tsoul, Branès, Senhaja de Gheddo et de Mosbah, Beni Zeroual, Khmès, etc. (1).

*
* *

Les parlers berbères appartiennent à une langue dont le domaine s'étend de l'Atlantique à l'oasis de Siwa, en Egypte, du Niger à la Méditerranée. Ces parlers ne constituent pas un rameau isolé de cette langue ; à l'Ouest, ils sont en contact immédiat avec le parler des Beni Iznacen, au Sud ils sont séparés par un étroit couloir seulement des parlers du Moyen-Atlas. Ils diffèrent entre eux, à l'intérieur même de la tribu, et le morcellement linguistique reflète le morcellement géographique et social, différences d'ailleurs superficielles qui voilent à peine l'unité fondamentale de la langue. Enfin ils possèdent, certains d'entre eux du moins, quelques particularités phonétiques communes (traitement de *l*, *ll*, *r* par exemple) qui permettent tout juste de constituer un « groupe rifain ».

Quant aux parlers arabes, ce sont ceux d'une population pour une bonne part d'origine berbère. Des berbérismes s'y rencontrent. Les uns — des faits de vocabulaires par exemple — sont des emprunts dus aux relations de ces populations avec leurs voisins berbérophones ; les autres, peut-être, sont des survivances du temps où l'on parlait berbère dans la tribu. Et si l'on songe que ces arabophones emploient couramment le son *ts* et n'ont aucune peine à prononcer les laryngales, ce qui frappe c'est la pauvreté de ces survivances, dans la grammaire — il va de soi — mais aussi dans la prononciation.

André BASSET.

(1) Voir, sur la carte des tribus donnée par M. Montagne, l'emplacement de ces différents groupes. En outre, la répartition entre arabophones et berbérophones sera indiquée sur une carte annexée au *Manuel de berbère rifain* du Commandant Justinard, ouvrage actuellement sous presse.

LE DIALECTE BERBÈRE DU RIF

Ce n'est pas d'hier que date notre premier document sur le dialecte rifain. Un texte en Guelâya figure dans l'*Essai de Grammaire kabyle* d'Hanoteau, paru en 1859, à côté d'autres empruntés à divers parlers. L'auteur ne songeait pas, à l'époque, à étudier les parlers du Rif, mais à montrer les analogies existant entre les dialectes berbères en apparence les plus éloignés, ce qui alors était une grande nouveauté. Sans prétention, il créait ainsi la dialectologie berbère comparée.

La bibliographie des ouvrages relatifs aux parlers rifains est bien connue. Elle est courte, comme on le devine, mais intéressante à consulter. A côté de travaux remarquables portant le nom d'orientalistes français qui ont le plus contribué au développement des études berbères, on voit figurer, traduits par des missionnaires anglais, dans le parler des Temsaman, le moins commode, les Evangiles selon saint Mathieu et selon saint Jean. Il y a de cela plus de trente ans. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui non plus que les Anglais prennent quelque intérêt aux questions rifaines.

Le dialecte du Rif est suffisamment, sinon parfaitement connu. Il ne réserve vraisemblablement plus de grandes surprises. Il avait en partie livré son secret bien avant que l'on ait quelque lumière sur les parlers berabers dont on ne soupçonnait pas alors l'importance. On complétera donc les premières et fructueuses recherches de René Basset et de Biarnay. Mais quelle que puisse être la richesse de la documentation de demain, elle ne modifiera guère dans l'ensemble les caractéristiques générales du dialecte aujourd'hui assez nettement fixées.

***

Ce que l'on connaît mal, c'est son aire d'extension, plus difficile encore à délimiter que les frontières linguistiques de tout autre groupe marocain. Mais, avant d'en esquisser à notre tour les limites, demandons aux gens qui le parlent comment ils se nomment.

A notre demande, l'homme des Gzennaya, tout aussi bien que celui des Aïth Ouriaghel, répond : « Nech d-mazigh, je suis Amazigh. »

En effet, les Rifains sont des Imazighen tout comme les montagnards du Moyen-Atlas. Le mot « rifain », dont on se sert communément pour les désigner, leur est aussi étranger que le mot « berbère » que leur appliquent de plus savants. Mais ils n'ignorent pas le nom de *rifi* : *ruafa*, au pluriel. Ils l'ont même berbérisé sous la forme *arifi*, *irifin* (au pluriel) qu'ils prononcent, ou que leurs lettrés écrivent avec un seul *f*, comme il convient. Leur langue est la t*amazigh*t, ou même, pour quelques-uns, la t*arifit* ou t*arificht*.

Chacun sait que la t*amazig*t est aussi la langue des Imazighen du Maroc central, pour ne parler que de ceux-là. De cette similitude d'appellation on a conclu trop hâtivement que le dialecte rifain s'apparente à celui des Berabers.

La vérité est un peu différente. Une confusion naît du fait qu'on applique le mot t*amazigh*t à un groupe dialectal, alors qu'il conviendrait de le réserver à la généralité des dialectes, à la langue berbère elle-même. Pour préciser, on dira que la t*amazigh*t des Berabers ou Imazighen du Maroc central constitue, avec la *tachelhait* des Berbères du Sous, du Haut et de l'Anti-Atlas, un groupe assez bien défini qu'on a pu opposer à la t*amazigh*t des Rifains et de leurs voisins plus ou moins immédiats dont l'ensemble des parlers forme le groupe zénète du Maroc. Ainsi, en dernière analyse, la t*amazigh*t du Rif est de la Zenatiya. Elle constitue la pointe occidentale d'un domaine linguistique particulièrement étendu qui se perd, à l'Orient, dans les sables de Siwa.

Au Maroc, il conviendra de classer dans ce groupe du Nord ou zénète, non seulement les parlers du Rif proprement dit, mais aussi ceux des Beni Iznacen, des Zkara, des Beni Yala, des Beni ʿAmer, des Aït Warain, et encore ceux des Immermouchen et des Aït Seghrouchen. On ajoutera quelques petites colonies rifaines disséminées dans le milieu arabophone, celles du Zerhoun sont les mieux connues. Mais on rangera, dans le groupe beraber-chleuh, des fractions de Sanhadja et de Ktama, bien que vivant dans le voisinage immédiat du Rif. Ainsi, la linguistique semble avoir des prétentions plus grandes qu'Abd El-Krim ; elle se réserve un domaine plus vaste que celui qu'il revendique.

* * *

Ceci dit, on peut revenir au groupe rifain proprement dit et essayer d'en fixer approximativement les frontières. Ses parlers offrent une homogénéité suffisante pour constituer un dialecte qui se distingue assez nettement du groupe des Beni-Iznacen et, à plus forte raison, du groupe Aït Warain-Aït Seghrouchen, mais par quel-

ques caractères d'ordre phonétique seulement. En effet, comme Destaing l'a déjà établi, « la morphologie, la syntaxe et presque toujours le vocabulaire permettent de les réunir dans un même groupe ».

Biarnay distingue un Rif proprement dit qui va de l'oued Kert (*ighzar n chart*) à l'oued Beni Gmil, d'un Rif oriental qu'il situe entre l'oued Kert et la basse Moulouya. Il range dans le premier les tribus côtières des Aït *Itt*eft, Ibeqqoien, Aït Ouriaghel, Aït Temsaman, Aït Sâïd, et dans le second les Iqrâien (Guelaya) et les Ikebdanen (Kebdana). A cette énumération, il conviendrait d'ajouter les tribus de l'intérieur, Aït Touzin, Aït ᶜAmmeret, Aït Oulikech, et les Igeznnaien, pour ne citer que les plus connues.

Pour Sarrionandia, le Rif linguistique s'arrête à la frontière algérienne. Il classe en effet, dans le groupe des Beni Iznacen, les Aït bou Yaḥi, les Ibedalsen (Mṭalsa) qui, avec les Ikebdanen, constituent pour lui aussi un groupe oriental distinct, plus étendu par conséquent que dans la classification de Biarnay. Le Rif proprement dit pourrait alors comprendre deux groupes, d'une part les Ibeqqoien, Aït Itteft, Aït Ouriaghel, Aït ᶜAmmeret, de l'autre les Aït Temsaman, Aït Sâïd, Iqrâien, Aït Oulichek, Aït Touzin, Igeznnaien.

En somme, la difficulté réside dans la fixation de la frontière orientale, l'occidentale étant déterminée sans aucun doute possible par les Mthioua, qui s'appuient sur la puissante tribu jbalienne des Ghomara. Quant à la frontière méridionale, elle reste presque entièrement à fixer, mais elle ne s'éloigne guère de plus de cinquante kilomètres de la côte, sauf du côté des Gzennaya, où elle s'infléchit plus avant dans les terres.

* * *

On se propose de déterminer les caractéristiques du dialecte rifain dont on vient de fixer le domaine relativement peu étendu en le comparant avec le groupe des parlers berabers-chleuhs, sur lesquels on a des données plus complètes. On croit de la sorte faciliter le travail de ceux de nos étudiants qui, déjà familiarisés avec la pratique d'un dialecte marocain, voudraient aborder l'étude peu commode du rifain. On s'est servi, en ce qui concerne le Rif, du travail de Biarnay, et en ce qui concerne les parlers zénètes, des ouvrages de René Basset et de Destaing. On a même suivi le plan établi par ce dernier dans une sorte de travail identique qui lui a permis de donner un essai de groupement des parlers marocains reposant sur des données linguistiques certaines (1). E. LAOUST.

(1) Ce chapitre forme l'introduction d'une étude sur le dialecte berbère du Rif actuellement sous presse.

NOTE SUR LA LITTERATURE
ET LA POÉSIE
CHEZ LES RIFAINS

Il serait prématuré d'exprimer une opinion ferme sur la littérature et la poésie des Rifains, en raison du petit nombre de documents que nous possédons, à l'heure actuelle, sur cette question.

Les seuls ouvrages sur ce sujet sont : l'étude sur les dialectes rifains de M. René Basset et l'étude sur les dialectes du Rif de M. Biarnay.

Le premier contient quelques contes. Le second, des contes et des chansons. Ce qu'on peut dire, à l'aide de ces documents, c'est que les Rifains, comme tous les autres Berbères, ont des contes et des chansons.

Les contes font presque tous partie du cycle du chacal dont on trouve tant de versions dans toute la littérature berbère, ce qui est une preuve, entre autres, qu'il n'y a pas manque de liaison entre le groupe rifain et les autres groupes berbères.

Il semble que les chansons présentent plus d'intérêt. On va en donner ici quelques extraits, recueillis au cours d'une enquête menée rapidement chez les Gzenaia, pendant l'été de 1925.

On sait que, depuis de longues années, les Rifains s'en vont en grand nombre travailler en Algérie, principalement dans l'Oranie, pour y faire la moisson. Cet exode annuel fournit un thème aux chansons, celui du regret des absents. En voici quelques extraits :

Oiseau de mer au plumage rayé,
O mon fils, en route aujourd'hui.
A Moha le blond porte mon salut
    Au delà d'Alger.
A celui qui l'a demandée, puis oubliée,
Dis que Mammas bent Attou
Berce son chagrin en pleurant.

Voici une autre chanson sur le même thème :

O Moha, mon pigeon, toi qui fais la moisson
Au Tassala,
Reviens, reviens, ô mon frère, assez pour toi de misère
Voici que les garçons couchent dans ta maison
Et que les héritiers se partagent ta terre.

La guerre, qui règne à peu près en permanence au Rif depuis de longues années, fournit également des thèmes :

Le Roumi a fait souga,
Il a pris Tizi A'zza.
Il veut faire le thé avec de l'eau d'Oulma.
Moujahidin, au combat ! A quoi bon la vie ?

C'est aussi l'avion, qui vient souvent voler dans le ciel du Rif en répandant la terreur :

Avion, avion, pourquoi ronfles-tu, toi ?
Je ne suis pas ton ennemi,
Je n'ai pas tué ton frère,
Monseigneur Dieu dans le ciel
Te le revaudra.

Enfin, voici quelques courtes notations sur les femmes, le thème éternel des chansons, dans tous les pays du monde :

Les perdrix dans le bois, qu'ont-elles à pleurer ?
Ne peuvent oublier la mort de l'épervier.

O la nuée, la nuée, semblable à une fumée
Sur les monts.
Celle qui n'est pas gardée par les soins de son renom
N'est pas gardée par le bâton.

Un des caractères de cette poésie rifaine, c'est celui de petites pièces très courtes, souvent deux vers, souvent quatre, pas de longues chansons comme dans le Sous, par exemple. Un autre caractère, autre différence avec le Sous : les vers, chez les Rifains, sont presque toujours rimés.

Il faut souhaiter que les circonstances permettent le développement prochain et complet de l'étude des dialectes rifains à la suite de celle des autres dialectes berbères qui ont fait tant de progrès au Maroc dans ces dernières années. Alors on pourra poursuivre, d'une manière plus complète, des recherches sur la littérature et la poésie des Rifains. Il est permis d'espérer que ces recherches seront fructueuses.

L. JUSTINARD.

LE PARLER ARABE DES JBALA

Pour être aussi berbères de race que les Rifains, les Jbâla n'en parlent pas moins, et depuis longtemps, un ou plusieurs dialectes parfaitement arabes.

Ces dialectes arabes sont très caractérisés et ils se distinguent tellement bien des parlers citadins ou des parlers de l'ᶜaroubiya, qu'un Jebli ne peut dissimuler son origine s'il ne change pas de langage. Le fait est assez remarquable de voir ces tribus berbères rester, au point de vue linguistique, entre deux pôles d'attraction, le bloc rifain et berbérophone, au Nord et à l'Est, les tribus arabes, au Sud, en résistant parfaitement et toujours aux influences des deux voisins. C'est le lieu de constater que les phénomènes généraux de linguistique sont soumis à des facteurs d'ordre social : race, degré de civilisation, manière de vivre, et même à des facteurs géographiques plus importants en réalité qu'en apparence : nature du sol, habitat, etc. Mais cette question doit être traitée à part, vu son ampleur et son importance. Le fait essentiel à retenir ici est que les Jbâla parlent un dialecte arabe original.

Quelles sont les caractéristiques de leur parler ? Il est difficile d'en donner une énumération complète pour la seule raison que les dialectes du Jbel n'ont fait l'objet que de deux études scientifiques approfondies : *Notes sur le parler arabe de la région de Taza*, par Georges S. Colin (Le Caire, 1920), et *Textes arabes de l'Ouargha*, par E. Lévi-Provençal (Paris, 1922). Ce sont deux monographies qui s'intéressent, la première, aux tribus des Tsoul et les Branès, la seconde, aux tribus des Slès, des Fichtala, des Beni Ouriaguel et des Jaïa. C'est dire que nous ne connaissons bien que les parlers du sud du bloc des Jbâla ; les auteurs de ces études n'ont d'ailleurs pu les mener à bien que parce que leurs fonctions d'officiers de réserve du Service des Renseignements, pendant la grande guerre, les ont placés en plein pays Jbalien. Mais comme, au demeurant, ce sont précisément les tribus dont ils ont relevé le langage que nous avons comme auxiliaires ou comme ennemies en ce moment, notre regret de ne pas connaître les autres dialectes du Jbel s'atténue dans la mesure où cette connaissance nous est moins utile. Les Espagnols

placés, au contraire, au nord et à l'ouest du Jbel, voient moins d'intérêt dans les travaux que nous avons signalés que dans des travaux similaires qui auraient pu concerner les parlers des tribus septentrionales du pays. Outre les ouvrages de MM. Colin et Lévi-Provençal, *le Maroc inconnu*, de Mouliéras (Paris, 1899), *Quelques tribus de montagnes de la région du Habt*, par Michaux-Bellaire (*Archives marocaines*, vol. XVII, Paris, 1911), et *les Textes arabes de Tanger*, par W. Marçais (Paris, 1911), nous donnent quelques renseignements sur le vocabulaire des Jbâla. Tels sont les documents que nous possédons actuellement sur le parler des Jbâla. Malgré leur petit nombre et leur caractère monographique, ils sont cependant suffisants pour nous donner une idée générale sur le caractère des dialectes jbaliens.

Au point de vue phonétique, ces dialectes apparaissent incontestablement comme des parlers rudes : les montagnards frustes et belliqueux que sont les Jbâla, on s'y attend bien, ont une phonétique qui se ressent de leur caractère ; ils parlent haut et fort, font vibrer les *r*, accusent ou exagèrent les emphatiques. Mais là n'est pas l'essentiel. On a beau changer de langage, on ne change pas d'organe vocal, et les Jbâla, Berbères de race, parlent arabe en conservant, envers et contre tout, une prononciation berbère : ainsi, ils ont encore le *o* et le *s*, c'est-à-dire *t* et *d* spirantes interdentales sourde et sonore que les Arabes et les citadins ignorent ou ont oublié généralement ; les occlusives s'atténuent chez eux et des consonnes comme *b*, *t* et *d* deviennent facilement fricatives ; *k* est mouillé et se transforme fréquemment en chuintante ; *b*, *k*, *g* se labialisent en *bw*, *kw*, *gw* ; le *q* dur de l'arabe n'est qu'un hamza chez les enfants et ne s'acquiert que vers l'âge de dix ans. En somme, le clavier consonantique est déplacé vers les lèvres, comme dans les parlers berbères. Ce phénomène général décèle un substrat berbère qui pour être fort ancien n'en est pas moins aussi indéracinable. Cependant, en raison de l'absence de renseignements plus nombreux, une certaine réserve s'impose, au moins provisoirement, en ce qui concerne le consonantisme des Jbâla.

Par contre, on note chez les Jbâla un souci de vocalisation que l'on ne trouve pas chez les Arabes ou les citadins ; alors que dans presque tout le Maroc, la nature des voyelles est conditionnée uniquement par le voisinage consonantique, les Jbâla placent leurs voyelles soit dans un but de différenciation sémantique, soit en obéissant à des règles de la grammaire de l'arabe classique. Dans ce dernier cas, il faut voir sans doute l'influence des études coraniques qui sont très répandues et très poussées dans tout le Jbel ; il n'en faut pour preuve que la quantité de fqihs qui tiennent les msids

coraniques dans tout le Nord Marocain, non seulement à la campagne, mais encore et surtout dans les villes.

Dans la morphologie des parlers jbaliens, on retrouve également quelques influences berbères et classiques. Le temps qui exprime l'inachevé, par exemple, a un préfixe *a* qui peut s'interpréter ici comme un souvenir de la conjugaison berbère, là comme une particule du présent d'actualité ; ailleurs, dans les tribus qui touchent à Tétouan, M. Colin a relevé un passé de la deuxième personne du pluriel en *tum*, réminiscence classique que l'on ne retrouve nulle part ; on a un pluriel en *och*, qui ne serait pas rare au Nord et dont l'origine est incertaine ; dans le Sud, on note un passif marqué par une vocalisation qu'on peut rattacher à celle du passif classique. Cependant, ce ne sont là que des caractères de différenciation assez peu importants d'abord parce qu'ils sont en très petit nombre et ensuite parce qu'ils ne concernent jamais une série entière de formes ou de flexions. Dans l'ensemble, la morphologie jbalienne est la même que celle de la κοινή marocaine.

Il en va autrement du vocabulaire et l'on ne saurait s'en étonner quand on pense que, dans tout le Maroc, chaque tribu, chaque fraction, chaque ville, parfois chaque quartier a son vocabulaire particulier. Ce qui caractérise le lexique jbalien, c'est l'abondance des termes berbères, surtout ses substantifs, termes qui conservent leurs pluriels proprement berbères et persistent à ne pas prendre l'article ; ces mots apparaissent ainsi comme nettement étrangers au dialecte, mais la fréquence avec laquelle on les emploie et leur nombre relativement grand laissent supposer que ce sont là des mots de la langue anciennement parlée par les Jbaliens, un reliquat berbère qui ne s'est pas encore assimilé aux moules des mots arabes. En outre, des emprunts imposés par les relations économiques avecle Rif ont augmenté le contingent des substantifs berbères du dialecte jbalien.

En résumé, tels qu'ils nous apparaissent à travers trop peu d'études les concernant, les dialectes du Jbel se ressentent en phonétique et en vocabulaire de l'origine berbère de ceux qui les parlent ; par contre, leur morphologie est nettement arabe et n'admet guère de compromission avec la morphologie berbère. Ils constituent un groupe bien caractérisé, s'étendant sur un domaine ethnographique et un domaine géographique coïncidant parfaitement et bien délimités. Il en résulte une unité et des caractères généraux qui les distinguent des dialectes voisins, arabes ou berbères.

L. BRUNOT.

VI

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE DU NORD MAROCAIN

(RIF et JBALA)

GÉNÉRALITÉS (1).

1. *Bernard (Augustin). — *Le Maroc*, 6e édit., Paris, Alcan, 1921, VIII+465 pp., 5 cartes. Résumé excellent.

2. — **Bulletin du Comité de l'Afrique française*, Paris, Comité de l'Afrique française, in-4°, avec son supplément *Renseignements coloniaux*. Cette revue paraît mensuellement depuis 1891. Elle a toujours suivi, avec grande attention, les question marocaines. On y trouvera une foule de renseignements de toute nature concernant le Nord Marocain et surtout les questions espagnoles. Quelques-uns des articles principaux publiés par la revue sont indiqués à leur rang. Mais la revue a publié aussi une masse de notes, correspondances, etc., qui ne peuvent être énumérées ici.

GÉOLOGIE, CLIMATOLOGIE, BOTANIQUE.

3. Bernard (Augustin). — *Le régime des pluies au Maroc*; dans *Mémoires de la Société des Sciences Naturelles du Maroc*, t. I, n° 1, 1921, II+95 pp., 2 tableaux et 1 carte au 1/1.500.000e.

4. Coquand. — *Description géologique de la partie septentrionale de l'empire du Maroc*, dans *Bulletin Sociologique et Géologique de France*, 2e série, t. IV, pp. 1188-1249 et 1846-1847. Ce premier essai de description géologique du Nord Marocain n'a plus guère qu'un intérêt historique.

5. Dupuy de Lome et Milans del Bosch. — *Los terrenos secundarios del estrecho de Gibraltar*, dans *Boletin del Instituto geologico de Espana*, t. XXXIX, Madrid, 1918, in-8°.

(1) Les ouvrages les plus importants sans indiqués par des astérisques.

6. — **Estudios relativos a la geologia de Marruecos*, t. I, comprenant : Introduction par D. Agustin Marin, pp. 3-26 ; la zone de Ceuta, pp. 27-63 ; la zone de Tetouan, pp. 65-106 ; la zone atlantique, de Larache et El-Ksar el-Kebir à Tanger, pp. 107-158, par E. Dupuy de Lome et J. Milans del Bosch ; description physique et géologique de la zone de Melilla, pp. 159-242 (indications bibliographiques, pp. 160-161), par A. del Valle et Pablo Fernandez Iruegas ; Notice sur les minerais des Guelaya, pp. 243-361 ; Les roches éruptives, par A. Marin, pp. 263-360.

Tome II, comprenant : Introduction, par A. Marin, pp. 1-27 ; Etude géologique de la Péninsule nord-marocaine, par E. Dupuy de Lome et J. Milans de Bosch, pp. 27-143 ; Notes pour l'étude hydrographique du Rif oriental, par A. del Valle et Pablo F. Yruegas, pp. 143-224 ; Note géologique sur les îles Zaffarines, par A. Marin, pp. 224-242 ; Appendice, pp. 242-251 ; Excursion à Chechaouen, par J. Milans del Bosch, pp. 251-263 ; dans *Boletin del Instituto Geologico de Espana*, Madrid, in-8, t. XXXVIII (2e série, fasc. 18), 1917, 360 pp., 10 planches, cartes et coupes géologiques, 34 pl. phot., 10 fig. coupes, 28 pl. microphotographiques ; et tome XLII (3e série, t. 2), 1921, 416 pp., 11 pl. hors texte avec cartes et coupes.

7. Fernandez Navarro (L.). — *Datos geologicos acerca de las posesiones españolas del Norte de Africa,* dans *Mém. Real Soc. Espanola de Hist. Nat.*, V, 1908, mém. 6, pp. 250-340, fig., schémas, 8 pl. phot.

8. — *La peninsula del Cabo Tres Forcas* (Yebel Guork), dans *Bol. Real Soc. Esp. de Hist. Nat.*, 1909, pp. 421-436, 2 pl.

9. — *Estudios geologicos en el Rif oriental,* dans *Mém. Real Soc. Esp. de Hist. Nat.*, t. VIII, 1911, 6 pl., pl. I-V.

10. — *Estudios geologicos en la peninsula Yebalica* (*Norte de Marruecos*), dans *Mém. de la Real Soc. Esp. de Hist. Nat.*, t. XII, pp. 205-250, 7 pl.

11. Fischer (Th.). — *Marekko-Eine länderkundliche Skizze,* dans *Geogr. Zeitschrift*, t. IX, 1903, pp. 65-79.

12. *Gentil (Louis). — *Le Maroc physique*, 3e édit., Paris, Alcan, 1912, in-16, 319 pp.

13. — *Carte géologique du Maroc*, au 1/1.500.000e, Paris, Larose, 1921.

14. Jury (A.) et Dedebant (G.). — *Etude sur le Régime des pluies au Maroc et carte provisoire de la répartition des pluies. Mémoires de la Soc. des Sciences Naturelles du Maroc*, t. IX, 1924, in-8, 18 pp., carte.

15. Termier (P.). — *Les problèmes de la géographie tectonique dans la Méditerranée occidentale*, dans *Revue générale des Sciences*, t. XXIII, 1911, no 6, pp. 225-234, 1 fig., carte.

16. A. Jury et G. Dedebant. *Les types de temps au Maroc* (*Mémorial de l'Office national météorologique de France*, no 13).

17. A. Caballero. *Enumeracion de las plantas herborizadas en el Rif* (*Memorias de la Real Sociedard Española de Historia natural*, T. VIII, Memoria VI, 1917).

18. C. Pau. *Plantas del Norte de Yebala* (*Memorias de la Real Sociedad de Historia natural*, T. XII, Memoria 5).

19. Braun-Blanquet. Dr R. Maire. *Etudes sur la végétation et la flore marocaines* (*Mém. de la Soc. des Sc. naturelles*, no 8).

Pour la question des charriages prérifains, la discussion porte le plus souvent sur des faits étrangers au Rif. Voir petite bibliographie de la question dans Beaugé et Joleaud, *Etude tectonique de la région de Meknès*, dans *Bulletin de la Soc. Géol. de France*, 4e série, t. XXII, fasc. 8-9.

Les deux articles suivants intéressent plus directement la zone des Jbâla :

20. Lutaud (Léon). — *Observations tectoniques dans la zone prérifaine du R'arb septentrional*, dans *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*, 13 et 27 juin 1921, pp. 1510-1513 et 1666-1669.

21. — *Les mouvements post-sahéliens et leur influence sur la morphologie dans la zone prérifaine du R'arb septentrional*, dans *Comptes rendus de l'acad. des Sciences*, 25 juillet 1921, pp. 242-244.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE.

22. COELLO (F.). — *Reseña General de el Rif*, dans *Bol. Soc. Geogr.*, Madrid, 1894, pp. 94-118.

23. — *Yebala y el bajo Lucus. Expediciòn de Abril-Junio de* 1913, Madrid, 1914, in-8, XXXVIII, 320 p., carte.

24. DANTIN-CERECEDA — *La zone espagnole du Maroc*, dans *Annales de Géographie*, t. XXV, 1916, pp. 366-373, 2 pl.

Ces deux ouvrages contiennent les résultats d'une mission d'études envoyée, en 1913, dans la zone espagnole du Maroc (Jbâla et vallée du Loukkos), par la Real Soc. Esp. de Historia Natural.

25. DELBREL (Gabriel). — *Geografia general de la provincia del Rif*, préface du général F. Jordana, Mellilla, Telegrama del Rif, 1911, in-8° (184 pp., cartes en couleur, photos).

26. HÜBNER (Obersleutnant M.). — *Militär geographische Skizze des Rifs*, dans *Petermanns Mitteilungen*, t. LV, 1909, pp. 293-295 et 340-541, carte géol. au 1/200.000e avec carton de l'ensemble du Rif au 1/1.500.000e et plan de Mellila au 1/50.000e, pl. 36.

27. MERINO ALVAREZ (D. Abelardo). — *Marruecos*, publ. de la Real Soc. Geogr. de Madrid, 1921, in-8°, 168 pp., 1 carte.

Peregil (Ile de).

28. GORA (Guido). — *L'Isola Peregil*, dans *Cosmos di Guido Cora*, sér. II, vol. XII, 1894-1895, pp. 19-20, carte.

29. ROUARD DE CARD (E.). — *L'ile de Peregil : son importance stratégique, sa neutralisation*, Toulouse, Privat; Paris, A. Pedone, 1903, in-8, 22 pp.

30. *RENOU (Emilien). — *Description géographique de l'Empire de Maroc*. Paris, impr. Royale, 1846, gr. in-8, VIII-481 pp., carte. — *Exploration scientifique de l'Algérie*. Sciences historiques et géogr., t. VIII.

31. ROHLFS (Gerhard). — *Der Rif*, dans *Deutsche Rundschau für Geogr. und Statistik*, 16e année, 5e fasc., Vienne, février 1894.

Cartes.

En plus des cartes contenues dans les ouvrages qui viennent d'être cités (en particulier, Renou, n° 30), consulter :

32. Comision del Cuerpo de E. M. del Ejercito. — *Croquis del Impero de Marruecos*, au 1/1.000.000e, en 2 feuilles. Madrid, deposito de la Guerra.

33. — *Mapa de la parte Norte de Marruecos*, au 1/500.000e. Madrid, Deposito de la Guerra, 1905, 2 feuilles.

34. — *Mapa de los terrenos occupados en el Rif*, au 1/50.000e. Madrid, deposito de la Guerra, 1910, 2 feuilles.

35. Flotte de Roquevaire (R. de). — *Carte du Maroc*, au 1/1.000.000e. Paris, Barrère, 1904 ; et *Notes sur la construction de la carte du Maroc au millionième*, 1904, in-8°, 64 pp., 2 pl.

36. Gentil (Louis). — *Notice sur la construction de la carte* (*au* 1/1.000.000e, par H. Barrère, Paris, 1913), *et index bibliographique, précédés d'une vue d'ensemble sur le relief du Maroc.* Paris, Barrère, 1913, in-8, 48 pp.

37. — *Carte physique et politique du Maroc*, au 1/1.500.000e. Paris, Larose, 1922.

38. Service hydrographique de la Marine. *Carte marine*, n° 1711, *des îles Zaffarines au détroit de Gibraltar.*

39. Service géographique du Maroc. — *Carte au* 1/200.000e.

40. — *Carte au* 1/100.000e, pour certaines parties seulement de la région nord.

41. — *Carte des tribus*, au 1/500.000e.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

42. *Anuario Guia Oficial de Marruecos*, Zona española (comercio y turismo), XV-836 p., nombreuses illustr.

43. Becerra Fernandez (don Manuel. — *La région des Guelaya* (*Rif*) *et le chemin de fer de Mellila aux mines des Beni Bou Ifrour* ; rapport traduit de l'espagnol et annoté par M. G. Aucher. Extr. du *Bulletin de la Soc. de géographie et d'archéologie d'Oran*, t. XXIX, 1909, pp. 367-391, 1 carte, 1 planche.

44. Bielza (A.). — *La obra española. El puerto de Melilla*, dans *Revista hispano-africana*, mars-avril 1922, pp. 149-154, 9 fig., 1 carte.

45. — *El puerto di Ceuta*, dans *Revista hispano-africana*, janvier 1922, pp. 9-15, 11 fig.

46. FERNANDEZ NAVARRO (D. Lucas). — *Marruecos fisico, Valor economico del protectorado español*, dans *Boletin de la Real Sociedad Geografica* de Madrid, juillet-août 1921, pp. 221-239, 1 carte hors texte.

47. GARCIA PRIETO (Manuel). — *Expansion comercial de España en Marruecos*, informes de la Real Sociedad Geografica, camaras de comercios, etc., y mémoria presentada al consejo de ministros por el ministro de Fomento. Excm. Sr. D. Manuel Garcia Prieto, Madrid, 1906, in-8°, XI-195 pp.

48. LEVAINVILLE. — *Les Minerais de fer dans la zone espagnole du Maroc*, dans *La Géographie*, février 1921, pp. 169-170.

49. — *Ressources minérales de l'Afrique du Nord*, dans *Annales de géographie*, 15 mars 1924, pp. 151-166.

50. RENÉ-LECLERC. — *Le Commerce de Melilla en* 1906, dans *Congrès de l'Afrique du Nord*, t. II, pp. 785-787, Paris, 1909.

51. — *Les gisements miniers de Beni bou Ifrouh* (près Melilla), dans *Congrès de l'Afrique du Nord*, t. II, pp. 856-861, Paris, 1909.

52. *Richesse forestière de la zone espagnole du Maroc*, dans *Bulletin mensuel des Renseignements agricoles et des maladies des plantes*, Rome, Institut International d'Agriculture, 1921.

EXPLORATIONS, VOYAGES.

53. *FRÉJUS (Roland). — *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie, en Afrique, par le sieur Roland Fréjus, de la ville de Marseille, par ordre de Sa Majesté, en l'année 1666, vers le roy de Tafilete, Muley Arxid, pour l'establissement du commerce dans toute l'étendue du royaume de Fez.* Paris, G. Clouzier, 1670, in-12, 6 feuilles n. ch., 286 pp. — Nouvelle édition dans CASTRIES (Cte H. de), *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, 2e série, France, t. I, pp. 118-188.

Traversée du Rif d'Alhucemas à Taza par Tafersit.

54. *FOUCAULD (Vte Charles de). — *Reconnaissance au Maroc*

(1883-1884). Paris, Challamel, 1888, 2 vol., t. I, texte XVI-499 pp., 1 frontispice ; t. II, atlas, 22 planches, gr. in-4°. Description de Tétouan. Voyage de Chechaouen à El-Qsar el-Kebir.

55. BASSET (René). — *Un itinéraire arabe de Fez à Djema ʿChazâouât* (Nemours) (traverse le territoire des Branès, des Guelaïa, des Kebdana), dans *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale.* Paris, Leroux, 1898, in-8°, 55 pp.

56. DUVEYRIER (Henri). — *La dernière partie inconnue du littoral de la Méditerranée* : le *Rif.* Paris, Leroux, 1888, in-8°, 30 pp., et *Bull. Géogr. Hist. et Descr.*, publié par le Ministère de l'Instr. Publ., Paris, t. II, pp. 127-191.

57. — *De Telemsân à Melilla en* 1886, dans *Bull. Soc. Géogr.*, 1893, pp. 185-222.

58. HARRIS (W. B.). — *A visit to Sheshuan*, dans *Proceedings Roy. Geograph. Society*, t. VI, 1888, pp. 18-22.

59. — *My ride to Sheshouan*, dans *Blackwood's Magazine*, décembre 1888, pp. 786-792.

60. *MOULIÉRAS (Auguste). — *Le Maroc inconnu, vingt-deux ans d'exploration* : t. I, *Exploration du Rif*, 1895, 204 pp., 2 cartes ; t. II, *Exploration des Djebala*, 1899, VIII +813 pp. Paris, Challamel, 2 vol. gr. in-8°.

61. FORRET (G.). — *Au Maroc*, dans *Bull. Soc. de Géographie Commerciale de Paris*, t. XXI, 1899, pp. 584-589. Sur cet essai de traversée du Rif par Forret, voir aussi :

FLOTTE DE ROQUEVAIRE (R. de). — *Note sur le voyage au Maroc de Georges Forret dans ibid.*, t. XXIII, 1901, pp. 400-405, 1 fig. croquis à 1/2.000.000e.

62. *SEGONZAC (le marquis de). — *Voyages au Maroc* (1899-1901). Paris, A. Colin, 1903, gr. in-8°, XI+408 pp., 178 photos, 1 carte.

63. RENÉ-LECLERC (Ch.). — *Le Maroc septentrional, souvenirs et impressions* (été 1904). Alger, Impr. Algérienne, 1905, in-12, XVI + 279 pp., 21 illustr., 1 carte (Tetouan-Melilla).

64. CABRERA (Angel). — *Seis semanas de excursion zoologica en el Rif*, dans *Bol. Real Soc. Esp. Hist. Nat.*, 1919, pp. 431-443, 2 pl.

65. — *Magreb el-Aksa, recuerdos de cuatro viajes por Yebala y por el Rif*, 1924, in-8°, 270 pp.

ETHNOGRAPHIE, SOCIOLOGIE.

66. BASSET (Henri). — *Essai sur la littérature des Berbères.* Alger, Carbonel, 1920, in-8°, 446 pp.

67. BAUER (Ignacio). — *El Rif y la Kabila de Beni Urriaguel*, dans *Memorias de la Sociedad española de antropologia, etnografia y prehistoria*, t. I, fasc. I, mai 1921 à mars 1922, pp. 3-13.

68. BERNARD (Augustin) et MOUSSARD (Paul). — *Arabophones et Berbérophones au Maroc*, dans *Annales de Géographie*, 15 mai 1924, pp. 267-282.

69. BIARNAY (E.). — *Voleurs, recéleurs et complices dans les vallées inférieures du Sebou et de l'Ouargha*, dans *Archives berbères*, 1917, fasc. 2, pp. 135-148.

70. *BIARNAY (S.). — *Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaines*, publiées par L. Brunot et E. Laoust. Paris, Leroux, 1924, in-4°, IV-272 pp. *Publ. de l'Institut des Hautes Etudes marocaines*, t. XII.

71. — *Notes sur les chants populaires du Rif*, dans *Archives berbères*, 1915, I, pp. 22-39.

72. — *Un cas de régression vers la coutume berbère chez une tribu arabisée* (la tribu de Ouedras, du groupe des Jbâla), dans *Archives berbères*, 1915-1916, pp. 219-229.

73. *LA MARTINIÈRE (H. de) et LACROIX (N.). — *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain, réunis et rédigés par ordre de M. Jules Cambon, Gouverneur général de l'Algérie.* Gouvernement général de l'Algérie, 1894, in-4° : t. I, *Régions limitrophes de la frontière algérienne : le Rif, les Djebala*, 552 pp.

74. LÉVI-PROVENÇAL (Evariste). — *Pratiques agricoles et fêtes saisonnières des tribus djebalah de la vallée moyenne de l'Ouargha*, dans *Archives berbères*, 1918, fasc. I, pp. 83-108.

75. — *Une liste de surnoms populaires des tribus djebalah*, dans *Archives berbères*, 1917, IV, pp. 331-336.

76. *MICHAUX-BELLAIRE. — *Quelques tribus de montagne de la région du Habt* dans *Archives marocaines*, t. XVIII. Paris, 1911, 542 pp.

77. — *El-Qçar ec-Ceghir*, dans *Revue du Monde musulman*, 5e année, n° 12, pp. 329-376.

78. — *Les tribus arabes de la vallée du Lekkous*, dans *Archives marocaines*, t. IV, 1905, pp. 1-151, t. VI, 1906, pp. 219-397.

79. Pajares (Martinez). — *Kabilas de la zone : los Senhaya*, 1 vol., 1923.

80. Paquignon (Paul) [traducteur]. — *Le traité du mariage et de l'éducation d'Ibn Ardoun* (mœurs des Ghomara), dans *Revue du Monde musulman*, t. XV, 1911, pp. 1-59.

81. Quedenfeldt (M.). — *Division et répartition de la population berbère au Maroc*, trad. par H. Simon ; Alger, A. Jourdan, 1904, gr. in-8°, 223 pp. + 1 carte ; extrait de la *Revue africaine*.

82. Reynaud (le Commandant). — *Une famille, un village, un marché dans le Rif*. Paris, A. Rousseau, 1910, in-8°, 32 pp. *Bibliothèque du Musée social*.

83. Rezzuk (A.). — *Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif*, dans *Archives marocaines*, t. V, octobre 1905, pp. 265-275.

84. — *Notes sur le Rif*, dans *Archives marocaines*, t. VI, n° III-IV (janvier 1906), pp. 398-410.

85. Salmon et Bruzeaux. — *Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord Marocain. De l'association agricole et de ses différentes formes*, dans *Archives marocaines*, p. III, 1905, pp. 331-412.

86. Trenga (V.). — *Les Branès*, dans *Archives berbères*, 1915-16, pp. 200-218, 293-330.

87. *Villes et tribus du Maroc*. Documents et renseignements publiés par la Mission scientifique du Maroc. *Rabat et sa région*, t. IV, *le Gharb* (*les Djebala*). Paris, Leroux, 1918, in-8°, 317 pp., planches.
(Les Jbâla, Ouezzan, les Rhona, les Ghezaoua, les Beni Mestara, les Setta, les Beni Mesguilda.)

ISLAM, CONFRÉRIES RELIGIEUSES.

Renseignements généraux sur les confréries musulmanes, dans Depont et Coppolani. *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, Jourdan, 1897, gr. in-8°, XXVIII +

576 pp., 1 carte, et dans Michaux-Bellaire, *Essai sur l'histoire des confréries religieuses marocaines*, dans *Hespéris*, 2e trimestre 1921, pp. 141-159.

Sur la vie religieuse dans le Nord Marocain, consulter :

88. Lecureul (Xavier). — *Les quatre plus grands pèlerinages du Nord Marocain*, dans *Revue du Monde musulman*, t. VI, 1908, pp. 661-670.

89. Lévi-Provençal (E.). — *Mulaï-Buchta-l-Khammar, saint marocain du* XVIe *siècle*, dans *Archives berbères*, 1917, fasc. 3, pp. 249-260, et *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1917, t. V.

90. — *Notes d'hagiographie marocaine* : I. *La chanson populaire, dite* « Qasî-el-Aloûi » (en l'honneur de Mulay Bouchta-el-Khammar) II. *Un document sur les chorfa Idrisites du Maroc* ; III. *L'ascendance des chorfa Alâoûîyin des Beni Zeroûal* (*Djebala*) ; IV. *Deux santons contemporains des tribus Slès et el-Jâïa*, dans *Archives berbères*, t. IV, 1919-20, p. 67-87.

91. — *Un chant populaire religieux du Djebal marocain*, dans *Revue africaine*, n° 295. Alger, 1918, pp. 215-248.

92. Michaux-Bellaire. — *Les Derqaoua de Tanger*, dans *Revue du Monde musulman*, t. XXXIX, juin 1920, pp. 98-118.

93. — *Généalogie des chorfa d'Ouezzan*, dans *Archives marocaines*, t. XV, 1909, p. 192, 1 tableau.

94. — *La maison d'Ouezzan*, dans *Revue du Monde musulman*, t. V, 1908, pp. 23-89.

95. Ortega (Manuel). — *Une interessante historia : la secta Aliuia en Melilla*, dans *Revista hispano-africana*, septembre-octobre 1923.

96. Salmon (G.). — *Ibn Rahmoûn et les généalogies chérifiennes*, dans *Archives marocaines*, t. VI, 1906, pp. 159-265.

97. — *L'opuscule du chaïkh Zemmoûry sur les chorfa et les tribus du Maroc*, dans *Archives marocaines*, t. II, pp. 258-287. Un supplément à l'opuscule de Zemmoûry, signé de Sidi ʿAbd aç-Cadoq ben Raïsoûn, donne des renseignements importants sur les familles des Beni Aroûs.

98. Xicluna. — *Quelques légendes relatives à Moulay Abd as*

Salâm ben Mechich, dans *Archives marocaines*, t. III, n° 1, 1905, pp. 119-133.

Les sources arabes, généalogies et hagiographies sont nombreuses. A signaler en particulier :

99. Abou Mohammed Abd El-Haqq el-Bâdisi el-Gharnâti, *el-Maqsad echcharif*, monographie des saints du Rif écrite vers l'an 1322 de notre ère et restée manuscrite (un exemplaire à la bibl. de Rabat, n° 397 ; cf. sur cet ouvrage Lévi-Provençal, *Historiens des Chorfa*, Larose, 1922, p. 221. Une traduction du *Maqsad*, par M. G.-S. Colin, est en préparation.

100. Ibn Askar. — *Dawhat en-nâchir*, éd. lithographique de Fès, 1309 hég. = 1891-92 ; trad. française par A. Graulle, dans *Archives marocaines*, t. XIX, 1913.

101. Mohammed ben el-Tayyib el-Qadiri. — *El-Dorr es-sâni*, éd. lithographiques de Fès, en 1303 et 1308 hég. = 1885-86 et 1890-91.

102. Ibn Zakour. — *El-Istisfâ'min el-'âlam bi-dhikrâ âthâr sahib el-Alam, généalogie des descendants de Moulay Abd es-Salam ben Machich*, cf. Levi-Provençal, *ibid.*, p. 289.

Voir aussi les biographes des chorfa d'Ouezzan, Lévi-Provençal, *ibid.*, pp. 326 et suivantes.

LINGUISTIQUE.

ARABE.

103. *Colin (Georges S.). — *Notes sur le parler arabe du nord de la région de Taza*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XVIII. Le Caire, 1920, pp. 33-119, in-4°.

104. *Lévi-Provençal (E.). — *Textes arabes de l'Ouargha. Dialecte des Jbâla (Maroc septentrional)*. Paris, Leroux, 1922, in-8°, 285 pp., pl., 1 carte. T. IX des *Publ. de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines*, bibliographie, pp. 15-18.

Les études suivantes, sans concerner directement la région qui fait l'objet de la présente étude, sont cependant à consulter :

105. Lüderitz (H.). — *Sprüchwörter aus Marokko, mit Erläiterungen im Dialekt des nördlichen Marokko*, dans

Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen, t. II, 1899, 2e partie, pp. 1-46.

106. MEISSNER (Bruno). — *Neuarabische Geschichten aus Tanger*, dans *Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, t. VIII, 1905, 2e partie, pp. 39-97, 245-246.

107. ALARCON Y SANTON (M.). — *Textos arabes en dialecto vulgar de Larache*, publ. con transcr., traduccion y glosario. Madrid, Centro de Estudios historicos, 1913, in-8o, XIII+192 pp.

108. *MARÇAIS (W.). — *Textes arabes de Tanger*, transcription, traduction annotée, glossaire. Paris, Leroux, 1911, in-8o, XVII+505 pp. *Bibl. de l'Ecole des Langues orientales vivantes*, t. IV.

BERBÈRE.

109. *BASSET (René). — *Etude sur les dialectes berbères du Rif marocain*, dans *Acte du XIe Congrès International des Orientalistes*. Paris, 1897, 5e-7e sections, pp. 71-172.

110. *BIARNAY (S.). — *Etude sur les dialectes berbères du Rif* (lexique, texte et notes de phonétique). Paris, Leroux, 1917, in-8o, XV+603 pp. *Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, t. LIV. Bibliographie, p. XII.

111. — *Etude sur le dialecte berbère des Bettioua du Vieil-Arzeu* (suivie en appendice de trois textes appartenant aux parlers des Aïth-Saïd, des Temsaman et des Iqrâien (Guelâia)). Alger, Jourdan, 1911, in-8o, 261 pp. Extrait de la *Revue africaine*, nos 277-282.

112. *JUSTINARD (le Commandant L.). — *Manuel de berbère marocain (dialecte rifain)* (grammaire, textes, lexibue). Paris, Geuthner, 1926 (sous presse). Le meilleur ouvrage pratique pour l'étude du dialecte rifain.

113. SARRIONANDIA (P. Fr. Pedro). — *Gramática de la lengua rifena*. Tanger, Impr. Hispano-Arabiga, 1905, in-8o, XX+458 pp.

HISTOIRE.

GÉNÉRALE.

114. *MICHAUX-BELLAIRE (Ed.). — *Le Rif*, conférence faite au

cours des Affaires indigènes, Rabat, 1925, in-8°, 32 pages. — Trad. par CERDEIRA (Clemente) sous le titre *Apuntes para la historia del Rif.* — Notes. — Madrid, Ceuta, 1926, in-12 carré, 91 p.

115. SALMON (G.). — *Essai sur l'histoire politique du Nord Marocain*, dans *Archives marocaines*, t. II, septembre 1904, pp. 1-99.

En plus de ces deux essais historiques concernant le Nord Marocain, il faudra consulter les histoires générales du Maroc :

116. BECKER (Jeronimo). — *Historia de Marruecos*, Madrid, Jaime Rates, 1915, gr. in-8°, 590 pp. L'auteur, se plaçant au point de vue espagnol, est amené à faire une grande place aux questions concernant le Nord Marocain.

117. HAMET (Ismaël). — *Histoire du Maghreb.* Paris, Leroux, 1923, in-8°, IX+501 pp. Ouvrage muni d'index et commode à consulter.

PAR ÉPOQUES. ANTIQUITÉ.

118. *BESNIER (Maurice). — *Géographie ancienne du Maroc (Mauritanie tingitane)*, dans *Archives marocaines*, juillet 1904, pp. 301-365, 1 carte.

119. BLAZQUEZ (Antonio). — *Via romana de Tanger à Cartago*, dans *Boletin Real Soc. Geogr. de Madrid*, t. XLIII, 1901, pp. 324-351, carte au 1/1.200.000ᵉ.

120. LA MARTINIÈRE (H. de). — *Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*, dans *Bulletin Archéologique du Comité des Trav. histor. et scientif.*, 1912, pp. 142-184.

121. *TISSOT. — *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie tingitane.* Extr. des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions. Savants étrangers*, t. IX, 1878, pp. 139-322, 6 pl.

MOYEN-AGE JUSQU'A LA FIN DE L'ÉPOQUE MÉRINIDE.

122. *EL-BEKRI. — *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. par le baron de Slane ; extr. du *Journal asiatique*, 1858-1859, Paris, Impr. Nat., in-8°. Texte arabe publié par le baron de Slane, 2ᵉ éd., Alger, Jourdan, 1911, in-8°, 20+212+3 pp.

123. Cour (Auguste). — *La dynastie marocaine des Beni-Wattas* (1420-1554). Constantine, Braham, 1920, in-8°, 239 pp. 1 tableau se dépliant.

124. *Idrîsi. — *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe, publ. pour la première fois avec une trad., par R. Dozy et M.-J. de Goeje. Leyde, Brill, 1866, in-8°, XXIII+391+242 pp.

125. *Ibn Abi Zar. — *Roudh el-Kartas. Histoire des souverains du Maghreb et annales de la ville de Fès*, trad. de l'arabe par A. Beaumier. Paris, Impr. Impériale, 1860, in-8°, XI+576 pp. Traduction insuffisante, à contrôler par texte arabe et trad. latine par Tornberg. Upsal, 1843-1846, 2 vol. in-4°. Texte arabe, éd. lithographique de Fès, s. d. in-8°.

126. Ibn Hauqal. — *Description de l'Afrique*. Trad. par le baron de Slane. Impr. Roy., 1842, in-8°, 86 pp. Extr. du *Journal Asiatique*, 1842, n° 5.

127. *Ibn Khaldoun. — *Histoire des Berbères*, trad. par le baron de Slane. Alger, Impr. du Gouvernement, 1852-56, 4 vol. in-8°. Réimpression, Paris, Geuthner, 1925, t. I, seul paru. Texte arabe publié par le baron de Slane. Alger, Impr. du Gouvernement, 1847-1851, 2 vol. in-4°.

128. *Léon l'Africain. — *Description de l'Afrique, tierce partie du Monde*, escrite par Léon l'Africain, nouv. éd. par Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1897-98, 3 vol. gr.
129. in-8°. Critique de cet ouvrage : Massignon (Louis), *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle, tableau géographique d'après Léon l'Africain*, Alger, Jourdan, 1906, in-4°, XVI+305 pp.

130. Lévi-Provençal (E.). — *Les ruines almoravides du pays de l'Ouargha*, dans *Bulletin Archéol. du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1918, pp. 194-200.

131. Saladin (H.). — *Note sur un essai d'identification des ruines de Bani-Teude, Mergo, Tansor et Angla, situées dans la région de l'Ouergha... et relevées par M. le capitaine Odinot*. Extr. du *Bulletin Archéologique* 1916, pp. 118-131, 3 pl. h. t.

DYNASTIES CHÉRIFIENNES. SAADIENS ET FILALIENS.

132. *Castries (Cte H. de). — *Sources inédites de l'histoire du Maroc* : 1re série, *Dynastie saadienne*, 11 vol. publiés ; 2e série, *Dynastie filalienne*, 2 vol. publiés. Paris, Leroux, puis Geuthner, en cours de publication depuis 1905, in-4° ; en particulier le t. I, *Espagne*, 1re série, qui contient, p. 136, une carte du Rif au XVIe siècle.

133. *Cour (Auguste). — *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger*, 1509-1830. Paris, Leroux, 1904, in-8°, XIV+254 pp. *Publications de l'Ecole des Lettres d'Alger*, t. XXIX.

Fréjus (R.). — *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie*, voir ci-dessus n° 53. A compléter par les nos 134 et 135.

134. Rouard de Card (E.). — *Une compagnie française dans l'Empire du Maroc au XVIIe siècle* (M. et R. Fréjus). Paris, Pedone, 1908, in-8°, 73 pp.

135. Masson (Paul). — *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque* (1560-1793). Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc. Paris, Hachette, 1903, in-8°, XXII+678 pp., 1 pl.

136. *El-Ifrani. — *Nozhet el-hadi*. Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), texte arabe et trad. fr. par O. Houdas. Paris, Leroux, 1888-89, 2 vol. gr. in-8°.

137. Mouëtte (G.). — *Histoire des conquestes de Moulay Archy, connu sous le nom de roy de Tafilet ; et de Mouley Ismaël ou Semein, son frère*. Paris, Edme Couterot, 1863, in-12, 18 ff. n. ch., 470 pp., 9 ff. n. ch., portrait et 2 cartes gravées.

138. En-Naçiri es-Slawi (Ahmed ben Khaled). — *Kitab ed-Istiqça*, chronique de la dynastie alaouie du Maroc, trad. E. Fumey, dans *Archives marocaines*, t. IX et X, 1906-1907, 2 vol. in-8°, XV+399-III+424 pp. Trad. nouv. dans *Archives Marocaines*, t. XXX (1924) et suiv. — T. I et II seuls parus à ce jour (trad. par A. Graulle et G. S. Colin).

139. Pérétié (A.). — *Le raïs el-Khadir Ghaïlan*, dans *Archives marocaines*, t. XVIII, 1912, pp. 1-186, 5 pl. h. t. Intéresse surtout l'histoire de Tanger, mais contient de nombreux renseignements relatifs au Jebel.

140. Ez-Zayyâni. — *Le Maroc de* 1631 *à* 1812, *extrait du Ettordjeman...* de Aboulqâsem ben Ahmed Ezziani, par O. Houdas. Paris, Leroux, 1886, gr. in-8, IX+216+158 pp.

L'ESPAGNE DANS LE NORD MAROCAIN.

141. Casenave (J.). — *Les présides espagnols d'Afrique (leur organisation au XVIII^e siècle)* dans *Revue Africaine*, 2e trim., 1922, pp. 255-269; 3e-4e trim., 1922, pp. 457-502.

142. La Primaudaie (Elie de). — *Les villes maritimes du Maroc*, chap I, *La contrée du Rif*, dans *Revue africaine*, 1872, pp. 105-125.

143. Rouard de Card. — *Les relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles*. Paris, A. Pedone, 1905, in-8°, 231 pp. Contient le texte des actes diplomatiques réglant la situation de l'Espagne au Maroc jusqu'à la convention du 24 février 1895.

144. Fernandez y Romeral (Fr. Fortunato). — Los Franciscanos en Marruecos, Tanger, Misiòn catòlica, 1921, pet. in-f°, XVI+442 p., vues de Tétouan et de Larache en déplié.

145. L[opez] (le P. J.). — Memoria sobre la misiòn franciscana de Marruecos... Tanger, Misiòn catòlica, 1924, in-8°, 158 p., fac-similés, carte hors-texte.

146. Santoja (D. Antonio y Diaz Perona). — *Espana en el Riff, o apuntes sobre las plazas españolas en la costa de Africa*. Tudela de Navarra, 1881, 2 vol. in-8°.

Détails : Ceuta.

147. *Eannes de Zurara (Gomes). — *Cronica da tomada de Ceuta, por el Rei D. Joaô I.*, publ. por ordem da Acad. dos Sciencias de Lisboa, por Fr. M. Esteves Pereira. Lisbonne, s. d., in-4°, CXV+343 pp.

148. Pisano (Mestre Mareus de). — *Livro da guerra de Ceuta,* vertido em portuguès por Roberto Correio Pinto. Lisbonne, s. d., in-4°, XIX+50 pp.

149. Prado (José Marquez de). — *Recuerdos de Africa. Historia de la plaza de Ceuta,* 2e éd., Madrid, 1859, in-8°, 244 pp., carte.

Melilla.

150. Berbrugger (A.). — *Siège de Melilla par les Marocains, à la fin du XVIIe siècle et commencement du suivant,* dans *Revue africaine,* t. IX, 1865, p. 366.

*Castries (comte Henri de). — *Melilla au XVIe siècle. La frontera de Melilla,* dans *Sources inédites de l'histoire du Maroc,* 1re série, dynastie saadienne, Espagne, t. I. Introduction p.1-XXVIII. Etude très importante entièrement faite d'après des documents originaux; très nombreuses références bibliographiques en notes. Voir ci-dessus, n° 132.

151. Déchaud (Ed.). — *L'Espagne au Maroc. Melilla et les présides,* extr. du *Bulletin de la Soc. de géographie commerciale de Paris,* 1908.

152. Morales (Gabriel de). — *Datos para la historia de Melilla.* Melilla tip. de el Telegrama del Rif, 1909, in-8°, 630 pp., 1 carte.

153. *Noticias extraordinarias del levantamiento del asedio puesto por los Moros a la plaza de Melilla.* Madrid, 1689., pièce in-4°.

154. *Relation du siège de la ville de Melilla... défendue par le comte Des Allois, brigadier des armées du Roy.* Paris, Lefebvre, 1722, pièce.

Penon de Velez.

155. Feliu de la Peña (Francisco). — *Leyenda historico-politico-militar-administrativa-religiosa del Peñon de Velez de la Gomera, con noticia de las expediciones espanolas contra la costa de Africa, y memoria sobre la conservacion o abandono de los presidios menores.* Valencia, 1846, in-8°, 158 pp., 1 fig.

156. Sangroniz (J. A. de). — *Noticia historica sobre el Peñon de Velez de la Gomera, desde su perdida en* 1522, *hasta su conquista definitiva en* 1554, *reinando la*

catolica y prudente Majestad de D. Felipe segundo, dans *Revista hispano-africana,* nov. 1922, pp. 336-339, 1 carte, 1 fig.

Tetouan.

157. Cerdeira (Clemente). — *Inscripciones árabas de Tetuán,* dans *Revista de Tropas coloniales,* nº 11, Ceuta, nov. 1925, 2 pp., 4 photos.

158. Cuevas y Espinach (T. de). — *Colección de estudios referentes al bajalato de Tetuán,* dans *Bol. Soc. Géogr. Madrid,* t. XXXIX, 1897, pp. 49-74.

159. Gomez Moreno (Manuel). — *Descubrimientos y antiguedades en Tetuan,* dans *Revista hispano-africana,* janvier-février, 1924 pp. 8 à 13, 11 illustr.

160. *Joly (A.). — *Tetouan,* avec la collaboration de M. Xicluna et L. Mercier, dans *Archives marocaines,* t. IV, 1905, pp. 199-343 (6 pl., 52 illustr.) ; t. V, 1905, pp. 161-264 et 311-430 ; t. VII, 1906, pp. 1-270 (12 fig.) ; t. VIII, 1906, pp. 404-539.

161. — *Le siège de Tetouan par les tribus djebala,* 1903-1904, dans *Archives marocaines,* t. III, avril 1905, pp. 266-300.

162. Severinus (Isidro). — *Voyage pittoresque en Espagne, Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tetouan.* Paris, Lemaître, 1860, 3 vol. gr. in-8º, de V+273 pp., 79 et 86 planches avec notices. Le tome II contient quelques vues de Tetouan.

163. Valero de Bernabé (Vicente). — *En la ciudad de las mezquitas (crónicas de una estancia in Tetuán)* con un prologo del general Burguete y un epilogo de Luis Anton del Omet. Madrid, 1915, in-12, 221 pp.

164. Wolf (G.). — *Die Reise nach Tetuan. Das Erlebnis eines Malers.* Stuttgart, Hädecke, 1925, in-8º, 126 p., fig., 16 pl., 13 cartes.

Iles Zaffarines.

165. Riudavets (Pedro). — *Description y plano de las Islas Chafarinas.* Madrid, 1855, *Cronica naval,* t. I, p. 662.

166. Sangroniz (J. A. de). — *Las islas Chafarinas,* dans *Boletin de la Real Sociedad geografica,* 2e trim. 1924, pp. 313-329, 3 planches.

167. — *Las islas Chafarinas*, dans *Revista hispano-africana*, mars-avril 1922, pp. 76-78, 1 carte, 4 fig. Rapide étude géographique et historique. Note bibliographique.

GUERRE HISPANO-MAROCAINE DE 1859-1860.

Il existe d'assez nombreux ouvrages relatifs à cette question : récits de la campagne, études politico-historiques ; voir la liste dans Playfair : *Bibliography of Marocco*, nº 811 et suiv. — Nous n'indiquons ici que les ouvrages les plus importants.

168. Baeumen (August von). — *Nach Marokko, Reise-und Kriegsmemoiren... mit einer Zeichnung der Stadt Tetuan*. Berlin, Julius Springer, 1861, in-8º, 333 pp., 2 planches.

169. *Baudoz (A.) et Osiris (J.). — *Histoire de la guerre de l'Espagne avec le Maroc*. Paris, Lebigre-Duquesne, 1 vol. de XLVI+348 pp., 1 portrait, in-8º.

170. Fillias (A.). — *L'Espagne et le Maroc en* 1860. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860, in-8º, 170 pp.

171. Gaspar y Roig (éditeur). — *Diario de un testigo de la guerra di Africa, por don Pedro Antonio Alarcon*. Madrid, 1856, gr. in-8º, 320 pp., fig.

172. Hardman (Frederick). — *The spanish campaign in Morocco*. Edinbourg et Londres, in-8º, 323 pp. L'auteur était correspondant de guerre du *Times*.

173. Landa (Nicasio). — *La campaña de Marruecos. Memorias de un médico militar, ayudante que fué del Cuartel general del ejercito de Africa*. Madrid, 1860, in-8º.

174. Messina e Iglesias (D. Felix Maria de), marqùis de la Serna. — *Atlas historico, con presencia de los documentes officiales y demas datos recogidos por dicho cuerpo durante las operaciones, y topografico de la guerra de Africa, sostenida por la nacion espanola contra el imperio Marroqui en* 1859-1860. La publica de Real orden el Deposito de la Guerra ; Madrid, 1861, fº oblong.

175. Montbé (Alban V.). — *Der Feldzug der Spanier in Marocco* 1859 *und* 1860, *nach dem spanichen Operations Journal*. Wien, K. K. Hof. und Staats Druckerei, 1863, in-4º, 82 pp., 2 cartes, 3 plans. Extr. de *Osterr.*

militär Zeitschrift, 1863, 2 band, 9, 10, 12, 13, 15 Heft.

176. MORDACQ (le Commandant). — *La guerre au Maroc. Enseignements tactiques des deux guerres franco-marocaine* (1844) *et hispano-marocaine* (1859-1860). Paris, Lavauzelle, s. d., pet. in-8° de 204 pp. + 3 grav. h. t. (2e éd.).

177. SCHLAGINWEIT (Eduard). — *Der spanisch-marokkanische Krieg in den Jahren* 1859 *und* 1860. Leipzig. Brockhaus, 1863, in-8, XVI+381 pp., 4 pl. se dépliant.

178. VENTOSA (Evaristo). — *Espanoles y Marroquies. Historia de la guerra de Africa.* Barcelona, 1860, 2 vol. in-8°, 616 + 4 pp. + 1 illustration et 7 cartes hors texte et 529 pp. + 1 et 1 frontispice.

179. CERDEIRA (Clemente [traducteur]. — *Versión árabe de la guerra de Africa* (1859-60) por... *Ahamed ben Jaled en-Naciri es-Selani en su Kitab Elistic-sa.* Trad. y anotada, Madrid, tip. moderna, 1917, in-16, 86 p.

GUERRE DE 1893.

180. E.-B. — *La guerra del Rif*, extr. de la *Revue militaire universelle.* Paris et Limoges, Lavauzelle, 1894, pet. in-8° de 83 pp.

181. HERNANDEZ VILLAESCUSA (D. Modesto). — *La cuestion de Marruecos y el conflicto de Melilla.* Barcelona, Revista cientifico militar, 1893, pet. in-42, 192 p.

182. LLANOS Y ALCARAZ (Adolfo). — *Melilla. Historia de la campana de Africa en* 1893-94. Madrid, Velasco, 1894, in-8°, 358 pp., 2 pl.

183. REPARAZ (G.). — *Melilla. Nociones de politica hispano-marroqui.* Madrid, 1893, in-8°, 77 pp.

184. TORRES CAMPOS (R.). — *La cuestion de Melilla, con observaciones de D. Francisco Coello*, dans *Bol. Soc. Geogr. Madrid*, 1894, pp. 7-43.

EXTENSION DE LA ZONE D'INFLUENCE ESPAGNOLE.

185. LUQUE (D. Manuel de) et FEDERICO PITA. — *Estudio sobre el pasado, presente y futuro de nostras aspiraciones en Marruecos.* Madrid, Impr. del Cuerpo de Artilleria, 1902, in-8°, 62 pp.

186. *Maura Gamazo (Gabriel). — *La cuestion de Marruecos desde el punto de vista espanol.* Madrid, Romero, 1905, in-8°, VII+308 pp.

La question du Maroc au point de vue espagnol, traduit de l'espagnol par Henri Blanchard de Farges. Paris, Challamel, 1911, in-8°, VIII+287 pp.

187. Reparaz (Gonzalo de). — *Politica de España en Africa.* Barcelona, Impr. Barcelonesa, 1907, in-8°, 467 pp.

CAMPAGNE DE 1909.

188. Gallego Ramos (E.). — *La campaña del Rif* (1909), *origines, desarollo y consecuencias.* Madrid, A. Marzo, s. d., in-8°, 384 pp., 5 pl. de cartes et croquis se dépliant.

189. Riera (Augusto). — *España en Marruecos, crónica de la campaña de* 1909, 2e éd. Barcelone, Maucci, 1910, in-8°, 416 pp., carte, illustrations.

190. Torcy (le général de). — *Les Espagnols au Maroc en* 1909, 2e éd. Paris, Berger-Levrault, 1911, in-8°, VIII+283 pp., 5 croquis, 1 carte, 1 vue panoramique et 5 photos.

191. Vincent (Ernest). — *Trois semaines à Melilla*, dans l'*Afrique française*, 1909, n° 9, pp. 307-311.

RAISSOULI.

192. Forbes (Rosita). — *El Raisuni. The sultan of the mountains (Marocco) his life history*, 1924, in-8°, nombreuses illustrations.

193. Harris (Walter). — *Marocco that was.* Edimbourg et Londres, Blackwood, 1921, in-8°, 333 pp. illustr.

194. Lopez-Rienda. — *Frente al Fracaso: Raisuni. De Silvestre a Burguete.* Madrid, Soc. gen. españ. de Libreria, 1923, in-16, 297 pp.

195. Martin (L.) (traducteur). — *Relation exacte de la capture de sir Harry Mac Lean dans la montagne et dans les régions sauvages, ce qui lui est arrivé avec er-Raïssouli et les gens de la montagne insoumise*, dans *Revue du Monde musulman*, t. VI, 1908, pp. 577-598.

196. Ortega (Manuel L.). — *En la cumbre del Buhaxen. Une visita al « Senor de la Montana » (Raïssouli). Cuatro dias en la zona rebelde*, dans *Revista hispano-africana*, sept. 1922, pp. 286-293, 6 fig.

197. — *El pacto con el cherif Raisuni*, dans *Revista hispano-africana*, oct. 1922, pp. 304-306, 3 fig.

ABD EL KRIM ET LA GUERRE CONTRE L'ESPAGNE.

198. Berenguer (le général D.). — *Campañas en el Rif y Yebala* 1921-1922. *Notas y documentos de mi diario de operaciones*. Madrid, Serrano, 1923, 1 vol. gr. in-8°, de 268 pp.

199. *Crôpica de la guerra de Marruecos*; le t. I a paru en 29 fasc. en 1921 et 1922, Barcelone, Sauxo, in-8°. Les fascicules 1 à 19 portent la signature Augusto Riera.

200. Bernard (Augustin). — *Le Maroc et l'Espagne*, dans la *Revue de France*, 15 août 1925, pp. 783-794.

201. Bluysen (Paul). — *Sur le front hispano-marocain*, dans *Correspondant*, 10 février 1925, pp. 361-372.

202. Du Taillis (Jean). — *Au cœur du Rif inconnu*, dans l'*Illustration*, 2 septembre 1922, pp. 195-199, 7 illustr., 2 cartes; 9 septembre 1922, pp. 226-229, 8 illustr.

203. — *Le nouveau Maroc, suivi d'un voyage au Rif*, préface de M. Dariac, 19 phot., 1 carte. Paris, Soc. d'Ed. Géogr., 1923, 1 vol. gr. in-8°, XIII+341 pp.

204. *L'Espagne et le Rif. Le directeur d'un journal de Madrid visite Abd El-Krim et ses prisonniers espagnols au camp d'Adjir*, dans *Illustration*, 19 août 1922, p. 154, 2 illustr.

205. Garcia Figueras (Tomas). — *Recuerdos de la campaña*. Jerez, Impr. Jerezana, 1925.

206. Gomez Hidalgo (F.). — *Marruecos. La tragedia prevista*. Madrid, J. Pueyo, 1921, in-12, 296 pp.

207. Lopez-Rienda. — *El escándalo del millòn de Larache*. Madrid, Soc, gen.. española de libreria.

208. Kann (Reginald). — *Conférence sur un récent séjour dans la zone espagnole du Maroc*. Soc. de Géogr., 5 déc. 1924, dans la *Géographie*, févr. 1925, pp. 232-244.

209. — *Les Espagnols dans le Rif*, dans *Illustration*, 18 oct.

1924, pp. 362-363, 1 carte, 3 phot.; 25 oct., pp. 383-385, 3 phot., 1 croquis.

210. — *Dans le Maroc espagnol en guerre, ibid.*, 1er nov. 1924, pp. 396-399, 2 cartes, 5 photos; 8 nov., pp. 424-425, 1 phot., 1 croquis.

211. — *Les causes de l'insuccès de l'Espagne au Maroc. Ibid.* 15 nov. 1924, pp. 449-450; 22 nov., pp. 466-467, 2 phot.

212. — *L'action de l'Espagne au Maroc. Les conséquences du repli*, dans l'*Illustration*, 29 nov. 1924, pp. 486-487, 1 carte, 2 phot.

213. Lambel (Robert). — *Les combats dans le Rif marocain*, dans l'*Illustration*, 30 août 1924, pp. 175, 1 phot.

214. — *Les difficultés espagnoles dans le Rif marocain. Ibid.*, 13 sept. 1924, pp. 224-225, 1 carte, 2 phot.

215. Marvaud (Angel). — *Le voyage de Primo de Riveira au Maroc et la situation politique intérieure de l'Espagne*, dans *Europe Nouvelle*, 2 août 1924, pp. 981-983.

216. Messal (Commandant Raymond). — *La guerre hispano-marocaine. Le drame d'Anoual*, dans *Renseignements coloniaux*, supplément à l'*Afrique française*, sept. 1923, pp. 310-326.

217. — *La guerre hispano-marocaine. Le tercio extranjero ou légion étrangère espagnole*, dans *Renseignements coloniaux*, supplément à l'*Afrique française*, juillet 1924, pp. 221-223, 2 phot.

218. — *Le génie militaire dans l'armée d'Espagne en Afrique*, dans *Renseignements coloniaux*, supplément de l'*Afrique française*, novembre 1924, p. 356.

219. Nido y Torres (D. Manuel del). — *Marruecos (Apuntes para el oficial de interventión y de tropas coloniales)*. Tetouan, éditorial hispano-africana, 1925.

220. Ortega y Gasset (Eduardo). — *Annual, relato de un soldato e impresiones de un cronista*. Madrid, Rivadeneyra.

221. Messal (Commt R.). — *Le drame d'Anoual* dans *Renseignements coloniaux* (*Supplément à l'Afrique française*), 1923, pp. 301-326.

222. Ortega (Manuel L.). — *El falso Muley Hafid y el verdadero Muley Hafid. Intrigas en el Rif. Al margen de una*

conjura, dans *Revista hispano-africana*, nov. 1922, pp. 344-346, 1 fig.

223. Primo de Riveira (Général). — *La question de Gibraltar et le Maroc espagnol*, discours prononcé le 25 mars 1917, devant l'Acad. Roy. hispano-américaine de Cadix, trad. par Rober-Raynaud, dans *Renseignements coloniaux*, suppl. à l'*Afrique française*, 1917, t. XXVII, pp. 159-168.

224. Rebellón (Gabriel). — *Seis meses en Yebala*. Madrid, Impr. artistica Saez hermanos, 1925.

225. Roldan. — *Recuerdos de Marruecos*. 1923, in-12, 335 pp.

226. Scott-Mowrer (Paul). — *Une visite chez Abd El-Krim, adversaire de l'Espagne*, dans *Europe Nouvelle*, 15 nov. 1924, pp. 1522-1524, 1 carte.

227. Segonzac (Marquis de). — *L'énigme rifaine*, dans *Revue de Paris*, 15 février 1925, pp. 371-377.

Périodiques.

228. *Boletin oficial de la zona de protectorado español en Marruecos*. Madrid, Impr. V^ve^ Prudencio Perez, in-8°. Depuis 1913, paraît le 10 et le 25 de chaque mois.

229. *El eco di Tetuan*, quotidien.

230. *Revista Hispano-Africana*, editada por la Liga africanista española. Madrid, Zurbano, 8, in-4°, illustrée. Paraît depuis janvier 1922.

231. *Revista de Tropas coloniales*, pet. in-f°, revue illustrée, Ceuta ; éditorial « Hercules ».

232. *El Telegrama del Rif*, quotidien, Melilla.

LA FRANCE DANS LE CONFLIT.

La plupart des revues ont publié des articles sur la guerre du Maroc. On ne citera ici que ceux qui ont paru les plus intéressants.

233. *Les débats parlementaires sur le Maroc* (23 juin et 9 juillet, à la Chambre des Députés ; 2 juillet, au Sénat), dans *Renseignements coloniaux*, juillet 1925, pp. 252-277, supplément à l'*Afrique française*.

234. Guilhaumon (Ch.). — *Au Maroc*, dans *Revue de France*, 1er août 1925, IV, pp. 533-550.

235. Guy (Georges). — *Le débarquement espagnol. Récit d'un témoin*, dans *Revue hebdomadaire*, 26 sept. 1925, pp. 466-472.

236. Labonne (Roger). — *L'Islam et la réforme rifaine*, dans *Correspondant*, 25 sept. 1925, pp. 801-827.

237. Ladreit de Lacharrière. — *Le rêve d'Abd El-Krim.* Peyronnat, 1925, in-8°, 272 pp.

238. Lorin (Henri). — *L'agression d'Abd El-Krim. Soc. d'Etudes et d'informations économiques, chronique coloniale*, mai, 1925, 16 p. in-8°, juin-juillet, pp. 7-20.

239. Montjou (Guy de). — *La guerre du Rif*, dans *Revue de Paris*, 1er août 1925, pp. 574-601.

240. Ormesson (Wladimir d'). — *L'offensive d'Abd El-Krim*, dans la *Revue hebdomadaire*, 6 juin 1925, pp. 32-41.

241. Ray (Marcel). — *Abd El-Krim pénètre dans la zone française du Maroc*, dans *Europe Nouvelle*, 16 mai 1925, pp. 639-643, 1 carte.

242. — *L'évacuation du Rif par les Espagnols crée-t-elle une nouvelle situation internationale ? Le voyage de M. Painlevé au Maroc*, dans *Europe Nouvelle*, 20 juin 1925, pp. 822-825.

243. Recouly (Raymond). — *Les événements du Maroc*, dans *Revue de France*, 15 juin 1925, pp. 757-767.

244. — *Lettre du Maroc*, *ibid.* 15 août 1925, pp. 735-744.

245. Segonzac (Marquis de). — *De Raïssouli à Abd El-Krim*, dans *Revue de Paris*, 15 juillet 1925, pp. 253-28 2.

246. Viénot (Pierre). — *Les leçons du Maroc*, dans la *Revue de Genève*, nov, 1925, pp. 1897-1908.

Pierre de Cenival.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE (G. HARDY) 1

INTRODUCTION (Henri BASSET) 3

I. LE MILIEU PHYSIQUE (J. CÉLÉRIER et A. CHARTON) 9

II. L'HISTOIRE :

Histoire du Rif (Ed. MICHAUX-BELLAIRE) 35

Les monuments dans le Rif et le Jbel (H. TERRASSE) 46

III. LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE :

Carte des tribus (R. MONTAGNE) 50

Aperçu sur l'épidémiologie du Nord Marocain (Dr RENAUD) 51

Vie sociale (Henri BASSET) 56

Arts et industries (P. RICARD) 63

IV. LA VIE RELIGIEUSE (E. LÉVI-PROVENÇAL) 71

V. LA LANGUE :

Arabophones et berbérophones dans le Nord Marocain (André BASSET) 77

Le dialecte berbère du Rif (E. LAOUST) 79

Note sur la littérature et la poésie chez les Rifains (Ct JUSTINARD 82

Le parler arabe des Jbâla (L. BRUNOT) 84

VI. BIBLIOGRAPHIE (P. DE CENIVAL) 89

Rochefort-sur-mer. — Imprimerie A. Thoyon-Thèze. — 1.500-4-26